This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TX 448.61 .B198c
Balzac, Honore de,
Cure de Tours and other stories /

Stanford University Libraries

3 6105 04925 2583

SCHOOL OF EDUCATION
LIBRARY

TEXTBOOK
COLLECTION

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LE CURÉ DE TOURS

AND OTHER STORIES

BY

H. DE BALZAC

SELECTED, AND EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES

BY

FREDERICK M. WARREN

Professor in Aalbert College

STANFORD LIBRARY

NEW YORK

HENRY HOLT AND COMPANY

Copyright, 1896,
BY
HENRY HOLT & CO.

167334

C

ROBERT DRUMMOND, ELECTROTYPER AND PRINTER, NEW YORK.

CONTENTS.

PAGE

Introduction..... iii

Le Cure de Tours..... 1

El Verdugo..... 99

Les Proscrits..... 115

La Messe de l'Athee..... 161

Z. Marcas..... 187

Notes..... 225

INTRODUCTION.

BALZAC says in the preface to his first general edition of the Human Comedy, that the underlying idea of his work was based on a comparison between man and animals; that Geoffroy-Saint-Hilaire's theory of the unity of animal composition, by which one model served for the original construction of all organized beings, and developed into different forms under the influence of different environments, was to be applied by him to man as he exists in society; that man is one, but that men differ according to their surroundings, in the broadest sense of that term; that as Buffon had written the chronicles of the animal kingdom, so he would record in his volumes the annals of man subjected to the action of society.

How far this scientific theory governed Balzac in his conception of the Human Comedy cannot now be determined. It may have been adopted by him in 1830, at the time when it was under discussion and was opposed by Cuvier. Or it may have been taken up later, when Balzac realized that his studies of French life could very well illustrate such a philosophical prin-

ciple. The preface in which the statement is made was not published until the year 1842, or at a time when he had classified the larger part of his labors. Still, nearly six years earlier, in a preface to *Illusions Perdues* dated January 15, 1837, he lays claim to somewhat the same notion: "When a writer has undertaken a complete description of society, seen under all its forms, noted in all its phases, setting out from this principle that the social state so fits men to its needs and transforms them so thoroughly that nowhere are men like one another, and that it [the social state] has created as many *species* as it has *professions;* that social humanity, in short, presents as many varieties as zoology does. . . ." Besides, in the preface of 1842 Balzac asserts that his belief in the theory long antedated the scientific discussion of 1830–32. And this may indeed be a fact, even though he did not allude to it previous to 1837.

Balzac avers that he finds the description of man far more complicated than Buffon had found the description of animals. When the latter had described a lion, but few additional phrases were needed in order to describe a lioness. Not so with masculine and feminine humanity. A lawyer's wife might bear no resemblance whatever to a lawyer, nor a physician's to a doctor. The same household may contain beings wholly unlike. Consequently twice as many descriptions are forced upon the historian of society by the matter of sex alone.

Furthermore the acts of animals are quite uniform, simple, revealing "few tragedies," while humanity's deeds are more or less complex, according to the degree of intelligence possessed by the individual. Men change

their caste. They rise and fall in the social scale. Man's needs and tastes are affected by his rearing and the comforts and luxuries which surround him. He has furniture, arts, sciences, which he tries to make representative of his ideas. "The habits, dress, words, dwellings of a prince, banker, artist, tradesman, laborer, priest, are wholly unlike, and change at the behest of different civilizations."

Hence Balzac concludes that his work, which as early as 1830 he declares to be a picture of men and manners in the first part of the nineteenth century, and more exactly of French society contemporaneous with his manhood, must assume "a triple form, men, women, and things; that is to say, people and the material representation they give of their thought: man and life, in short."

Balzac's philosophy aside, we can see it was a description of contemporaneous manners in France that he desired to give. He would, he says, do for his own time what Walter Scott had done for the Middle Ages, "giving to the novel the philosophical value of history." But he would improve on Walter Scott by connecting his different sketches by means of the same characters—an afterthought, since Balzac did not do this in his earlier volumes of the Human Comedy. He was to be the secretary of society, taking an inventory of its vices and virtues, recounting its deeds, relating its leading events, painting its personages, "composing types by means of the traits of several homogeneous characters," and thus leave a history of manners for his age such as had been bequeathed to posterity by no other

writer of any other epoch. Then when he had collected all this material he was to go below the surface, study into the reasons for things, find out the "social motor," meditate on "natural principles," and determine how far societies deviate from "the eternal rule of the true and good," or how closely they approximate to it.

Balzac looks on the author as an "instructor of man," a person who has "fixed opinions on morals and politics." In his eyes "man is neither good nor bad; he is born with instincts and aptitudes." Society does not deprave man, as Rousseau claimed, but rather makes him better, though "self-interest does develop his evil inclinations," which it is the province of Roman Catholicism to oppose and suppress. Balzac is no Protestant nor no democrat. The Church and the monarchy are "twin principles" with him.

In reply to his critics, who had assailed his work as "immoral," Balzac adduces the facts of human life. To tell the truth about society is perhaps to appear immoral, since certain parts of the picture necessarily represent the evil in the world, and the critics do not wait for the description of the good side. Besides, "the most conscientious moralists are much in doubt whether society offers as many good acts as it does evil," while Balzac claims that he puts more virtuous than wicked people into his books. Yet, since "passion is humanity entire," the writer who does not portray passion—which under the Church may finally be pardoned—does not picture mankind as it is. So he "amasses facts and paints them as they are, having passion for an element," though he may thereby incur

the reproach of being a sensualist and a materialist. Materialist he is not, for he believes in individual progress, and does not admit of an "indefinite progress of society."

In other prefaces, dating mainly from 1835 to 1839, Balzac develops somewhat the same notions as here. He acknowledges the disagreeableness of telling the truth about society. He speaks of the social law "each for himself" illustrating the development of individualism. He comments on the manifold sides of his task, due to the social changes and levelling processes which were the results of the great upheaval of the French Revolution, where classes were decomposed into individuals and each individual became peculiar to himself. He has little to say about his style, though in 1830 he had alluded to the charge that had been made against him of inserting superfluous details into his narrative.

So much for Balzac's own words about himself. His work may or may not have had a foundation in the scientific theories of his day, yet had it been done a generation or two later it would certainly be judged as echoing the dicta of contemporaneous thought. For Balzac's hero is distinctively an illustration of the doctrine of individualism, "each for himself," as he puts it, now called "the struggle for existence." He regards society as a conflict between individuals, not between classes—a conflict in which the strongest and shrewdest win the day, while the weak and simple fall in the strife. Vautrin is the hero of *le Père Goriot,* Troubert of *le Curé de Tours.* Napoleon was Balzac's admiration, as he was Stendhal's, and the Napoleonic characteristics

of force and subterfuge found steadfast eulogists in these authors.

The influence exercised on man by his environment, whereby his habits and appearance are made to differ according to his surroundings, is a subordinate principle with Balzac, and is not adhered to with the scientific exactness that later writers have shown. Vautrin was independent of his environment, a creature above society and social influences; and the same may be said of other actors in the Comedy, who represent the author's imaginative power rather than the results of his observation. But the average character in his work and the general distinction drawn between the effects of provincial and Parisian life show quite a systematic development of this law. He does not, however, go so far as to sacrifice free-will to his proposition.

Balzac's practice is also consistent with his statement regarding the importance of things. The minute description of dress, furniture, and buildings takes up a large part of his pages. He does not avoid the picturing of natural scenery, but since most of his plots are laid in towns, landscapes do not claim the share in his novels that they are accorded in the works of the Romantic school. Yet in certain books, as *le Lys dans la Vallée* and *Béatrix*, they are as important as wood and stone in *Eugénie Grandet*. Balzac's interest, however, is primarily in man. His efforts are centred in portraying society. And it was a society which presented certain essentially new features—the mingling of classes in Paris, due to the democratic doctrines of the Empire and the sudden accumulation of property; the strife of

classes in the provinces, where interests were small and traditions more tenacious. Balzac's heroes are afte. wealth, not for itself alone—save with his misers—but for the power and social position it bestows on its possessors. In this respect it is interesting to note how his heroines are less selfish than his heroes. Many of them have the same goal, yet there is hardly one of them but willingly serves as a stepping-stone to the man who has won her love or excited her admiration.

But Balzac's defence of himself against the charge of immorality does not stand investigation so well; that is, if we consider that he means something broader than immorality of the body. His stories as a whole cannot be said to have moral solutions, for it is the strong who triumph in them. His characters cannot be regarded as imbued with moral purposes, that is, his successful characters, for few of his heroes are held even by that last anchor of the erring—their word of honor. So far, indeed, does the perversity of his people extend, that even those men and women whom he evidently intends to be the representatives of goodness and virtue not only do not combat victorious vice with any great amount of energy, but rather yield to it with a surprising readiness, compromising in some crisis the reputation they had previously won. In this present collection of stories Madame de Listomère does not hesitate to abandon Abbé Birotteau to his enemies, so soon as she discovers that her support of him is injurious to the temporal prosperity of her family. Marcas, the persecuted statesman, is the conscious tool of scheming politicians, selling his services to the highest bidder. Doctor Desplein

ridicules religion while attending the mass he had himself founded. And, elsewhere, Père Goriot desires the advancement of his heartless children whether in good or evil, the mother in *Béatrix* abets her son in vice as in virtue, and Pauline sacrifices all human and divine laws to the pleasure of her egotistical and faithless lover in *la Peau de Chagrin.* So confused becomes the division we naturally suppose made by Balzac between virtue and vice, that it would seem as though a chief defect with him was the absence of any moral sense. Thus his statement that man is born with instincts, and is neither good nor bad, is abundantly proven by the examples he himself adduces. Where virtue is so rarely vigorous, as with him, and vice so generally prosperous, the claim of morality can hardly be set up. Balzac may have been unaware that he has failed to describe more than two or three just men, of moderate intelligence and ordinary common sense, but this very unconsciousness on his part goes a long way towards proving the immorality of his work.

So as to his materialistic bent. His main idea, strengthened to be sure by his financial embarrassments, but still the outgrowth of his own nature, is money. He desires worldly success for his characters, temporal gratification. He is also constantly on the watch for things. The description of things furnishes the main material for his books. Even in dealing with persons it is their externals that attract his attention, their clothes and attitudes. Things obstruct the progress of his plots. He will not infrequently halt in the midst of a crisis to describe the room in which it occurs, or the appearance

of some unimportant spectator who may accidentally enter. Things are the goal of his heroes. As they go on in life they merely want more things. To cite *Séraphita* as an instance of his belief in the progress of the individual is to cite an exception to his unwitting rule. What Balzac desired was to enjoy the material side of life. Failing in that himself he makes his people act as his substitutes. His religion also was a form merely and he accepted the Church just as he accepted any other fact of life.

In one of his prefaces (to *le Livre mystique,* 1835) Balzac disclaims any subjectivity in his descriptions: "He [the author] sees a thing and describes it, finds a sentiment and translates it, accepts facts as they are, puts them in order and follows his plan, etc." But on examination we find many deviations from this assumed non-participation in the work. Particularly is this true in the case of his leading characters. Vautrin, Rastignac, Vandenesse, Rubempré, not to mention certain of his women, as Madame de Mortsauf or Cousine Bette, are too exaggerated in their acts or desires to be the products of calm observation. Balzac's strong, exuberant temperament overflows into theirs and expands them beyond the bounds of the real and actual. His misers grow inordinately rich for their time and opportunities, his dandies are too perfect fashion-plates and inveterate lady-killers, his enemies of society too triumphant, his loving hearts models of too extreme devotion. Vautrin, the convict, behind the scenes pulls the wires for the whole social show of France. Abbé Troubert, a reserved, submissive priest, blooms suddenly forth into a complete

diplomat, a Machiavelli too gigantic for the little town of Tours. Balzac, however, anticipates some portion of these objections by stating, as we have seen, that his characters are types, combining the homogeneous traits of several individuals found in real life. And we must confess that none of them rose to the magnitude of Napoleon, that genius of realism, Stendhal's pattern and perhaps Balzac's.

On the other hand the large majority of Balzac's people are strictly true to nature. Lawyers, physicians, priests, tradesmen, journalists, artisans, all professions, all grades, saving the refined social class, are depicted by him with a living likeness. They appeal to us by the vividness of their daily existence, their hopes and fears, distresses and aspirations. We feel with them, know them to be fellow beings with ourselves, even without the help of those exact details which place their habits, dress, and surroundings before our very eyes. Whatever strictures may be made as to the accessories of Balzac's work, there can be no mental reservations regarding the full success of his main purpose, which is to chronicle for posterity the manners of his time. As a historian of society he is not equalled in scope or fidelity by any other writer of any other age. His picture of provincial manners, high and low, may be pronounced complete. For Paris he has presented rather the evil side of married life, and yet all the sides of the career of the unmarried. His women, indeed, whether in Paris or the provinces, are too often merely the victims, the tools, of his men, rather than free and independent agents acting for themselves. Children he seldom touches.

Balzac, the writer, is not to be compared with Balzac the historian. His plots are well in hand, to be sure, showing that care for dramatic composition which the French stage has made familiar to us. Perhaps his passion for detail makes his expositions somewhat long, and the same preoccupation may unduly defer many of his solutions, but these defects come about through his astonishing abundance of material, which never lessens with all his thousands of pages. He may said to be always overstocked, and he showed no signs at his death of having written himself out.

But his style is poor, undeniably poor. Not from negligence, but from sheer inability to write well, for he wrote and rewrote and ruined his publishers with proof corrections. His sentences are rarely simple and straightforward. They are labored, abound in connectives, and become obscure through the multiplication of inversions. They also sound harshly to the ear. Balzac must have lacked the sense of harmony, the faculty of putting his words together easily, since it is not from any paucity of nouns and verbs that he fails. On the contrary his vocabulary is enormous. All trades and callings seem to have imparted their technical terms to him, especially the law which he studied, and printing which bankrupted him. But he is chary of similes and metaphors, relying on his force of detail and great exactness to atone for his shortcomings as a literary artist.

The selection of stories made for this volume contains but two illustrations of Balzac's usual manner. *Le Curé de Tours* is a narrative of the struggle-for-existence

variety, ending in the triumph of the strong and the ruin of the weak; while *Z. Marcas* is the sketch of an unsuccessful—also unscrupulous—politician or statesman, together with the wailings of two students over a monotonous world, where all avenues to fame are blocked by the crowd of aspirants. *La Messe de l'Athée,* while merely episodic, still presents many phases of student life in the Latin Quarter, and is undoubtedly the result of Balzac's own experience. *El Verdugo* is a little drama, assumedly an incident of the Spanish War of 1809, while *les Proscrits* is one of that series of stories which were suggested to Balzac by his readings in mysticism and Swedenborgianism. In this case the direct inspiration was furnished by Dante's *Divine Comedy* and the tradition of his visit to Paris. In the preface to *le Livre mystique,* already cited, Balzac explains that he had a plan to make a structure for mysticism somewhat like the *Divine Comedy,* mysticism being in his eyes pure Christianity, unadulterated by the world's affections. In this structure *les Proscrits* would be the peristyle, *Louis Lambert* and *Séraphita* component parts of the edifice.

CLEVELAND, August 15, 1896.

STANFORD LIBRARY

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE.

LES CÉLIBATAIRES :
LE CURÉ DE TOURS.

A DAVID, STATUAIRE.

La durée de l'œuvre sur laquelle j'inscris votre nom, deux fois illustre dans ce siècle, est très-problématique ; tandis que vous gravez le mien sur le bronze qui survit aux nations, ne fût-il frappé que par le vulgaire marteau du monnayeur. Les numismates ne seront-ils pas embarrassés de tant de têtes couronnées dans votre atelier, quand ils retrouveront parmi les cendres de Paris ces existences par vous perpétuées au delà de la vie des peuples, et dans lesquelles ils voudront voir des dynasties ? A vous donc ce divin privilège, à moi la reconnaissance.

DE BALZAC.

Au commencement de l'automne de l'année 1826, l'abbé Birotteau, principal personnage de cette histoire, fut surpris par une averse en revenant de la maison où il était allé passer la soirée. Il traversait donc, aussi promptement que son embonpoint pouvait le lui permettre, la petite place déserte, nommée *le Cloître*, qui se trouve derrière le chevet de Saint-Gatien, à Tours.

L'abbé Birotteau, petit homme court, de constitu-

tion apoplectique, âgé d'environ soixante ans, avait déjà subi plusieurs attaques de goutte. Or, entre toutes les petites misères de la vie humaine, celle pour laquelle le bon prêtre éprouvait le plus d'aversion était le subit arrosement de ses souliers à larges agrafes d'argent et l'immersion de leurs semelles. En effet, malgré les chaussons de flanelle dans lesquels il empaquetait en tout temps ses pieds avec le soin que les ecclésiastiques prennent d'eux-mêmes, il y gagnait toujours un peu d'humidité; puis, le lendemain, la goutte lui donnait infailliblement quelques preuves de sa constance. Néanmoins, comme le pavé du Cloître est toujours sec, que l'abbé Birotteau avait gagné trois livres dix sous au whist chez madame de Listomère, il endura la pluie avec résignation depuis le milieu de la place de l'Archevêché, où elle avait commencé à tomber en abondance. En ce moment, il caressait d'ailleurs sa chimère, un désir déjà vieux de douze ans, un désir de prêtre! un désir qui, formé tous les soirs, paraissait alors près de s'accomplir; enfin, il s'enveloppait trop bien dans l'aumusse d'un canonicat pour sentir les intempéries de l'air: pendant la soirée, les personnes habituellement réunies chez madame de Listomère lui avaient presque garanti sa nomination à la place de chanoine, alors vacante au chapitre métropolitain de Saint-Gatien, en lui prouvant que personne ne la méritait mieux que lui, dont les droits, longtemps méconnus, étaient incontestables. S'il eût perdu au jeu, s'il eût appris que l'abbé Poirel, son concurrent, passait chanoine, le bonhomme eût alors trouvé la pluie bien froide. Peut-être eût-il médit

de l'existence. Mais il se trouvait dans une de ces rares circonstances de la vie où d'heureuses sensations font tout oublier. En hâtant le pas, il obéissait à un mouvement machinal, et la vérité, si essentielle dans une histoire de mœurs, oblige à dire qu'il ne pensait ni à l'averse, ni à la goutte.

Jadis, il existait dans le Cloître, du côté de la Grand'Rue, plusieurs maisons réunies par une clôture, appartenant à la cathédrale et où logeaient quelques dignitaires du chapitre. Depuis l'aliénation des biens du clergé, la ville a fait du passage qui sépare ces maisons une rue, nommée rue de la *Psalette*, et par laquelle on va du Cloître à la Grand'Rue. Ce nom indique suffisamment que là demeurait autrefois le grand chantre, ses écoles et ceux qui vivaient sous sa dépendance. Le côté gauche de cette rue est rempli par une seule maison dont les murs sont traversés par les arcs-boutants de Saint-Gatien, qui sont implantés dans son petit jardin étroit, de manière à laisser en doute si la cathédrale fut bâtie avant ou après cet antique logis. Mais, en examinant les arabesques et la forme des fenêtres, le cintre de la porte, et l'extérieur de cette maison brunie par le temps, un archéologue voit qu'elle a toujours fait partie du monument magnifique avec lequel elle est mariée. Un antiquaire, s'il y en avait à Tours, une des villes les moins littéraires de France, pourrait même reconnaître, à l'entrée du passage dans le Cloître, quelques vestiges de l'arcade qui formait jadis le portail de ces habitations ecclésiastiques et qui devait s'harmoniser avec le caractère général de l'édifice. Située au nord de

Saint-Gatien, cette maison se trouve continuellement dans les ombres projetées par cette grande cathédrale sur laquelle le temps a jeté son manteau noir, imprimé ses rides, semé son froid humide, ses mousses et ses hautes herbes. Aussi cette habitation est-elle toujours enveloppée dans un profond silence, interrompu seulement par le bruit des cloches, par le chant des offices qui franchit les murs de l'église, ou par les cris des choucas nichés dans le sommet des clochers. Cet endroit est un désert de pierres, une solitude pleine de physionomie, et qui ne peut être habitée que par des êtres arrivés à une nullité complète ou doués d'une force d'âme prodigieuse. La maison dont il s'agit avait toujours été occupée par des abbés, et appartenait à une vieille fille nommée mademoiselle Gamard. Quoique ce bien eût été acquis de la nation, pendant la Terreur, par le père de mademoiselle Gamard, comme, depuis vingt ans, cette vieille fille y logeait des prêtres, personne ne s'avisait de trouver mauvais, sous la Restauration, qu'une dévote conservât un bien national : peut-être les gens religieux lui supposaient-ils l'intention de le léguer au chapitre, et les gens du monde n'en voyaient-ils pas la destination changée.

L'abbé Birotteau se dirigeait donc vers cette maison, où il demeurait depuis deux ans. Son appartement avait été, comme l'était alors le canonicat, l'objet de son envie et son *Hoc erat in votis* pendant une douzaine d'années. Être le pensionnaire de mademoiselle Gamard et devenir chanoine furent les deux grandes affaires de sa vie; et peut-être résument-elles exactement l'ambition d'un prêtre, qui, se considérant comme

en voyage vers l'éternité, ne peut souhaiter en ce monde qu'un bon gîte, une bonne table, des vêtements propres, des souliers à agrafes d'argent, choses suffisantes pour les besoins de la bête, et un canonicat pour satisfaire l'amour-propre, ce sentiment indicible qui nous suivra, dit-on, jusqu'auprès de Dieu, puisqu'il y a des grades parmi les saints. Mais la convoitise de l'appartement alors habité par l'abbé Birotteau, ce sentiment, minime aux yeux des gens du monde, avait été pour lui toute une passion, passion pleine d'obstacles, et, comme les plus criminelles passions, pleine d'espérances, de plaisirs et de remords.

La distribution intérieure et la contenance de sa maison n'avaient pas permis à mademoiselle Gamard d'avoir plus de deux pensionnaires logés. Or, environ douze ans avant le jour où Birotteau devint le pensionnaire de cette fille, elle s'était chargée d'entretenir en joie et en santé M. l'abbé Troubert et M. l'abbé Chapeloud. L'abbé Troubert vivait. L'abbé Chapeloud était mort, et Birotteau lui avait immédiatement succédé.

Feu M. l'abbé Chapeloud, en son vivant chanoine de Saint-Gatien, avait été l'ami intime de l'abbé Birotteau. Toutes les fois que le vicaire était entré chez le chanoine, il en avait admiré constamment l'appartement, les meubles et la bibliothèque. De cette admiration naquit un jour l'envie de posséder ces belles choses. Il avait été impossible à l'abbé Birotteau d'étouffer ce désir, qui souvent le fit horriblement souffrir quand il venait à penser que la mort de son meilleur ami pouvait seule satisfaire cette cupidité

cachée, mais qui allait toujours croissant. L'abbé Chapeloud et son ami Birotteau n'étaient pas riches. Tous deux fils de paysans, ils n'avaient rien autre chose que les faibles émoluments accordés aux prêtres; et leurs minces économies furent employées à passer les temps malheureux de la Révolution. Quand Napoléon rétablit le culte catholique, l'abbé Chapeloud fut nommé chanoine de Saint-Gatien, et Birotteau devint vicaire de la cathédrale. Chapeloud se mit alors en pension chez mademoiselle Gamard. Lorsque Birotteau vint visiter le chanoine dans sa nouvelle demeure, il trouva l'appartement parfaitement bien distribué; mais il n'y vit rien autre chose. Le début de cette concupiscence mobilière fut semblable à celui d'une passion vraie, qui, chez un jeune homme, commence quelquefois par une froide admiration pour la femme que plus tard il aimera toujours.

Cet appartement, desservi par un escalier en pierre, se trouvait dans un corps de logis à l'exposition du midi. L'abbé Troubert occupait le rez-de-chaussée, et mademoiselle Gamard le premier étage du principal bâtiment situé sur la rue. Lorsque Chapeloud entra dans son logement, les pièces étaient nues et les plafonds noircis par la fumée. Les chambranles des cheminées en pierre assez mal sculptée n'avaient jamais été peints. Pour tout mobilier, le pauvre chanoine y mit d'abord un lit, une table, quelques chaises, et le peu de livres qu'il possédait. L'appartement ressemblait à une belle femme en haillons. Mais, deux ou trois ans après, une vieille dame ayant laissé deux mille francs à l'abbé Chapeloud, il employa cette

somme à l'emplette d'une bibliothèque en chêne, provenant de la démolition d'un château dépecé par la bande noire, et remarquable par des sculptures dignes de l'admiration des artistes. L'abbé fit cette acquisition, séduit moins par le bon marché que par la parfaite concordance qui existait entre les dimensions de ce meuble et celles de la galerie. Ses économies lui permirent alors de restaurer entièrement la galerie, jusque-là pauvre et délaissée. Le parquet fut soigneusement frotté, le plafond blanchi, et les boiseries furent peintes de manière à figurer les teintes et les nœuds du chêne. Une cheminée de marbre remplaça l'ancienne. Le chanoine eut assez de goût pour chercher et pour trouver de vieux fauteuils en bois de noyer sculpté. Puis une longue table en ébène et deux meubles de Boulle achevèrent de donner à cette galerie une physionomie pleine de caractère. Dans l'espace de deux ans, les libéralités de plusieurs personnes dévotes, et des legs de ses pieuses pénitentes, quoique légers, remplirent de livres les rayons de la bibliothèque alors vide. Enfin, un oncle de Chapeloud, un ancien oratorien, lui légua sa collection in-folio des Pères de l'Église, et plusieurs autres grands ouvrages précieux pour un ecclésiastique. Birotteau, surpris de plus en plus par les transformations successives de cette galerie jadis nue, arriva par degrés à une involontaire convoitise. Il souhaita posséder ce cabinet, si bien en rapport avec la gravité des mœurs ecclésiastiques. Cette passion s'accrut de jour en jour. Occupé pendant des journées entières à travailler dans cet asile, le vicaire put en apprécier le

silence et la paix, après en avoir primitivement admiré l'heureuse distribution. Pendant les années suivantes, l'abbé Chapeloud fit de la cellule un oratoire, que ses dévotes amies se plurent à embellir. Plus tard encore, une dame offrit au chanoine pour sa chambre un meuble en tapisserie qu'elle avait faite elle-même pendant longtemps sous les yeux de cet homme aimable sans qu'il en soupçonnât la destination. Il en fut alors de la chambre à coucher comme de la galerie, elle éblouit le vicaire. Enfin, trois ans avant sa mort, l'abbé Chapeloud avait complété le confortable de son appartement en en décorant le salon. Quoique simplement garni de velours d'Utrecht rouge, le meuble avait séduit Birotteau. Depuis le jour où le camarade du chanoine vit les rideaux de lampas rouge, les meubles d'acajou, le tapis d'Aubusson qui ornaient cette vaste pièce peinte à neuf, l'appartement de Chapeloud devint pour lui l'objet d'une monomanie secrète. Y demeurer, se coucher dans le lit à grands rideaux de soie où couchait le chanoine, et trouver toutes ses aises autour de lui, comme les trouvait Chapeloud, fut pour Birotteau le bonheur complet : il ne voyait rien au delà. Tout ce que les choses du monde font naître d'envie et d'ambition dans le cœur des autres hommes se concentra chez l'abbé Birotteau dans le sentiment secret et profond avec lequel il désirait un intérieur semblable à celui que s'était créé l'abbé Chapeloud. Quand son ami tombait malade, il venait certes chez lui conduit par une sincère affection; mais, en apprenant l'indisposition du chanoine, ou en lui tenant compagnie, il

s'élevait, malgré lui, dans le fond de son âme, mille pensées dont la formule la plus simple était toujours :

— Si Chapeloud mourait, je pourrais avoir son logement.

5 Cependant, comme Birotteau avait un cœur excellent, des idées étroites et une intelligence bornée, il n'allait pas jusqu'à concevoir les moyens de se faire léguer la bibliothèque et les meubles de son ami.

L'abbé Chapeloud, égoïste aimable et indulgent, 10 devina la passion de son ami, ce qui n'était pas difficile, et la lui pardonna, ce qui peut sembler moins facile chez un prêtre. Mais aussi le vicaire, dont l'amitié resta toujours la même, ne cessa-t-il pas de se promener avec son ami tous les jours dans la même 15 allée du Mail de Tours, sans lui faire tort un seul moment du temps consacré depuis vingt années à cette promenade. Birotteau, qui considérait ses vœux involontaires comme des fautes, eût été capable, par contrition, du plus grand dévouement pour l'abbé 20 Chapeloud. Celui-ci paya sa dette envers une fraternité si naïvement sincère en disant, quelques jours avant sa mort, au vicaire, qui lui lisait *la Quotidienne :*

— Pour cette fois, tu auras l'appartement. Je sens que tout est fini pour moi.

25 En effet, par son testament, l'abbé Chapeloud légua sa bibliothèque et son mobilier à Birotteau. La possession de ces choses, si vivement désirées, et la perspective d'être pris en pension par mademoiselle Gamard, adoucirent beaucoup la douleur que causait à 30 Birotteau la perte de son ami le chanoine : il ne l'aurait peut-être pas ressuscité, mais il le pleura. Pen-

dant quelques jours, il fut comme Gargantua, dont la femme, étant morte en accouchant de Pantagruel, ne savait s'il devait se réjouir de la naissance de son fils, ou se chagriner d'avoir enterré sa bonne Badbec, et qui se trompait en se réjouissant de la mort de sa femme et déplorant la naissance de Pantagruel. L'abbé Birotteau passa les premiers jours de son deuil à vérifier les ouvrages de *sa* bibliothèque, à se servir de *ses* meubles, à les examiner, en disant d'un ton qui, malheureusement, n'a pu être noté: "Pauvre Chapeloud!" Enfin sa joie et sa douleur l'occupaient tant, qu'il ne ressentit aucune peine de voir donner à un autre la place de chanoine, dans laquelle feu Chapeloud espérait avoir Birotteau pour successeur. Mademoiselle Gamard ayant pris avec plaisir le vicaire en pension, celui-ci participa dès lors à toutes les félicités de la vie matérielle que lui vantait le défunt chanoine. Incalculables avantages! A entendre feu l'abbé Chapeloud, aucun de tous les prêtres qui habitaient la ville de Tours ne pouvait être, sans en excepter l'archevêque, l'objet de soins aussi délicats, aussi minutieux que ceux prodigués par mademoiselle Gamard à ses deux pensionnaires. Les premiers mots que disait le chanoine à son ami, en se promenant sur le Mail, avaient presque toujours trait au succulent dîner qu'il venait de faire, et il était bien rare que, pendant les sept promenades de la semaine, il ne lui arrivât pas de dire au moins quatorze fois:

— Cette excellente fille a certes pour vocation le service ecclésiastique. Pensez donc, disait l'abbé Chapeloud à Birotteau, que, pendant douze années

consécutives, linge blanc, aubes, surplis, rabats, rien ne m'a jamais manqué. Je trouve toujours chaque chose en place, en nombre suffisant, et sentant l'iris. Mes meubles sont frottés, et toujours si bien essuyés, 5 que, depuis longtemps, je ne connais plus la poussière. En avez-vous vu un seul grain chez moi? Jamais! Puis le bois de chauffage est bien choisi, les moindres choses sont excellentes; bref, il semble que mademoiselle Gamard ait sans cesse un œil dans 10 ma chambre. Je ne me souviens pas d'avoir sonné deux fois, en dix ans, pour demander quoi que ce fût. Voilà vivre! N'avoir rien à chercher, pas même ses pantoufles. Trouver toujours bon feu, bonne table. Enfin, mon soufflet m'impatientait, il avait le larynx 15 embarrassé, je ne m'en suis pas plaint deux fois. Bast! le lendemain, mademoiselle m'a donné un très-joli soufflet, et cette paire de badines avec lesquelles vous me voyez tisonnant.

Birotteau, pour toute réponse, disait:

20 — Sentant l'iris!

Ce *sentant l'iris* le frappait toujours. Les paroles du chanoine accusaient un bonheur fantastique pour le pauvre vicaire, à qui ses rabats et ses aubes faisaient tourner la tête; car il n'avait aucun ordre, et oubliait 25 assez fréquemment de commander son dîner. Aussi, soit en quêtant, soit en disant la messe, quand il apercevait mademoiselle Gamard à Saint-Gatien, ne manquait-il jamais de lui jeter un regard doux et bienveillant, comme sainte Thérèse pouvait en jeter au 30 ciel.

L'unique bien-être que désire toute créature, et qu'il

avait si souvent rêvé, lui fut échu. Comme il est difficile à tout le monde, même à un prêtre, de vivre sans un dada, depuis dix-huit mois, l'abbé Birotteau avait remplacé ses deux passions satisfaites par le souhait d'un canonicat. Le titre de chanoine était devenu pour lui ce que doit être la pairie pour un ministre plébéien. Aussi la probabilité de sa nomination, les espérances qu'on venait de lui donner chez madame de Listomère lui tournaient-elles si bien la tête, qu'il ne se rappela y avoir oublié son parapluie qu'en arrivant à son domicile. Peut-être même, sans la pluie qui tombait alors à torrents, ne s'en serait-il pas souvenu, tant il était absorbé par le plaisir avec lequel il rabâchait en lui-même tout ce que lui avaient dit, au sujet de sa promotion, les personnes de la société de madame de Listomère, vieille dame chez laquelle il passait la soirée du mercredi. Le vicaire sonna vivement, comme pour dire à la servante de ne pas le faire attendre. Puis il se serra dans le coin de la porte, afin de se laisser arroser le moins possible; mais l'eau qui tombait du toit coula précisément sur le bout de ses souliers, et le vent poussa par moments sur lui certaines bouffées de pluie assez semblables à des douches. Après avoir calculé le temps nécessaire pour sortir de la cuisine et venir tirer le cordon placé sous la porte, il resonna encore de manière à produire un carillon très-significatif.

— Ils ne peuvent pas être sortis, se dit-il en n'entendant aucun mouvement dans l'intérieur.

Et, pour la troisième fois, il recommença sa sonnerie, qui retentit si aigrement dans la maison et fut si

bien répétée par tous les échos de la cathédrale, qu'à ce factieux tapage il était impossible de ne pas se réveiller. Aussi, quelques instants après, n'entendit-il pas sans un certain plaisir mêlé d'humeur les sabots
5 de la servante qui claquaient sur le petit pavé caillouteux. Néanmoins, le malaise du podagre ne finit pas aussitôt qu'il le croyait. Au lieu de tirer le cordon, Marianne fut obligée d'ouvrir la serrure de la porte avec la grosse clef et de défaire les verrous.

10 — Comment me laissez-vous sonner trois fois par un temps pareil? dit-il à Marianne.

— Mais, monsieur, vous voyez bien que la porte était fermée. Tout le monde est couché depuis longtemps, les trois quarts de dix heures sont sonnés.
15 Mademoiselle aura cru que vous n'étiez pas sorti.

— Mais vous m'avez bien vu partir, vous! D'ailleurs, mademoiselle sait bien que je vais chez madame de Listomère tous les mercredis.

20 — Ma foi! monsieur, j'ai fait ce que mademoiselle m'a commandé de faire, répondit Marianne en fermant la porte.

Ces paroles portèrent à l'abbé Birotteau un coup qui lui fut d'autant plus sensible, que sa rêverie l'avait
25 rendu plus complètement heureux. Il se tut, suivit Marianne à la cuisine pour prendre son bougeoir, qu'il supposait y avoir été mis. Mais, au lieu d'entrer dans la cuisine, Marianne mena l'abbé chez lui, où le vicaire aperçut son bougeoir sur une table qui se
30 trouvait à la porte du salon rouge, dans une espèce d'antichambre formée par le palier de l'escalier auquel

le défunt chanoine avait adapté une grande clôture vitrée. Muet de surprise, il entra promptement dans sa chambre, n'y vit pas de feu dans la cheminée, et appela Marianne, qui n'avait pas encore eu le temps de descendre. 5

— Vous n'avez donc pas allumé de feu ? dit-il.

— Pardon, monsieur l'abbé, répondit-elle. Il se sera éteint.

Birotteau regarda de nouveau le foyer, et s'assura que le feu était resté couvert depuis le matin. 10

— J'ai besoin de me sécher les pieds, reprit-il; faites-moi du feu.

Marianne obéit avec la promptitude d'une personne qui avait envie de dormir. Tout en cherchant lui-même ses pantoufles, qu'il ne trouvait pas au milieu de 15 son tapis de lit, comme elles y étaient jadis, l'abbé fit, sur la manière dont Marianne était habillée, certaines observations par lesquelles il lui fut démontré qu'elle ne sortait pas de son lit, comme elle le lui avait dit. Il se souvint alors que, depuis environ quinze 20 jours, il était sevré de tous ces petits soins qui, pendant dix-huit mois, lui avaient rendu la vie si douce à porter. Or, comme la nature des esprits étroits les porte à deviner les minuties, il se livra soudain à de très-grandes réflexions sur ces quatre événements, im- 25 perceptibles pour tout autre, mais qui, pour lui, constituaient quatre catastrophes. Il s'agissait évidemment de la perte entière de son bonheur, dans l'oubli des pantoufles, dans le mensonge de Marianne relativement au feu, dans le transport insolite de son 30 bougeoir sur la table de l'antichambre, et dans la sta-

tion forcée qu'on lui avait ménagée, par la pluie, sur le seuil de la porte.

Quand la flamme eut brillé dans le foyer, quand la lampe de nuit fut allumée, et que Marianne l'eut
5 quitté sans lui demander, comme elle le faisait jadis: "Monsieur a-t-il encore besoin de quelque chose?" l'abbé Birotteau se laissa doucement aller dans la belle et ample bergère de son défunt ami; mais le mouvement par lequel il y tomba eut quelque chose
10 de triste. Le bonhomme était accablé sous le pressentiment d'un affreux malheur. Ses yeux se tournèrent successivement sur le beau cartel, sur la commode, sur les sièges, les rideaux, les tapis, le lit en tombeau, le bénitier, le crucifix, sur une *Vierge* du
15 Valentin, sur un *Christ* de Lebrun, enfin sur tous les accessoires de cette chambre; et l'expression de sa physionomie révéla les douleurs du plus tendre adieu qu'un amant ait jamais fait à sa première maîtresse, ou un vieillard à ses derniers arbres plantés. Le
20 vicaire venait de reconnaître, un peu tard à la vérité, les signes d'une persécution sourde exercée sur lui depuis environ trois mois par mademoiselle Gamard, dont les mauvaises intentions eussent sans doute été beaucoup plus tôt devinées par un homme d'esprit.
25 Les vieilles filles n'ont-elles pas toutes un certain talent pour accentuer les actions et les mots que la haine leur suggère? Elles égratignent à la manière des chats. Puis non-seulement elles blessent, mais elles éprouvent du plaisir à blesser, et à faire voir à
30 leur victime qu'elles l'ont blessée. Là où un homme du monde ne se serait pas laissé griffer deux fois, le

bon Birotteau avait besoin de plusieurs coups de patte dans la figure avant de croire à une intention méchante.

Aussitôt, avec cette sagacité questionneuse que contractent les prêtres habitués à diriger les consciences et à creuser des riens au fond du confessionnal, l'abbé Birotteau se mit à établir, comme s'il s'agissait d'une controverse religieuse, la proposition suivante :

— En admettant que mademoiselle Gamard n'ait plus songé à la soirée de madame de Listomère, que Marianne ait oublié de faire mon feu, que l'on m'ait cru rentré; attendu que j'ai descendu ce matin, et moi-même! *mon bougeoir!!!* il est impossible que mademoiselle Gamard, en le voyant dans son salon, ait pu me supposer couché. *Ergo*, mademoiselle Gamard a voulu me laisser à la porte par la pluie; et, en faisant remonter mon bougeoir chez moi, elle a eu l'intention de me faire connaître... — Quoi ? dit-il tout haut, emporté par la gravité des circonstances, en se levant pour quitter ses habits mouillés, prendre sa robe de chambre et se coiffer de nuit.

Puis il alla de son lit à la cheminée, en gesticulant et lançant sur des tons différents les phrases suivantes, qui toutes furent terminées d'une voix de fausset, comme pour remplacer des points d'interjection :

— Que diantre lui ai-je fait ? Pourquoi m'en veut-elle ? Marianne n'a pas dû oublier mon feu ! C'est mademoiselle qui lui aura dit de ne pas l'allumer ! Il faudrait être un enfant pour ne pas s'apercevoir, au ton et aux manières qu'elle prend avec moi, que j'ai eu le malheur de lui déplaire. Jamais il n'est arrivé

rien de pareil à Chapeloud! Il me sera impossible de vivre au milieu des tourments que... A mon âge!...

Il se coucha dans l'espoir d'éclaircir le lendemain matin la cause de la haine qui détruisait à jamais ce
5 bonheur dont il avait joui pendant deux ans, après l'avoir si longtemps désiré. Hélas! les secrets motifs du sentiment que mademoiselle Gamard lui portait devaient lui être éternellement inconnus, non qu'ils fussent difficiles à deviner, mais parce que le pauvre
10 homme manquait de cette bonne foi avec laquelle les grandes âmes et les fripons savent réagir sur eux-mêmes et se juger. Un homme de génie ou un intrigant seuls se disent: "J'ai eu tort." L'intérêt et le talent sont les seuls conseillers consciencieux et
15 lucides. Or, l'abbé Birotteau, dont la bonté allait jusqu'à la bêtise, dont l'instruction n'était en quelque sorte que plaquée à force de travail, qui n'avait aucune expérience du monde ni de ses mœurs, et qui vivait entre la messe et le confessional, grandement
20 occupé de décider les cas de conscience les plus légers, en sa qualité de confesseur des pensionnats de la ville et de quelques belles âmes qui l'appréciaient, l'abbé Birotteau pouvait être considéré comme un grand enfant, à qui la majeure partie des pratiques sociales
25 était complètement étrangère. Seulement, l'égoïsme naturel à toutes les créatures humaines, renforcé par l'égoïsme particulier au prêtre, et par celui de la vie étroite que l'on mène en province, s'était insensiblement développé chez lui, sans qu'il s'en doutât. Si
30 quelqu'un eût pu trouver assez d'intérêt à fouiller l'âme du vicaire pour lui démontrer que, dans les

infiniment petits détails de son existence et dans les devoirs minimes de sa vie privée, il manquait essentiellement de ce dévouement dont il croyait faire profession, il se serait puni lui-même, et se serait mortifié de bonne foi. Mais ceux que nous offensons, même à notre insu, nous tiennent peu compte de notre innocence, ils veulent et savent se venger. Donc, Birotteau, quelque faible qu'il fût, dut être soumis aux effets de cette grande Justice distributive, qui va toujours chargeant le monde d'exécuter ses arrêts, nommés, par certains niais, *les malheurs de la vie.*

Il y eut cette différence entre feu l'abbé Chapeloud et le vicaire, que l'un était un égoïste adroit et spirituel, et l'autre un franc et maladroit égoïste. Lorsque l'abbé Chapeloud vint se mettre en pension chez mademoiselle Gamard, il sut parfaitement juger le caractère de son hôtesse. Le confessionnal lui avait appris à connaître tout ce que le malheur de se trouver en dehors de la société met d'amertume au cœur d'une vieille fille; il calcula donc sagement sa conduite chez mademoiselle Gamard. L'hôtesse, n'ayant guère alors que trente-huit ans, gardait encore quelques prétentions, qui, chez ces discrètes personnes, se changent plus tard en une haute estime d'elles-mêmes. Le chanoine comprit que, pour bien vivre avec mademoiselle Gamard, il devait lui toujours accorder les mêmes attentions et les mêmes soins, être plus infaillible que ne l'est le pape. Pour obtenir ce résultat, il ne laissa s'établir entre elle et lui que les points de contact strictement ordonnés par la politesse, et ceux qui existent nécessairement entre des personnes vivant

sous le même toit. Ainsi, quoique l'abbé Troubert et lui fissent régulièrement trois repas par jour, il s'était abstenu de partager le déjeuner commun, en habituant mademoiselle Gamard à lui envoyer dans son lit une
5 tasse de café à la crème. Puis il avait évité les ennuis du souper en prenant tous les soirs du thé dans les maisons où il allait passer ses soirées. Il voyait ainsi rarement son hôtesse à un autre moment de la journée que celui du dîner; mais il venait toujours
10 quelques instants avant l'heure fixée. Durant cette espèce de visite polie, il lui avait adressé, pendant les douze années qu'il passa sous son toit, les mêmes questions, en obtenant d'elle les mêmes réponses. La manière dont avait dormi mademoiselle Gamard
15 durant la nuit, son déjeuner, les petits événements domestiques, l'air de son visage, l'hygiène de sa personne, le temps qu'il faisait, la durée des offices, les incidents de la messe, enfin la santé de tel ou tel prêtre, faisaient tous les frais de cette conversation pé-
20 riodique. Pendant le dîner, il procédait toujours par des flatteries indirectes, allant sans cesse de la qualité d'un poisson, du bon goût des assaisonnements ou des qualités d'une sauce aux qualités de mademoiselle Gamard et à ses vertus de maîtresse de maison.
25 Il était sûr de caresser toutes les vanités de la vieille fille en vantant l'art avec lequel étaient faits ou préparés ses confitures, ses cornichons, ses conserves, ses pâtés, et autres inventions gastronomiques. Enfin, jamais le rusé chanoine n'était sorti du salon jaune
30 de son hôtesse sans dire que, dans aucune maison de Tours, on ne prenait du café aussi bon que celui

qu'il venait d'y déguster. Grâce à cette parfaite entente du caractère de mademoiselle Gamard, et à cette science d'existence professée pendant douze années par le chanoine, il n'y eut jamais entre eux matière à discuter le moindre point de discipline intérieure. L'abbé Chapeloud avait tout d'abord reconnu les angles, les aspérités, le rêche de cette vieille fille, et réglé l'action des tangentes inévitables entre leurs personnes de manière à obtenir d'elle toutes les concessions nécessaires au bonheur et à la tranquillité de sa vie. Aussi, mademoiselle Gamard disait-elle que l'abbé Chapeloud était un homme très-aimable, extrêmement facile à vivre et de beaucoup d'esprit. Quant à l'abbé Troubert, la dévote n'en disait absolument rien. Complètement entré dans le mouvement de sa vie comme un satellite dans l'orbite de sa planète, Troubert était pour elle une sorte de créature intermédiaire entre les individus de l'espèce humaine et ceux de l'espèce canine; il se trouvait classé dans son cœur immédiatement avant la place destinée aux amis et celle occupée par un gros carlin poussif qu'elle aimait tendrement; elle le gouvernait entièrement, et la promiscuité de leurs intérêts devint si grande, que bien des personnes, parmi celles de la société de mademoiselle Gamard, pensaient que l'abbé Troubert avait des vues sur la fortune de la vieille fille, se l'attachait insensiblement par une continuelle patience, et la dirigeait d'autant mieux qu'il paraissait lui obéir, sans laisser apercevoir en lui le moindre désir de la mener.

Lorsque l'abbé Chapeloud mourut, la vieille fille,

qui voulait un pensionnaire de mœurs douces, pensa naturellement au vicaire. Le testament du chanoine n'était pas encore connu, que déjà mademoiselle Gamard méditait de donner le logement du défunt à son bon abbé Troubert, qu'elle trouvait fort mal au rez-de-chaussée. Mais, quand l'abbé Birotteau vint stipuler avec la vieille fille les conventions chirographaires de sa pension, elle le vit si fort épris de cet appartement pour lequel il avait nourri si longtemps des désirs dont la violence pouvait alors être avouée, qu'elle n'osa lui parler d'un échange, et fit céder l'affection aux exigences de l'intérêt. Pour consoler le bien-aimé chanoine, mademoiselle remplaça les larges briques blanches de Château-Regnaud qui formaient le carrelage de l'appartement par un parquet en point de Hongrie, et reconstruisit une cheminée qui fumait.

L'abbé Birotteau avait vu pendant douze ans son ami Chapeloud, sans avoir jamais eu la pensée de chercher d'où procédait l'extrême circonspection de ses rapports avec mademoiselle Gamard. En venant demeurer chez cette sainte fille, il se trouvait dans la situation d'un amant sur le point d'être heureux. Quand il n'aurait pas été déjà naturellement aveugle d'intelligence, ses yeux étaient trop éblouis par le bonheur pour qu'il lui fût possible de juger mademoiselle Gamard, et de réfléchir sur la mesure à mettre dans ses relations journalières avec elle. Mademoiselle Gamard, vue de loin et à travers le prisme des félicités matérielles que le vicaire rêvait de goûter près d'elle, lui semblait une créature parfaite, une

chrétienne accomplie, une personne essentiellement charitable, la femme de l'Évangile, la vierge sage, décorée de ces vertus humbles et modestes qui répandent sur la vie un céleste parfum. Aussi, avec tout l'enthousiasme d'un homme qui parvient à un but longtemps souhaité, avec la candeur d'un enfant et la niaise étourderie d'un vieillard sans expérience mondaine, entra-t-il dans la vie de mademoiselle Gamard, comme une mouche se prend dans la toile d'une araignée. Ainsi, le premier jour où il vint dîner et coucher chez la vieille fille, il fut retenu dans son salon par le désir de faire connaissance avec elle, aussi bien que par cet inexplicable embarras qui gêne souvent les gens timides, et leur fait craindre d'être impolis en interrompant une conversation pour sortir. Il y resta donc pendant toute la soirée. Une autre vieille fille, amie de Birotteau, nommée mademoiselle Salomon de Villenoix, vint le soir. Mademoiselle Gamard eut alors la joie d'organiser chez elle une partie de boston. Le vicaire trouva, en se couchant, qu'il avait passé une très-agréable soirée. Ne connaissant encore que fort légèrement mademoiselle Gamard et l'abbé Troubert, il n'aperçut que la superficie de leurs caractères. Peu de personnes montrent tout d'abord leurs défauts à nu. Généralement, chacun tâche de se donner une écorce attrayante. L'abbé Birotteau conçut donc le charmant projet de consacrer ses soirées à mademoiselle Gamard, au lieu d'aller les passer au dehors. L'hôtesse avait, depuis quelques années, enfanté un désir qui se reproduisait plus fort de jour en jour. Ce désir, que forment les vieillards et même

les jolies femmes, était devenu chez elle une passion semblable à celle de Birotteau pour l'appartement de son ami Chapeloud, et tenait au cœur de la vieille fille par les sentiments d'orgueil et d'égoïsme, d'envie et
5 de vanité qui préexistent chez les gens du monde. Cette histoire est de tous les temps : il suffit d'étendre un peu le cercle étroit au fond duquel vont agir ces personnages pour trouver la raison coefficiente des événements qui arrivent dans les sphères les plus
10 élevées de la société. Mademoiselle Gamard passait alternativement ses soirées dans six ou huit maisons différentes. Soit qu'elle regrettât d'être obligée d'aller chercher le monde et se crût en droit, à son âge, d'en exiger quelque retour ; soit que son amour-propre eût
15 été froissé de ne point avoir de société à elle ; soit enfin que sa vanité désirât les compliments et les avantages dont elle voyait jouir ses amies, toute son ambition était de rendre son salon le point d'une réunion vers laquelle chaque soir un certain nombre
20 de personnes se dirigeassent *avec plaisir*. Quand Birotteau et son amie mademoiselle Salomon eurent passé quelques soirées chez elle, en compagnie du fidèle et patient abbé Troubert, un soir, en sortant de Saint-Gatien, mademoiselle Gamard dit aux bonnes
25 amies, de qui elle se considérait comme l'esclave jusqu'alors, que les personnes qui voulaient la voir pouvaient bien venir une fois par semaine chez elle, où elle réunissait un nombre d'amis suffisant pour faire une partie de boston ; elle ne devait pas laisser
30 seul l'abbé Birotteau, son nouveau pensionnaire ; mademoiselle Salomon n'avait pas encore manqué

une seule soirée de la semaine; elle appartenait à ses amis, et que... et que..., etc., etc. Ses paroles furent d'autant plus humblement altières et abondamment doucereuses, que mademoiselle Salomon de Villenoix tenait à la société la plus aristocratique de Tours. Quoique mademoiselle Salomon vînt uniquement par amitié pour le vicaire, mademoiselle Gamard triomphait de l'avoir dans son salon, et se vit, grâce à l'abbé Birotteau, sur le point de faire réussir son grand dessein de former un cercle qui pût devenir aussi nombreux, aussi agréable que l'étaient ceux de madame de Listomère, de mademoiselle Merlin de la Blottière, et autres dévotes en possession de recevoir la société pieuse de Tours. Mais, hélas! l'abbé Birotteau fit avorter l'espoir de mademoiselle Gamard. Or, si tous ceux qui dans leur vie sont parvenus à jouir d'un bonheur souhaité longtemps ont compris la joie que put avoir le vicaire en se couchant dans le lit de Chapeloud, ils devront aussi prendre une légère idée du chagrin que mademoiselle Gamard ressentit au renversement de son plan favori. Après avoir pendant six mois accepté son bonheur assez patiemment, Birotteau déserta le logis, entraînant avec lui mademoiselle Salomon. Malgré des efforts inouïs, l'ambitieuse Gamard avait à peine recruté cinq ou six personnes, dont l'assiduité fut très-problématique, et il fallait au moins quatre gens fidèles pour constituer un boston. Elle fut donc forcée de faire amende honorable et de retourner chez ses anciennes amies, car les vieilles filles se trouvent en trop mauvaise compagnie avec elles-mêmes pour ne pas rechercher les agréments

équivoques de la société. La cause de cette désertion est facile à concevoir. Quoique le vicaire fût un de ceux auxquels le paradis doit un jour appartenir en vertu de l'arrêt: *Bienheureux les pauvres d'esprit!* il ne pouvait, comme beaucoup de sots, supporter l'ennui que lui causaient d'autres sots. Les gens sans esprit ressemblent aux mauvaises herbes qui se plaisent dans les bons terrains, et ils aiment d'autant plus à être amusés qu'ils s'ennuient eux-mêmes. L'incarnation de l'ennui dont ils sont victimes, jointe au besoin qu'ils éprouvent de divorcer perpétuellement avec eux-mêmes, produit cette passion pour le mouvement, cette nécessité d'être toujours là où ils ne sont pas qui les distingue, ainsi que les êtres dépourvus de sensibilité et ceux dont la destinée est manquée, ou qui souffrent par leur faute. Sans trop sonder le vide, la nullité de mademoiselle Gamard, ni sans s'expliquer la petitesse de ses idées, le pauvre abbé Birotteau s'aperçut, un peu tard, pour son malheur, des défauts qu'elle partageait avec toutes les vieilles filles et de ceux qui lui étaient particuliers. Le mal, chez autrui, tranche si vigoureusement sur le bien, qu'il nous frappe presque toujours la vue avant de nous blesser. Ce phénomène moral justifierait, au besoin, la pente qui nous porte plus ou moins vers la médisance. Il est, socialement parlant, si naturel de se moquer des imperfections d'autrui, que nous devrions pardonner le bavardage railleur que nos ridicules autorisent, et ne nous étonner que de la calomnie. Mais les yeux du bon vicaire n'étaient jamais à ce point d'optique qui permet aux gens du monde de

voir et d'éviter promptement les aspérités du voisin; il fut donc obligé, pour reconnaître les défauts de son hôtesse, de subir l'avertissement que donne la nature à toutes ses créations, la douleur! Les vieilles filles n'ayant pas fait plier leur caractère et leur vie à 5 d'autres vies ni à d'autres caractères, comme l'exige la destinée de la femme, ont, pour la plupart, la manie de vouloir tout faire plier autour d'elles. Chez mademoiselle Gamard, ce sentiment dégénérait en despotisme; mais ce despotisme ne pouvait se prendre qu'à 10 de petites choses. Ainsi, entre mille exemples, le panier de fiches et de jetons posé sur la table de boston pour l'abbé Birotteau devait rester à la place où elle l'avait mis; et l'abbé la contrariait vivement en le dérangeant, ce qui arrivait presque tous les soirs. 15 D'où procédait cette susceptibilité stupidement portée sur des riens, et quel en était le but? Personne n'eût pu le dire, mademoiselle Gamard ne le savait pas elle-même. Quoique très-mouton de sa nature, le nouveau pensionnaire n'aimait cependant pas plus 20 que les brebis à sentir trop souvent la houlette, surtout quand elle est armée de pointes. Sans s'expliquer la haute patience de l'abbé Troubert, Birotteau voulut se soustraire au bonheur que mademoiselle Gamard prétendait lui assaisonner à sa manière, car elle croyait 25 qu'il en était du bonheur comme de ses confitures; mais le malheureux s'y prit assez maladroitement, par suite de la naïveté de son caractère. Cette séparation n'eut donc pas lieu sans bien des tiraillements et des picoteries, auxquels l'abbé Birotteau s'efforça de ne 30 pas se montrer sensible.

A l'expiration de la première année qui s'écoula sous le toit de mademoiselle Gamard, le vicaire avait repris ses anciennes habitudes en allant passer deux soirées par semaine chez madame de Listomère, trois chez mademoiselle Salomon, et les deux autres chez mademoiselle Merlin de la Blottière. Ces personnes appartenaient à la partie aristocratique de la société tourangelle, où mademoiselle Gamard n'était point admise. Aussi, l'hôtesse fut-elle vivement outragée par l'abandon de l'abbé Birotteau, qui lui faisait sentir son peu de valeur: toute espèce de choix implique un mépris pour l'objet refusé.

— M. Birotteau ne nous a pas trouvés assez aimables, dit l'abbé Troubert aux amis de mademoiselle Gamard, lorsqu'elle fut obligée de renoncer à ses soirées. C'est un homme d'esprit, un gourmet! Il lui faut du beau monde, du luxe, des conversations à saillies, les médisances de la ville.

Ces paroles amenaient toujours mademoiselle Gamard à justifier l'excellence de son caractère aux dépens de Birotteau.

— Il n'a pas déjà tant d'esprit, disait-elle. Sans l'abbé Chapeloud, il n'aurait jamais été reçu chez madame de Listomère. Oh! j'ai bien perdu en perdant l'abbé Chapeloud. Quel homme aimable et facile à vivre! Enfin, pendant douze ans, je n'ai pas eu la moindre difficulté ni le moindre désagrément avec lui.

Mademoiselle Gamard fit de l'abbé Birotteau un portrait si peu flatteur, que l'innocent pensionnaire passa dans cette société bourgeoise, secrètement en-

nemie de la société aristocratique, pour un homme essentiellement difficultueux et très-difficile à vivre. Puis la vieille fille eut, pendant quelques semaines, le plaisir de s'entendre plaindre par ses amies, qui, sans penser un mot de ce qu'elles disaient, ne cessèrent de lui répéter : " Comment, vous, si douce et si bonne, avez-vous inspiré de la répugnance...? " ou : " Consolez-vous, ma chère mademoiselle Gamard, vous êtes si bien connue, que..." etc.

Mais, enchantées d'éviter une soirée par semaine dans le Cloître, l'endroit le plus désert, le plus sombre et le plus éloigné du centre qu'il y ait à Tours, toutes bénissaient le vicaire.

Entre personnes sans cesse en présence, la haine et l'amour vont toujours croissant : on trouve à tout moment des raisons pour s'aimer ou se haïr mieux. Aussi l'abbé Birotteau devint-il insupportable à mademoiselle Gamard. Dix-huit mois après l'avoir pris en pension, au moment où le bonhomme croyait voir la paix du contentement dans le silence de la haine, et s'applaudissait d'avoir su *très-bien corder* avec la vieille fille, pour se servir de son expression, il fut pour elle l'objet d'une persécution sourde et d'une vengeance froidement calculée. Les quatre circonstances capitales de la porte fermée, des pantoufles oubliées, du manque de feu, du bougeoir porté chez lui, pouvaient seules lui révéler cette inimitié terrible dont les dernières conséquences ne devaient le frapper qu'au moment où elles seraient irréparables. Tout en s'endormant, le bon vicaire se creusait donc, mais inutilement, la cervelle, et certes il en sentait bien vite

le fond, pour s'expliquer la conduite singulièrement impolie de mademoiselle Gamard. En effet, ayant agi jadis très-logiquement en obéissant aux lois naturelles de son égoïsme, il lui était impossible de
5 deviner ses torts envers son hôtesse. Si les choses grandes sont simples à comprendre, faciles à exprimer, les petitesses de la vie veulent beaucoup de détails. Les événements qui constituent en quelque sorte l'avant-scène de ce drame bourgeois, mais où
10 les passions se retrouvent toutes aussi violentes que si elles étaient excitées par de grands intérêts, exigeaient cette longue introduction, et il eût été difficile à un historien exact d'en resserrer les minutieux développements.

15 Le lendemain matin en s'éveillant, Birotteau pensa si fortement à son canonicat, qu'il ne songeait plus aux quatre circonstances dans lesquelles il avait aperçu, la veille, les sinistres pronostics d'un avenir plein de malheurs. Le vicaire n'était pas homme à
20 se lever sans feu, il sonna pour avertir Marianne de son réveil et la faire venir chez lui; puis il resta, selon son habitude, plongé dans les rêvasseries somnolescentes pendant lesquelles la servante avait coutume, en lui embrasant la cheminée, de l'arracher
25 doucement à ce dernier sommeil par les bourdonnements de ses interpellations et de ses allures, espèce de musique qui lui plaisait. Une demi-heure se passa sans que Marianne eût paru. Le vicaire, à moitié chanoine, allait sonner de nouveau, quand il
30 lâcha le cordon de sa sonnette en entendant le bruit d'un pas d'homme dans l'escalier. En effet, l'abbé

Troubert, après avoir discrètement frappé à la porte, entra, sur l'invitation de Birotteau. Cette visite, que les deux abbés se faisaient assez régulièrement une fois par mois l'un à l'autre, ne surprit point le vicaire. Le chanoine s'étonna, dès l'abord, que Marianne n'eût pas encore allumé le feu de son quasi-collègue. Il ouvrit une fenêtre, appela Marianne d'une voix rude, lui dit de venir chez Birotteau; puis, se retournant vers son frère:

— Si mademoiselle apprenait que vous n'avez pas de feu, elle gronderait Marianne.

Après cette phrase, il s'enquit de la santé de Birotteau, et lui demanda d'une voix douce s'il avait quelques nouvelles récentes qui lui fissent espérer d'être nommé chanoine. Le vicaire lui expliqua ses démarches, et lui dit naïvement quelles étaient les personnes auprès desquelles madame de Listomère agissait, ignorant que Troubert n'avait jamais su pardonner à cette dame de ne pas l'avoir admis chez elle, lui, l'abbé Troubert, déjà deux fois désigné pour être vicaire général du diocèse.

Il était impossible de rencontrer deux figures qui offrissent autant de contrastes qu'en présentaient celles de ces deux abbés. Troubert, grand et sec, avait un teint jaune et bilieux, tandis que le vicaire était ce qu'on appelle familièrement grassouillet. Ronde et rougeaude, la figure de Birotteau peignait une bonhomie sans idées; tandis que celle de Troubert, longue et creusée par des rides profondes, contractait en certains moments une expression pleine d'ironie ou de dédain: mais il fallait cependant l'ex-

aminer avec attention pour y découvrir ces deux sentiments. Le chanoine restait habituellement dans un calme parfait, en tenant ses paupières presque toujours abaissées sur deux yeux orangés dont le re-
5 gard devenait, à son gré, clair et perçant. Des cheveux roux complétaient cette sombre physionomie, sans cesse obscurcie par le voile que de graves méditations jettent sur les traits. Plusieurs personnes avaient pu d'abord le croire absorbé par une haute et
10 profonde ambition; mais celles qui prétendaient le mieux connaître avaient fini par détruire cette opinion en le montrant hébété par le despotisme de mademoiselle Gamard ou fatigué par de trop longs jeûnes. Il parlait rarement et ne riait jamais. Quand il lui ar-
15 rivait d'être agréablement ému, il lui échappait un sourire faible qui se perdait dans les plis de son visage. Birotteau était, au contraire, tout expansion, tout franchise, aimait les bons morceaux, et s'amusait d'une bagatelle avec la simplicité d'un homme sans
20 fiel ni malice. L'abbé Troubert causait, à la première vue, un sentiment de terreur involontaire, tandis que le vicaire arrachait un sourire doux à ceux qui le voyaient. Quand, à travers les arcades et les nefs de Saint-Gatien, le haut chanoine marchait d'un pas
25 solennel, le front incliné, l'œil sévère, il excitait le respect: sa figure cambrée était en harmonie avec les voussures jaunes de la cathédrale, les plis de sa soutane avaient quelque chose de monumental, digne de la statuaire. Mais le bon vicaire y circulait sans
30 gravité, trottait, piétinait en paraissant rouler sur lui-même. Ces deux hommes avaient néanmoins une

ressemblance. De même que l'air ambitieux de Troubert, en donnant lieu de le redouter, avait contribué peut-être à le faire condamner au rôle insignifiant de simple chanoine, le caractère et la tournure de Birotteau semblaient le vouer éternellement 5 au vicariat de la cathédrale. Cependant, l'abbé Troubert, arrivé à l'âge de cinquante ans, avait tout à fait dissipé, par la mesure de sa conduite, par l'apparence d'un manque total d'ambition et par sa vie toute sainte, les craintes que sa capacité soupçonnée 10 et son terrible extérieur avaient inspirées à ses supérieurs. Sa santé s'étant même gravement altérée depuis un an, sa prochaine élévation au vicariat général de l'archevêché paraissait probable. Ses compétiteurs eux-mêmes souhaitaient sa nomination, 15 afin de pouvoir mieux préparer la leur pendant le peu de jours qui lui seraient accordés par une maladie devenue chronique. Loin d'offrir les mêmes espérances, le triple menton de Birotteau présentait aux concurrents qui lui disputaient son canonicat les 20 symptômes d'une santé florissante, et sa goutte leur semblait être, suivant le proverbe, une assurance de longévité. L'abbé Chapeloud, homme d'un grand sens, et que son amabilité avait toujours fait rechercher par les gens de bonne compagnie et par les dif- 25 férents chefs de la métropole, s'était toujours opposé, mais secrètement et avec beaucoup d'esprit, à l'élévation de l'abbé Troubert; il lui avait même très-adroitement interdit l'accès de tous les salons où se réunissait la meilleure société de Tours, quoique 30 pendant sa vie Troubert l'eût traité sans cesse avec

un grand respect, en lui témoignant en toute occasion la plus haute déférence. Cette constante soumission n'avait pu changer l'opinion du défunt chanoine qui, pendant sa dernière promenade, disait encore à Birot-
5 teau :

— Défiez-vous de ce grand sec de Troubert! C'est Sixte-Quint réduit aux proportions de l'évêché.

Tel était l'ami, le commensal de mademoiselle Gamard, qui venait, le lendemain même du jour où
10 elle avait, pour ainsi dire, déclaré la guerre au pauvre Birotteau, le visiter et lui donner des marques d'amitié.

— Il faut excuser Marianne, dit le chanoine en la voyant entrer. Je pense qu'elle a commencé par
15 venir chez moi. Mon appartement est très-humide, et j'ai beaucoup toussé pendant toute la nuit. — Vous êtes très-sainement ici, ajouta-t-il en regardant les corniches.

— Oh! je suis ici en chanoine, répondit Birotteau
20 en souriant.

— Et moi en vicaire, répliqua l'humble prêtre.

— Oui, mais vous logerez bientôt à l'Archevêché, dit le bon prêtre, qui voulait que tout le monde fût heureux.

25 — Oh! ou dans le cimetière. Mais que la volonté de Dieu soit faite!

Et Troubert leva les yeux au ciel par un mouvement de résignation.

— Je venais, ajouta-t-il, vous prier de me prêter le
30 *pouillé* des évêques. Il n'y a que vous à Tours qui ayez cet ouvrage.

— Prenez-le dans ma bibliothèque, répondit Birotteau, que la dernière phrase du chanoine fit ressouvenir de toutes les jouissances de sa vie.

Le grand chanoine passa dans la bibliothèque, et y resta pendant le temps que le vicaire mit à s'habiller. Bientôt la cloche du déjeuner se fit entendre, et le goutteux, pensant que, sans la visite de Troubert, il n'aurait pas eu de feu pour se lever, se dit:

— C'est un bon homme!

Les deux prêtres descendirent ensemble, armés chacun d'un énorme in-folio, qu'ils posèrent sur une des consoles de la salle à manger.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda d'une voix aigre mademoiselle Gamard en s'adressant à Birotteau. J'espère que vous n'allez pas encombrer ma salle à manger de vos bouquins.

— C'est des livres dont j'ai besoin, répondit l'abbé Troubert, M. le vicaire a la complaisance de me les prêter.

— J'aurais dû deviner cela, dit-elle en laissant échapper un sourire de dédain. M. Birotteau ne lit pas souvent dans ces gros livres-là.

— Comment vous portez-vous, mademoiselle? reprit le pensionnaire d'une voix flûtée.

— Mais pas très-bien, répondit-elle sèchement. Vous êtes cause que j'ai été réveillée hier pendant mon premier sommeil, et toute ma nuit s'en est ressentie.

En s'asseyant, mademoiselle Gamard ajouta:

— Messieurs, le lait va se refroidir.

Stupéfait d'être si aigrement accueilli par son hôtesse

quand il en attendait des excuses, mais effrayé, comme le sont les gens timides, par la perspective d'une discussion, surtout quand ils en sont l'objet, le pauvre vicaire s'assit en silence. Puis, en reconnaissant dans le visage de mademoiselle Gamard les symptômes d'une mauvaise humeur apparente, il resta constamment en guerre avec sa raison, qui lui ordonnait de ne pas souffrir le manque d'égards de son hôtesse, tandis que son caractère le portait à éviter une querelle. En proie à cette angoisse intérieure, Birotteau commença par examiner sérieusement les grandes hachures vertes peintes sur le gros taffetas ciré que, par un usage immémorial, mademoiselle Gamard laissait pendant le déjeuner sur la table, sans avoir égard ni aux bords usés ni aux nombreuses cicatrices de cette couverture. Les deux pensionnaires se trouvaient établis, chacun dans un fauteuil de canne, en face l'un de l'autre, à chaque bout de cette table royalement carrée, dont le centre était occupé par l'hôtesse, et qu'elle dominait du haut de sa chaise à patins, garnie de coussins et adossée au poêle de la salle à manger. Cette pièce et le salon commun étaient situés au rez-de-chaussée, sous la chambre et le salon de l'abbé Birotteau. Lorsque le vicaire eut reçu de mademoiselle Gamard sa tasse de café sucré, il fut glacé du profond silence dans lequel il allait accomplir l'acte si habituellement gai de son déjeuner. Il n'osait regarder ni la figure aride de Troubert ni le visage menaçant de la vieille fille, et se tourna par contenance vers le gros carlin chargé d'embonpoint qui, couché sur un coussin près du poêle, n'en bougeait jamais, trouvant toujours à sa

gauche un petit plat rempli de friandises, et à sa droite un bol plein d'eau claire.

— Eh bien, mon mignon, lui dit-il, tu attends ton café.

Ce personnage, l'un des plus importants au logis, mais peu gênant en ce qu'il n'aboyait plus et laissait la parole à sa maîtresse, leva sur Birotteau ses petits yeux perdus sous les plis formés dans son masque par la graisse, puis il les referma sournoisement. Pour comprendre la souffrance du pauvre vicaire, il est nécessaire de dire que, doué d'une loquacité vide et sonore comme le retentissement d'un ballon, il prétendait, sans avoir jamais pu donner aux médecins une seule raison de son opinion, que les paroles favorisaient la digestion. Mademoiselle, qui partageait cette doctrine hygiénique, n'avait pas encore manqué, malgré leur mésintelligence, à causer pendant les repas; mais, depuis plusieurs matinées, le vicaire avait usé vainement son intelligence à lui faire des questions insidieuses pour parvenir à lui délier la langue. Si les bornes étroites dans lesquelles se renferme cette histoire avaient permis de rapporter une seule de ces conversations qui excitaient presque toujours le sourire amer et sardonique de l'abbé Troubert, elle eût offert une peinture achevée de la vie béotienne des provinciaux. Quelques gens d'esprit n'apprendraient peut-être pas sans plaisir les étranges développements que l'abbé Birotteau et mademoiselle Gamard donnaient à leurs opinions personnelles sur la politique, la religion et la littérature. Il y aurait certes quelque chose de comique à exposer: soit les raisons qu'ils avaient

tous deux de douter sérieusement, en 1826, de la mort de Napoléon; soit les conjectures qui les faisaient croire à l'existence de Louis XVII, sauvé dans le creux d'une grosse bûche. Qui n'eût pas ri de les entendre établissant, par des raisons bien evidemment à eux, que le roi de France disposait seul de tous les impôts, que les Chambres étaient assemblées pour détruire le clergé, qu'il était mort plus de treize cent mille personnes sur l'échafaud pendant la Révolution ? Puis ils parlaient de la presse sans connaître le nombre des journaux, sans avoir la moindre idée de ce qu'était cet instrument moderne. Enfin, M. Birotteau écoutait avec attention mademoiselle Gamard quand elle disait qu'un homme nourri d'un œuf chaque matin devait infailliblement mourir à la fin de l'année, et que cela s'était vu; qu'un petit pain mollet, mangé sans boire pendant quelques jours, guérissait de la sciatique; que tous les ouvriers qui avaient travaillé à la démolition de l'abbaye Saint-Martin étaient morts dans l'espace de six mois; que certain préfet avait fait tout son possible, sous Bonaparte, pour ruiner les tours de Saint-Gatien; et mille autres contes absurdes.

Mais, en ce moment, Birotteau se sentit la langue morte, il se résigna donc à manger sans entamer la conversation. Bientôt il trouva ce silence dangereux pour son estomac et dit hardiment:

— Voilà du café excellent!

Cet acte de courage fut complètement inutile. Après avoir regardé le ciel par le petit espace qui séparait, au-dessus du jardin, les deux arcs-boutants

noirs de Saint-Gatien, le vicaire eut encore le courage de dire:

— Il fera plus beau aujourd'hui qu'hier...

A ce propos, mademoiselle Gamard se contenta de jeter la plus gracieuse de ses œillades à l'abbé Troubert, et reporta ses yeux empreints d'une sévérité terrible sur Birotteau, qui heureusement avait baissé les siens.

Nulle créature du genre féminin n'était plus capable que mademoiselle Sophie Gamard de formuler la nature élégiaque de la vieille fille; mais, pour bien peindre un être dont le caractère prête un intérêt immense aux petits événements de ce drame, et à la vie antérieure des personnages qui en sont les acteurs, peut-être faut-il résumer ici les idées dont l'expression se trouve chez la vieille fille: la vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie. Si tout, dans la société, comme dans le monde, doit avoir une fin, il y a certes ici-bas quelques existences dont le but et l'utilité sont inexplicables. La morale et l'économie politique repoussent également l'individu qui consomme sans produire, qui tient une place sur terre sans répandre autour de lui ni bien ni mal; car le mal est sans doute un bien dont les résultats ne se manifestent pas immédiatement. Il est rare que les vieilles filles ne se rangent pas d'elles-mêmes dans la classe de ces êtres improductifs. Or, si la conscience de son travail donne à l'être agissant un sentiment de satisfaction qui l'aide à supporter la vie, la certitude d'être à charge ou même inutile doit produire un effet contraire, et inspirer pour lui-même à l'être

inerte le mépris qu'il excite chez les autres. Cette dure réprobation sociale est une des causes qui, à l'insu des vieilles filles, contribuent à mettre dans leur âme le chagrin qu'exprime leur figure. Un préjugé dans lequel il y a du vrai peut-être jette constamment partout, et en France encore plus qu'ailleurs, une grande défaveur sur la femme avec laquelle personne n'a voulu ni partager les biens ni supporter les maux de la vie. Or, il arrive pour les filles un âge où le monde, à tort ou à raison, les condamne sur le dédain dont elles sont victimes. Laides, la bonté de leur caractère devait racheter les imperfections de la nature; jolies, leur malheur a dû être fondé sur des causes graves. On ne sait lesquelles, des unes ou des autres, sont les plus dignes de rebut. Si leur célibat a été raisonné, s'il est un vœu d'indépendance, ni les hommes ni les mères ne leur pardonnent d'avoir menti au dévouement de la femme, en s'étant refusées aux passions qui rendent leur sexe si touchant: renoncer à ses douleurs, c'est en abdiquer la poésie, et ne plus mériter les douces consolations auxquelles une mère a toujours d'incontestables droits. Puis les sentiments généreux, les qualités exquises de la femme ne se développent que par leur constant exercice; en restant fille, une créature du sexe féminin n'est plus qu'un non-sens: égoïste et froide, elle fait horreur. Cet arrêt implacable est malheureusement trop juste pour que les vieilles filles en ignorent les motifs. Ces idées germent dans leur cœur aussi naturellement que les effets de leur triste vie se réproduisent dans leurs

traits. Donc, elles se flétrissent, parce que l'expansion constante ou le bonheur qui épanouit la figure des femmes et jette tant de mollesse dans leurs mouvements n'a jamais existé chez elles. Puis elles deviennent âpres et chagrines, parce qu'un être qui a manqué sa vocation est malheureux; il souffre, et la souffrance engendre la méchanceté. En effet, avant de s'en prendre à elle-même de son isolement, une fille en accuse longtemps le monde. De l'accusation à un désir de vengeance, il n'y a qu'un pas. Enfin, la mauvaise grâce répandue sur leurs personnes est encore un résultat nécessaire de leur vie. N'ayant jamais senti le besoin de plaire, l'élégance, le bon goût leur restent étrangers. Elles ne voient qu'elles en elles-mêmes. Ce sentiment les porte insensiblement à choisir les choses qui leur sont commodes, au détriment de celles qui peuvent être agréables à autrui. Sans se bien rendre compte de leur dissemblance avec les autres femmes, elles finissent par l'apercevoir et par en souffrir. La jalousie est un sentiment indélébile dans les cœurs féminins. Les vieilles filles sont donc jalouses à vide, et ne connaissent que les malheurs de la seule passion que les hommes pardonnent au beau sexe, parce qu'elle les flatte. Ainsi, torturées dans tous leurs vœux, obligées de se refuser aux développements de leur nature, les vieilles filles éprouvent toujours une gêne intérieure à laquelle elles ne s'habituent jamais. N'est-il pas dur à tout âge, surtout pour une femme, de lire sur les visages un sentiment de répulsion, quand il est dans sa destinée de n'éveiller autour d'elle, dans les cœurs,

que des sensations gracieuses ? Aussi le regard d'une vieille fille est-il toujours oblique, moins par modestie que par peur et honte. Ces êtres ne pardonnent pas à la société leur position fausse, parce qu'ils ne se la
5 pardonnent pas à eux-mêmes. Or, il est impossible à une personne perpétuellement en guerre avec elle, ou en contradiction avec la vie, de laisser les autres en paix, et de ne pas envier leur bonheur. Ce monde d'idées tristes était tout entier dans les yeux gris et
10 ternes de mademoiselle Gamard, et le large cercle noir par lequel ils étaient bordés accusait les longs combats de sa vie solitaire. Toutes les rides de son visage étaient droites. La charpente de son front, de sa tête et de ses joues avait les caractères de la rigi-
15 dité, de la sécheresse. Elle laissait pousser, sans aucun souci, les poils gris de quelques signes parsemés sur son menton. Ses lèvres minces couvraient à peine des dents trop longues qui ne manquaient pas de blancheur. Brune, ses cheveux, jadis noirs, avaient
20 été blanchis par d'affreuses migraines. Cet accident la contraignait à porter un tour; mais, comme elle ne savait pas le mettre de manière à en dissimuler la naissance, il existait souvent de légers interstices entre le bord de son bonnet et le cordon noir qui
25 soutenait cette demi-perruque assez mal bouclée. Sa robe, de taffetas en été, de mérinos en hiver, mais toujours de couleur carmélite, serrait un peu trop sa taille disgracieuse et ses bras maigres. Sans cesse rabattue, sa collerette laissait voir un cou dont la
30 peau rougeâtre était aussi artistement rayée que peut l'être une feuille de chêne vue dans la lumière. Son

origine expliquait assez bien les malheurs de sa conformation. Elle était fille d'un marchand de bois, espèce de paysan parvenu. A dix-huit ans, elle avait pu être fraîche et grasse, mais il ne lui restait aucune trace ni de la blancheur de teint ni des jolies couleurs qu'elle se vantait d'avoir eues. Les tons de sa chair avaient contracté la teinte blafarde assez commune chez les dévotes.

Son nez aquilin était celui de tous les traits de sa figure qui contribuait le plus à exprimer le despotisme de ses idées, de même que la forme plate de son front trahissait l'étroitesse de son esprit. Ses mouvements avaient une soudaineté bizarre qui excluait toute grâce; et rien qu'à la voir tirant son mouchoir de son sac pour se moucher à grand bruit, vous eussiez deviné son caractère et ses mœurs. D'une taille assez élevée, elle se tenait très-droit, et justifiait l'observation d'un naturaliste qui a physiquement expliqué la démarche de toutes les vieilles filles en prétendant que leurs jointures se soudent. Elle marchait sans que le mouvement se distribuât également dans sa personne, de manière à produire ces ondulations si gracieuses, si attrayantes chez les femmes; elle allait, pour ainsi dire, d'une seule pièce, en paraissant surgir à chaque pas, comme la statue du Commandeur. Dans ses moments de bonne humeur, elle donnait à entendre, comme le font toutes les vieilles filles, qu'elle aurait bien pu se marier, mais elle s'était heureusement aperçue à temps de la mauvaise foi de son amant, et faisait

ainsi, sans le savoir, le procès à son cœur en faveur de son esprit de calcul.

Cette figure typique du genre *vieille fille* était très-bien encadrée par les grotesques inventions d'un pa-
5 pier verni représentant des paysages turcs qui ornaient les murs de la salle à manger. Mademoiselle Gamard se tenait habituellement dans cette pièce, décorée de deux consoles et d'un baromètre. A la place adoptée par chaque abbé se trouvait un petit coussin en ta-
10 pisserie dont les couleurs étaient passées. Le salon commun où elle recevait était digne d'elle. Il sera bientôt connu en faisant observer qu'il se nommait le *salon jaune:* les draperies en étaient jaunes, le meuble et la tenture jaunes; sur la cheminée garnie d'une glace
15 à cadre doré, des flambeaux et une pendule en cristal jetaient un éclat dur à l'œil. Quant au logement particulier de mademoiselle Gamard, il n'avait été permis à personne d'y pénétrer. On pouvait seulement conjecturer qu'il était rempli de ces chiffons, de ces
20 meubles usés, de ces espèces de haillons dont s'entourent toutes les vieilles filles, et auxquels elles tiennent tant.

Telle était la personne destinée à exercer la plus grande influence sur les derniers jours de l'abbé Bi-
25 rotteau.

Faute d'employer, selon les vœux de la nature, l'activité donnée à la femme, et par la nécessité où elle était de la dépenser, cette vieille fille l'avait transportée dans les intrigues mesquines, les caquetages de
30 province et les combinaisons égoïstes dont finissent par s'occuper exclusivement toutes les vieilles filles.

Birotteau, pour son malheur, avait développé chez Sophie Gamard les seuls sentiments qu'il fût possible à cette pauvre créature d'éprouver, ceux de la haine, qui, latents jusqu'alors, par suite du calme et de la monotonie d'une vie provinciale dont pour elle l'horizon s'était encore rétréci, devaient acquérir d'autant plus d'intensité qu'ils allaient s'exercer sur de petites choses et au milieu d'une sphère étroite. Birotteau était de ces gens qui sont prédestinés à tout souffrir, parce que, ne sachant rien voir, ils ne peuvent rien éviter: tout leur arrive.

— Oui, il fera beau, répondit après un moment le chanoine, qui parut sortir de sa rêverie et vouloir pratiquer les lois de la politesse.

Birotteau, effrayé du temps qui s'écoula entre la demande et la réponse, car il avait, pour la première fois de sa vie, pris son café sans parler, quitta la salle à manger, où son cœur était serré comme dans un étau. Sentant sa tasse de café pesante sur son estomac, il alla se promener tristement dans les petites allées étroites et bordées de buis qui dessinaient une étoile dans le jardin. Mais, en se retournant, après le premier tour qu'il y fit, il vit sur le seuil de la porte du salon mademoiselle Gamard et l'abbé Troubert plantés silencieusement: lui, les bras croisés et immobile comme la statue d'un tombeau; elle, appuyée sur la porte-persienne. Tous deux semblaient, en le regardant, compter le nombre de ses pas. Rien n'est déjà plus gênant, pour une créature naturellement timide, que d'être l'objet d'un examen curieux; mais, s'il est fait par les yeux de la haine, l'espèce de souf-

france qu'il cause se change en un martyre intolérable. Bientôt, l'abbé Birotteau s'imagina qu'il empêchait mademoiselle Gamard et le chanoine de se promener. Cette idée, inspirée tout à la fois par la
5 crainte et par la bonté, prit un tel accroissement, qu'elle lui fit abandonner la place. Il s'en alla, ne pensant déjà plus à son canonicat, tant il était absorbé par la désespérante tyrannie de la vieille fille. Il trouva par hasard, et heureusement pour lui, beau-
10 coup d'occupation à Saint-Gatien, où il y eut plusieurs enterrements, un mariage et deux baptêmes. Il put alors oublier ses chagrins. Quand son estomac lui annonça l'heure du dîner, il ne tira pas sa montre sans effroi, en voyant quatre heures et quel-
15 ques minutes. Il connaissait la ponctualité de mademoiselle Gamard, il se hâta donc de se rendre au logis.

Il aperçut dans la cuisine le premier service desservi. Puis, quand il arriva dans la salle à manger, la vieille fille lui dit d'un son de voix où se peignaient
20 également l'aigreur d'un reproche et la joie de trouver son pensionnaire en faute :

— Il est quatre heures et demie, monsieur Birotteau. Vous savez que nous ne devons pas nous attendre.

25 Le vicaire regarda le cartel de la salle à manger, et la manière dont était posée l'enveloppe de gaze destinée à le garantir de la poussière lui prouva que son hôtesse l'avait remonté pendant la matinée, en se donnant le plaisir de le faire avancer sur l'horloge de
30 Saint-Gatien. Il n'y avait pas d'observation possible. L'expression verbale du soupçon conçu par le vicaire

Birotteau, pour son malheur, avait développé chez Sophie Gamard les seuls sentiments qu'il fût possible à cette pauvre créature d'éprouver, ceux de la haine, qui, latents jusqu'alors, par suite du calme et de la monotonie d'une vie provinciale dont pour elle l'horizon s'était encore rétréci, devaient acquérir d'autant plus d'intensité qu'ils allaient s'exercer sur de petites choses et au milieu d'une sphère étroite. Birotteau était de ces gens qui sont prédestinés à tout souffrir, parce que, ne sachant rien voir, ils ne peuvent rien éviter: tout leur arrive.

— Oui, il fera beau, répondit après un moment le chanoine, qui parut sortir de sa rêverie et vouloir pratiquer les lois de la politesse.

Birotteau, effrayé du temps qui s'écoula entre la demande et la réponse, car il avait, pour la première fois de sa vie, pris son café sans parler, quitta la salle à manger, où son cœur était serré comme dans un étau. Sentant sa tasse de café pesante sur son estomac, il alla se promener tristement dans les petites allées étroites et bordées de buis qui dessinaient une étoile dans le jardin. Mais, en se retournant, après le premier tour qu'il y fit, il vit sur le seuil de la porte du salon mademoiselle Gamard et l'abbé Troubert plantés silencieusement: lui, les bras croisés et immobile comme la statue d'un tombeau; elle, appuyée sur la porte-persienne. Tous deux semblaient, en le regardant, compter le nombre de ses pas. Rien n'est déjà plus gênant, pour une créature naturellement timide, que d'être l'objet d'un examen curieux; mais, s'il est fait par les yeux de la haine, l'espèce de souf-

france qu'il cause se change en un martyre intolérable. Bientôt, l'abbé Birotteau s'imagina qu'il empêchait mademoiselle Gamard et le chanoine de se promener. Cette idée, inspirée tout à la fois par la
5 crainte et par la bonté, prit un tel accroissement, qu'elle lui fit abandonner la place. Il s'en alla, ne pensant déjà plus à son canonicat, tant il était absorbé par la désespérante tyrannie de la vieille fille. Il trouva par hasard, et heureusement pour lui, beau-
10 coup d'occupation à Saint-Gatien, où il y eut plusieurs enterrements, un mariage et deux baptêmes. Il put alors oublier ses chagrins. Quand son estomac lui annonça l'heure du dîner, il ne tira pas sa montre sans effroi, en voyant quatre heures et quel-
15 ques minutes. Il connaissait la ponctualité de mademoiselle Gamard, il se hâta donc de se rendre au logis.

Il aperçut dans la cuisine le premier service desservi. Puis, quand il arriva dans la salle à manger, la vieille fille lui dit d'un son de voix où se peignaient
20 également l'aigreur d'un reproche et la joie de trouver son pensionnaire en faute :

— Il est quatre heures et demie, monsieur Birotteau. Vous savez que nous ne devons pas nous attendre.

25 Le vicaire regarda le cartel de la salle à manger, et la manière dont était posée l'enveloppe de gaze destinée à le garantir de la poussière lui prouva que son hôtesse l'avait remonté pendant la matinée, en se donnant le plaisir de le faire avancer sur l'horloge de
30 Saint-Gatien. Il n'y avait pas d'observation possible. L'expression verbale du soupçon conçu par le vicaire

eût causé la plus terrible et la mieux justifiée des explosions éloquentes que mademoiselle Gamard sût, comme toutes les femmes de sa classe, faire jaillir en pareil cas. Les mille et une contrariétés qu'une servante peut faire subir à son maître, ou une femme à son mari dans les habitudes privées de la vie, furent devinées par mademoiselle Gamard, qui en accabla son pensionnaire. La manière dont elle se plaisait à ourdir ses conspirations contre le bonheur domestique du pauvre prêtre portait l'empreinte du génie le plus profondément malicieux. Elle s'arrangea pour ne jamais paraître avoir tort.

Huit jours après le moment où ce récit commence, l'habitation de cette maison et les relations que l'abbé Birotteau avait avec mademoiselle Gamard lui révélèrent une trame ourdie depuis six mois. Tant que la vieille fille avait sourdement exercé sa vengeance, et que le vicaire avait pu s'entretenir volontairement dans l'erreur, en refusant de croire à des intentions malveillantes, le mal moral avait fait peu de progrès chez lui. Mais, depuis l'affaire du bougeoir remonté, de la pendule avancée, Birotteau ne pouvait plus douter qu'il ne vécût sous l'empire d'une haine dont l'œil était toujours ouvert sur lui. Il arriva dès lors rapidement au désespoir, en apercevant, à toute heure, les doigts crochus et effilés de mademoiselle Gamard prêts à s'enfoncer dans son cœur. Heureuse de vivre par un sentiment aussi fertile en émotions que l'est celui de la vengeance, la vieille fille se plaisait à planer, à peser sur le vicaire, comme un oiseau de proie plane et pèse sur un mulot avant de

le dévorer. Elle avait conçu depuis longtemps un plan que le prêtre abasourdi ne pouvait deviner, et qu'elle ne tarda pas à dérouler, en montrant le génie que savent déployer, dans les petites choses, les per-
5 sonnes solitaires dont l'âme, inhabile à sentir les grandeurs de la piété vraie, s'est jetée dans les minuties de la dévotion. Dernière mais affreuse aggravation de peine! La nature de ses chagrins interdisait à Birotteau, homme d'expansion, aimant à
10 être plaint et consolé, la petite douceur de les raconter à ses amis. Le peu de tact qu'il devait à sa timidité lui faisait redouter de paraître ridicule en s'occupant de pareilles niaiseries. Et cependant ces niaiseries composaient toute son existence, sa chère existence
15 pleine d'occupations dans le vide et de vide dans les occupations; vie terne et grise où les sentiments trop forts étaient des malheurs, où l'absence de toute émotion était une félicité. Le paradis du pauvre prêtre se changea donc subitement en enfer. Enfin,
20 ses souffrances devinrent intolérables. La terreur que lui causait la perspective d'une explication avec mademoiselle Gamard s'accrut de jour en jour, et le malheur secret qui flétrissait les heures de sa vieillesse altéra sa santé. Un matin, en mettant ses bas bleus
25 chinés, il reconnut une perte de huit lignes dans la circonférence de son mollet. Stupéfait de ce diagnostic si cruellement irrécusable, il résolut de faire une tentative auprès de l'abbé Troubert, pour le prier d'intervenir officieusement entre mademoiselle
30 Gamard et lui.

En se trouvant en présence de l'imposant chanoine,

qui, pour le recevoir dans une chambre nue, quitta promptement un cabinet plein de papiers où il travaillait sans cesse, et où ne pénétrait personne, le vicaire eut presque honte de parler des taquineries de mademoiselle Gamard à un homme qui lui paraissait si sérieusement occupé. Mais, après avoir subi toutes les angoisses de ces délibérations intérieures que les gens humbles, indécis ou faibles éprouvent même pour des choses sans importance, il se décida, non sans avoir le cœur grossi par des pulsations extraordinaires, à expliquer sa position à l'abbé Troubert. Le chanoine écouta d'un air grave et froid, essayant, mais en vain, de réprimer certains sourires qui, peut-être, eussent révélé les émotions d'un contentement intime à des yeux intelligents. Une flamme parut s'échapper de ses paupières lorsque Birotteau lui peignit, avec l'éloquence que donnent les sentiments vrais, la constante amertume dont il était abreuvé; mais Troubert mit la main au-dessus de ses yeux par un geste assez familier aux penseurs, et garda l'attitude de dignité qui lui était habituelle. Quand le vicaire eut cessé de parler, il aurait été bien embarrassé s'il avait voulu chercher sur la figure de Troubert, alors marbrée par des taches plus jaunes encore que ne l'était ordinairement son teint bilieux, quelques traces des sentiments qu'il avait dû exciter chez ce prêtre mystérieux. Après être resté pendant un moment silencieux, le chanoine fit une de ces réponses dont toutes les paroles devaient être longtemps étudiées pour que leur portée fût entièrement mesurée, mais qui, plus tard, prouvaient aux gens

réfléchis l'étonnante profondeur de son âme et la puissance de son esprit. Enfin, il accabla Birotteau en lui disant que ces choses l'étonnaient d'autant plus, qu'il ne s'en serait jamais aperçu sans la confes-
5 sion de son frère; il attribuait ce défaut d'intelligence à ses occupations sérieuses, à ses travaux, et à la tyrannie de certaines pensées élevées qui ne lui permettaient pas de regarder aux détails de la vie. Il lui fit observer, mais sans avoir l'air de vouloir
10 censurer la conduite d'un homme dont l'âge et les connaissances méritaient son respect, que "jadis les solitaires songeaient rarement à leur nourriture, à leur abri, au fond des thébaïdes où ils se livraient à de saintes contemplations," et que, "de nos jours, le
15 prêtre pouvait par la pensée se faire partout une thébaïde." Puis, revenant à Birotteau, il ajouta que "ces discussions étaient toutes nouvelles pour lui. Pendant douze années, rien de semblable n'avait eu lieu entre mademoiselle Gamard et le vénérable abbé
20 Chapeloud." Quant à lui, sans doute, il pouvait bien, ajouta-t-il, devenir l'arbitre entre le vicaire et leur hôtesse, parce que son amitié pour elle ne dépassait pas les bornes imposées par les lois de l'Église à ses fidèles serviteurs; mais alors la justice exigeait qu'il
25 entendît aussi mademoiselle Gamard. Que, d'ailleurs, il ne trouvait rien de changé en elle, qu'il l'avait toujours vue ainsi; qu'il s'était volontiers soumis à quelques-uns de ses caprices, sachant que cette respectable demoiselle était la bonté, la douceur
30 mêmes; qu'il fallait attribuer les légers changements de son humeur aux souffrances causées par une pul-

— Soit, dit Caron en saluant.

Et le ronge-papiers se retira. Le pauvre vicaire, épouvanté de la persistance avec laquelle mademoiselle Gamard le poursuivait, rentra dans la salle à manger de madame de Listomère en offrant une figure bouleversée. A son aspect, chacun de lui demander: 5

— Que vous arrive-t-il donc, monsieur Birotteau ?

L'abbé, désolé, s'assit sans répondre, tant il était frappé par les vagues images de son malheur. Mais, après le déjeuner, quand plusieurs de ses amis furent 10 réunis dans le salon devant un bon feu, Birotteau leur raconta naïvement les détails de son aventure. Ses auditeurs, qui commençaient à s'ennuyer de leur séjour à la campagne, s'intéressèrent vivement à cette intrigue, si bien en harmonie avec la vie de province. 15 Chacun prit parti pour l'abbé contre la vieille fille.

— Comment, lui dit madame de Listomère, ne voyez-vous pas clairement que l'abbé Troubert veut votre logement ?

Ici, l'historien serait en droit de crayonner le por- 20 trait de cette dame; mais il a pensé que ceux mêmes auxquels le système de *cognomologie* de Sterne est inconnu, ne pourraient pas prononcer ces trois mots MADAME DE LISTOMÈRE! sans se la peindre noble, digne, tempérant les rigueurs de la piété par la vieille 25 élégance des mœurs monarchiques et classiques, par des manières polies; bonne, mais un peu raide; légèrement nasillarde; se permettant la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, la comédie, et se coiffant encore en cheveux. 30

— Il ne faut pas que l'abbé Birotteau cède à cette

vieille tracassière! s'écria M. de Listomère, lieutenant de vaisseau venu en congé chez sa tante. Si le vicaire a du cœur et veut suivre mes avis, il aura bientôt conquis sa tranquillité.

Enfin, chacun se mit à analyser les actions de mademoiselle Gamard avec la perspicacité particulière aux gens de province, auxquels on ne peut refuser le talent de savoir mettre à nu les motifs les plus secrets des actions humaines.

— Vous n'y êtes pas, dit un vieux propriétaire qui connaissait le pays. Il y a là-dessous quelque chose de grave que je ne saisis pas encore. L'abbé Troubert est trop profond pour être deviné si promptement. Notre cher Birotteau n'est qu'au commencement de ses peines. D'abord, sera-t-il heureux et tranquille, même en cédant son logement à Troubert? J'en doute. — Si Caron est venu vous dire, ajouta-t-il en se tournant vers le prêtre ébahi, que vous aviez l'intention de quitter mademoiselle Gamard, sans doute mademoiselle Gamard a l'intention de vous mettre hors de chez elle... Eh bien, vous en sortirez bon gré, mal gré. Ces sortes de gens ne hasardent jamais rien et ne jouent qu'à coup sûr.

Ce vieux gentilhomme, nommé M. de Bourbonne, résumait toutes les idées de la province aussi complétement que Voltaire a résumé l'esprit de son époque. Ce vieillard, sec et maigre, professait en matière d'habillement toute l'indifférence d'un propriétaire dont la valeur territoriale est cotée dans le département. Sa physionomie, tannée par le soleil de la Touraine, était moins spirituelle que fine. Habitué

à peser ses paroles, à combiner ses actions, il cachait sa profonde circonspection sous une simplicité trompeuse. Aussi l'observation la plus légère suffisait-elle pour faire reconnaître que, semblable à un paysan de Normandie, il avait toujours l'avantage dans toutes les affaires. Il était très-supérieur en œnologie, la science favorite des Tourangeaux. Il avait su arrondir les prairies d'un de ses domaines aux dépens des lais de la Loire en évitant tout procès avec l'État. Ce bon tour le faisait passer pour un homme de talent. Si, charmé par la conversation de M. de Bourbonne, vous eussiez demandé sa biographie à quelque Tourangeau : "Oh! c'est un *vieux malin!*" eût été la réponse proverbiale de tous ses jaloux, et il en avait beaucoup. En Touraine, la jalousie forme, comme dans la plupart des provinces, *le fond de la langue.*

L'observation de M. de Bourbonne occasionna momentanément un silence pendant lequel les personnes qui composaient ce petit comité parurent réfléchir. Sur ces entrefaites, mademoiselle Salomon de Villenoix fut annoncée. Amenée par le désir d'être utile à Birotteau, elle arrivait de Tours, et les nouvelles qu'elle en apportait changèrent complétement la face des affaires. Au moment de son arrivée, chacun, sauf le propriétaire, conseillait à Birotteau de guerroyer contre Troubert et Gamard, sous les auspices de la société aristocratique qui devait le protéger.

— Le vicaire général, auquel le travail du personnel est remis, dit mademoiselle Salomon, vient de tomber malade, et l'archevêque a commis à sa place M. l'abbé

Troubert. Maintenant, la nomination au canonicat dépend donc entièrement de lui. Or, hier, chez mademoiselle de la Blottière, l'abbé Poirel a parlé des désagréments que l'abbé Birotteau causait à mademoiselle Gamard, de manière à vouloir justifier la disgrâce dont sera frappé notre bon abbé : "L'abbé Birotteau est un homme auquel l'abbé Chapeloud était bien nécessaire, disait-il; et, depuis la mort de ce vertueux chanoine, il a été prouvé que..." Les suppositions, les calomnies se sont succédé. Vous comprenez ?

— Troubert sera vicaire général, dit solennellement M. de Bourbonne.

Voyons! s'écria madame de Listomère en regardant Birotteau, que préférez-vous: être chanoine, ou rester chez mademoiselle Gamard ?

— Être chanoine! fut un cri général.

— Eh bien, reprit madame de Listomère, il faut donner gain de cause à l'abbé Troubert et à mademoiselle Gamard. Ne vous font-ils pas savoir indirectement, par la visite de Caron, que, si vous consentez à les quitter, vous serez chanoine? Donnant, donnant!

Chacun se récria sur la finesse et la sagacité de madame de Listomère, excepté le baron de Listomère, son neveu, qui dit d'un ton comique à M. de Bourbonne:

— J'aurais voulu le combat entre *la Gamard* et *le Birotteau.*

Mais, pour le malheur du vicaire, les forces n'étaient pas égales entre les gens du monde et la vieille fille

soutenue par l'abbé Troubert. Le moment arriva bientôt où la lutte devait se dessiner plus franchement, s'agrandir et prendre des proportions énormes. Sur l'avis de madame de Listomère et de la plupart de ses adhérents, qui commençaient à se passionner pour cette intrigue jetée dans le vide de leur vie provinciale, un valet fut expédié à M. Caron. L'homme d'affaires revint avec une célérité remarquable, et qui n'effraya que M. de Bourbonne.

— Ajournons toute décision jusqu'à un plus ample informé, fut l'avis de ce Fabius en robe de chambre, auquel de profondes réflexions révélaient les hautes combinaisons de l'échiquier tourangeau.

Il voulut éclairer Birotteau sur les dangers de sa position. La sagesse du *vieux malin* ne servait pas les passions du moment, il n'obtint qu'une légère attention. La conférence entre l'avocat et Birotteau dura peu. Le vicaire rentra tout effaré, disant:

— Il me demande un écrit qui constate mon *retrait*.

— Quel est ce mot effroyable? dit le lieutenant de vaisseau.

Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria madame de Listomère.

Cela signifie simplement que l'abbé doit déclarer vouloir quitter la maison de mademoiselle Gamard, répondit M. de Bourbonne en prenant une prise de tabac.

— N'est-ce que cela? Signez! dit madame de Listomère en regardant Birotteau. Si vous êtes décidé sérieusement à sortir de chez elle, il n'y a aucun inconvénient à constater votre volonté.

La *volonté de Birotteau !*

— Cela est juste, dit M. de Bourbonne en fermant sa tabatière par un geste sec dont la signification est impossible à rendre, car c'était tout un langage.— Mais il est toujours dangereux d'écrire, ajouta-t-il en posant sa tabatière sur la cheminée d'un air à épouvanter le vicaire.

Birotteau se trouvait tellement hébété par le renversement de toutes ses idées, par la rapidité des événements qui le surprenaient sans défense, par la facilité avec laquelle ses amis traitaient les affaires les plus chères de sa vi solitaire, qu'il restait immobile, comme perdu dans la lune, ne pensant à rien, mais écoutant et cherchant à comprendre le sens des rapides paroles que tout le monde prodiguait. Il prit l'écrit de M. Caron et le lut, comme si le *libellé* de l'avocat allait être l'objet de son attention; mais ce fut un mouvement machinal. Et il signa cette pièce, par laquelle il reconnaissait renoncer volontairement à demeurer chez mademoiselle Gamard, comme à y être nourri suivant les conventions faites entre eux. Quand le vicaire eut achevé d'apposer sa signature, le sieur Caron reprit l'acte et lui demanda dans quel endroit sa cliente devait faire remettre les choses à lui appartenant. Birotteau indiqua la maison de madame de Listomère. Par un signe, cette dame consentit à recevoir l'abbé pour quelques jours, ne doutant pas qu'il ne fût bientôt nommé chanoine. Le vieux propriétaire voulut voir cette espèce d'acte de renonciation, et M. Caron le lui apporta.

— Eh bien, demanda-t-il au vicaire après l'avoir lu,

il existe donc entre vous et mademoiselle Gamard des conventions écrites? où sont-elles? quelles en sont les stipulations ?

— L'acte est chez moi, répondit Birotteau.

— En connaissez-vous la teneur? demanda le propriétaire à l'avocat.

— Non, monsieur, dit M. Caron en tendant la main pour reprendre le papier fatal.

— Ah! se dit en lui-même le vieux propriétaire, toi, monsieur l'avocat, tu sais sans doute tout ce que cet acte contient; mais tu n'es pas payé pour nous le dire.

Et M. de Bourbonne rendit la renonciation à l'avocat.

— Où vais-je mettre tous mes meubles? s'écria Birotteau, et mes livres, ma belle bibliothèque, mes beaux tableaux, mon salon rouge, enfin tout mon mobilier?

Et le désespoir du pauvre homme, qui se trouvait déplanté, pour ainsi dire, avait quelque chose de si naïf; il peignait si bien la pureté de ses mœurs, son ignorance des choses du monde, que madame de Listomère et mademoiselle Salomon lui dirent pour le consoler, en prenant le ton employé par les mères quand elles promettent un jouet à leurs enfants :

— N'allez-vous pas vous inquiéter de ces niaiseries-là? Mais nous vous trouverons toujours bien une maison moins froide, moins noire que celle de mademoiselle Gamard. S'il ne se rencontre pas de logement qui vous plaise, eh bien, l'une de nous vous prendra chez elle en pension. Allons, faisons un

trictrac. Demain, vous irez voir M. l'abbé Troubert pour lui demander son appui, et vous verrez comme vous serez bien reçu par lui !

Les gens faibles se rassurent aussi facilement qu'ils
5 se sont effrayés. Donc, le pauvre Birotteau, ébloui par la perspective de demeurer chez madame de Listomère, oublia la ruine, consommée sans retour, du bonheur qu'il avait si longtemps désiré, dont il avait si délicieusement joui. Mais, le soir, avant de s'en-
10 dormir, et avec la douleur d'un homme pour qui le tracas d'un déménagement et de nouvelles habitudes étaient la fin du monde, il se tortura l'esprit à chercher où il pourrait retrouver pour sa bibliothèque un emplacement aussi commode que l'était sa galerie.
15 En voyant ses livres errants, ses meubles disloqués et son ménage en désordre, il se demandait mille fois pourquoi la première année passée chez mademoiselle Gamard avait été si douce, et la seconde si cruelle. Et toujours son aventure était un puits sans fond où
20 tombait sa raison. Le canonicat ne lui semblait plus une compensation suffisante à tant de malheurs, et il comparait sa vie à un bas dont une seule maille échappée faisait déchirer toute la trame. Mademoiselle Salomon lui restait. Mais, en perdant ses vieilles
25 illusions, le pauvre prêtre n'osait plus croire à une jeune amitié.

Dans la *citta dolente* des vieilles filles, il s'en rencontre beaucoup, surtout en France, dont la vie est un sacrifice noblement offert tous les jours à de
30 nobles sentiments. Les unes demeurent fièrement fidèles à un cœur que la mort leur a trop promptement

ravi: martyres de l'amour, elles trouvent le secret d'être femmes par l'âme. Les autres obéissent à un orgueil de famille, qui, chaque jour, déchoit à notre honte, et se dévouent à la fortune d'un frère, ou à des neveux orphelins: celles-là se font mères en restant vierges. Ces vieilles filles atteignent au plus haut héroïsme de leur sexe en consacrant tous les sentiments féminins au culte du malheur. Elles idéalisent la figure de la femme en renonçant aux récompenses de sa destinée et n'en acceptant que les peines. Elles vivent alors entourées de la splendeur de leur dévouement, et les hommes inclinent respectueusement la tête devant leurs traits flétris. Mademoiselle de Sombreuil n'a été ni femme ni fille; elle fut et sera toujours une vivante poésie. Mademoiselle Salomon appartenait à ces créatures héroïques. Son dévouement était religieusement sublime, en ce qu'il devait être sans gloire, après avoir été une souffrance de tous les jours. Belle, jeune, elle fut aimée, elle aima; son prétendu perdit la raison. Pendant cinq années, elle s'était, avec le courage de l'amour, consacrée au bonheur mécanique de ce malheureux, de qui elle avait si bien épousé la folie qu'elle ne le croyait point fou. C'était, du reste, une personne simple de manières, franche en son langage, et dont le visage pâle ne manquait pas de physionomie, malgré la régularité de ses traits. Elle ne parlait jamais des événements de sa vie. Seulement, parfois, les tressaillements soudains qui lui échappaient en entendant le récit d'une aventure affreuse, ou triste, révélaient en elle les belles qualités que développent les grandes

douleurs. Elle était venue habiter Tours après avoir perdu le compagnon de sa vie. Elle ne pouvait y être appréciée à sa juste valeur, et passait pour une *bonne personne*. Elle faisait beaucoup de bien, et
5 s'attachait, par goût, aux êtres faibles. A ce titre, le pauvre vicaire lui avait inspiré naturellement un profond intérêt.

Mademoiselle de Villenoix, qui allait à la ville dès le matin, y emmena Birotteau, le mit sur le quai de la
10 Cathédrale, et le laissa s'acheminant vers le Cloître, où il avait grand désir d'arriver pour sauver au moins le canonicat du naufrage, et veiller à l'enlèvement de son mobilier. Il ne sonna pas sans éprouver de violentes palpitations de cœur à la porte de cette maison,
15 où il avait l'habitude de venir depuis quatorze ans, qu'il avait habitée, et d'où il devait s'exiler à jamais, après avoir rêvé d'y mourir en paix, à l'imitation de son ami Chapeloud. Marianne parut surprise de voir le vicaire. Il lui dit qu'il venait parler à l'abbé
20 Troubert, et se dirigea vers le rez-de-chaussée où demeurait le chanoine; mais Marianne lui cria:

— L'abbé Troubert n'est plus là, monsieur le vicaire, il est dans votre ancien logement.

Ces mots causèrent un affreux saisissement au vi-
25 caire, qui comprit enfin le caractère de Troubert, et la profondeur d'une vengeance si lentement calculée, en le trouvant établi dans la bibliothèque de Chapeloud, assis dans le beau fauteuil gothique de Chapeloud, couchant sans doute dans le lit de Chapeloud,
30 jouissant des meubles de Chapeloud, logé au cœur de Chapeloud, annulant le testament de Chapeloud, et

déshéritant enfin l'ami de ce Chapeloud, qui, pendant si longtemps, l'avait parqué chez mademoiselle Gamard, en lui interdisant tout avancement et lui fermant les salons de Tours. Par quel coup de baguette magique cette métamorphose avait-elle eu lieu? Tout cela n'appartenait-il donc plus à Birotteau ? Certes, en voyant l'air sardonique avec lequel Troubert contemplait cette bibliothèque, le pauvre Birotteau jugea que le futur vicaire général était sûr de posséder toujours la dépouille de ceux qu'il avait si cruellement haïs, Chapeloud comme un ennemi, et Birotteau, parce qu'en lui se retrouvait encore Chapeloud. Mille idées se levèrent, à cet aspect, dans le cœur du bonhomme, et le plongèrent dans une sorte de songe. Il resta immobile et comme fasciné par l'œil de Troubert, qui le regardait fixement.

— Je ne pense pas, monsieur, dit enfin Birotteau, que vous vouliez me priver des choses qui m'appartiennent. Si mademoiselle Gamard a pu être impatiente de vous mieux loger, elle doit se montrer cependant assez juste pour me laisser le temps de reconnaître mes livres et d'enlever mes meubles.

— Monsieur, dit froidement l'abbé Troubert en ne laissant paraître sur son visage aucune marque d'émotion, mademoiselle Gamard m'a instruit hier de votre départ, dont la cause m'est encore inconnue. Si elle m'a installé ici, ce fut par nécessité. M. l'abbé Poirel a pris mon appartement. J'ignore si les choses qui sont dans ce logement appartiennent ou non à mademoiselle ; mais, si elles sont à vous, vous connaissez sa bonne foi : la sainteté de sa vie est une garantie

de sa probité. Quant à moi, vous n'ignorez pas la simplicité de mes mœurs. J'ai couché pendant quinze années dans une chambre nue sans faire attention à l'humidité, qui m'a tué à la longue. Cependant, si vous vouliez habiter de nouveau cet appartement, je vous le céderais volontiers.

En entendant ces mots terribles, Birotteau oublia l'affaire du canonicat, il descendit avec la promptitude d'un jeune homme pour chercher mademoiselle Gamard, et la rencontra au bas de l'escalier, sur le large palier dallé qui unissait les deux corps de logis.

— Mademoiselle, dit-il en la saluant et sans faire attention ni au sourire aigrement moqueur qu'elle avait sur les lèvres ni à la flamme extraordinaire qui donnait à ses yeux la clarté de ceux des tigres, je ne m'explique pas comment vous n'avez pas attendu que j'aie enlevé mes meubles, pour...

— Quoi! lui dit-elle en l'interrompant, est-ce que tous vos effets n'auraient pas été remis chez madame de Listomère?

— Mais mon mobilier?

— Vous n'avez donc pas lu votre acte? dit la vieille fille d'un ton qu'il faudrait pouvoir écrire musicalement pour faire comprendre combien la haine sut mettre de nuances dans l'accentuation de chaque mot.

Et mademoiselle Gamard parut grandir, et ses yeux brillèrent encore, et son visage s'épanouit, et toute sa personne frissonna de plaisir. L'abbé Troubert ouvrit une fenêtre pour lire plus distinctement dans un volume in-folio. Birotteau resta comme foudroyé.

Mademoiselle Gamard lui cornait aux oreilles, d'une voix aussi claire que le son d'une trompette, les phrases suivantes:

— N'est-il pas convenu, au cas où vous sortiriez de chez moi, que votre mobilier m'appartiendrait, pour m'indemniser de la différence qui existait entre la quotité de votre pension et celle du respectable abbé Chapeloud ? Or, M. l'abbé Poirel ayant été nommé chanoine...

En entendant ces derniers mots, Birotteau s'inclina faiblement, comme pour prendre congé de la vieille fille; puis il sortit précipitamment. Il avait peur, en restant plus longtemps, de tomber en défaillance et de donner ainsi un trop grand triomphe à de si implacables ennemis. Marchant comme un homme ivre, il gagna la maison de madame de Listomère, où il trouva dans une salle basse son linge, ses vêtements et ses papiers contenus dans une malle. A l'aspect des débris de son mobilier, le malheureux prêtre s'assit, et se cacha le visage dans les mains pour dérober aux gens la vue de ses pleurs. L'abbé Poirel était chanoine! Lui, Birotteau, se voyait sans asile, sans fortune et sans mobilier! Heureusement, mademoiselle Salomon vint à passer en voiture. Le concierge de la maison, qui comprit le désespoir du pauvre homme, fit un signe au cocher. Puis, après quelques mots échangés entre la vieille fille et le concierge, le vicaire se laissa conduire à demi mort près de sa fidèle amie, à laquelle il ne put dire que des mots sans suite. Mademoiselle Salomon, effrayée du dérangement momentané d'une tête déjà si faible, l'emmena sur-le-champ à l'Alouette, en

attribuant ce commencement d'aliénation mentale à l'effet qu'avait dû produire sur lui la nomination de l'abbé Poirel. Elle ignorait les conventions du prêtre avec mademoiselle Gamard, par l'excellente
5 raison qu'il en ignorait lui-même l'étendue. Et, comme il est dans la nature que le comique se trouve mêlé parfois aux choses les plus pathétiques, les étranges réponses de Birotteau firent presque sourire mademoiselle Salomon.

10 — Chapeloud avait raison, disait-il. C'est un monstre!

— Qui ? demandait-elle.

— Chapeloud. Il m'a tout pris!

— Poirel, donc?

15 — Non, Troubert.

Enfin, ils arrivèrent à l'Alouette, où les amis du prêtre lui prodiguèrent des soins si empressés, que, vers le soir, ils le calmèrent, et purent obtenir de lui le récit de ce qui s'était passé pendant la matinée.

20 Le flegmatique propriétaire demanda naturellement à voir l'acte qui, depuis la veille, lui paraissait contenir le mot de l'enigme. Birotteau tira le fatal papier timbré de sa poche, le tendit à M. de Bourbonne, qui le lut rapidement, et arriva bientôt à une clause ainsi
25 conçue :

" Comme il se trouve une différence de huit cents francs par an entre la pension que payait feu M. Chapeloud et celle pour laquelle ladite Sophie Gamard consent à prendre chez elle, aux conditions ci-
30 dessus stipulées, ledit François Birotteau ; attendu

que le soussigné François Birotteau reconnaît surabondamment être hors d'état de donner pendant plusieurs années le prix payé par les pensionnaires de la demoiselle Gamard, et notamment par l'abbé Troubert ; enfin, eu égard à diverses avances faites par ladite Sophie Gamard soussignée, ledit Birotteau s'engage à lui laisser à titre d'indemnité le mobilier dont il se trouvera possesseur à son décès, ou lorsque, par quelque cause que ce puisse être, il viendrait à quitter volontairement, et à quelque époque que ce soit, les lieux à lui présentement loués, et à ne plus profiter des avantages stipulés dans les engagements pris par mademoiselle Gamard envers lui, ci-dessus..."

— Tudieu, quelle grosse ! s'écria le propriétaire, et de quelles griffes est armée ladite Sophie Gamard !

Le pauvre Birotteau, n'imaginant dans sa cervelle d'enfant aucune cause qui pût le séparer un jour de mademoiselle Gamard, comptait mourir chez elle. Il n'avait aucun souvenir de cette clause, dont les termes ne furent pas même discutés jadis, tant elle lui avait semblé juste, lorsque, dans son désir d'appartenir à la vieille fille, il aurait signé tous les parchemins qu'on lui aurait présentés. Cette innocence était si respectable, et la conduite de mademoiselle Gamard si atroce ; le sort de ce pauvre sexagénaire avait quelque chose de si déplorable, et sa faiblesse le rendait si touchant, que, dans un premier moment d'indignation, madame de Listomère s'écria :

— Je suis cause de la signature de l'acte qui vous a

ruiné, je dois vous rendre le bonheur dont je vous ai privé.

— Mais, dit le vieux gentilhomme, l'acte constitue un dol, et il y a matière à procès...

5 — Eh bien, Birotteau plaidera. S'il perd à Tours il gagnera à Orléans. S'il perd à Orléans, il gagnera à Paris, s'écria le baron de Listomère.

— S'il veut plaider, reprit froidement M. de Bourbonne, je lui conseille de se démettre d'abord de son 10 vicariat.

— Nous consulterons des avocats, reprit madame de Listomère, et nous plaiderons, s'il faut plaider. Mais cette affaire est trop honteuse pour mademoiselle Gamard, et peut devenir trop nuisible à l'abbé 15 Troubert, pour que nous n'obtenions pas quelque transaction.

Après mûre délibération, chacun promit son assistance à l'abbé Birotteau dans la lutte qui allait s'engager entre lui et tous les adhérents de ses antago- 20 nistes. Un sûr pressentiment, un instinct provincial indéfinissable forçait chacun à unir les deux noms de Gamard et de Troubert. Mais aucun de ceux qui se trouvaient alors chez madame de Listomère, excepté le *vieux malin,* n'avait une idée bien exacte de l'im- 25 portance d'un semblable combat. M. de Bourbonne attira dans un coin le pauvre abbé.

— Des quatorze personnes qui sont ici, lui dit-il à voix basse, il n'y en aura pas une pour vous dans quinze jours. Si vous avez besoin d'appeler quelqu'un 30 à votre secours, vous ne trouverez peut-être alors que moi d'assez hardi pour oser prendre votre défense.

parce que je connais la province, les hommes, les choses et, mieux encore, les intérêts! Mais tous vos amis, quoique pleins de bonnes intentions, vous mettent dans un mauvais chemin d'où vous ne pourrez vous tirer. Écoutez mon conseil. Si vous voulez vivre en paix, quittez le vicariat de Saint-Gatien, quittez Tours. Ne dites pas où vous irez, mais allez chercher quelque cure éloignée où Troubert ne puisse pas vous rencontrer.

— Abandonner Tours? s'écria le vicaire avec un effroi indescriptible.

C'était pour lui une sorte de mort. N'était-ce pas briser toutes les racines par lesquelles il s'était planté dans le monde. Les célibataires remplacent les sentiments par des habitudes. Lorsqu'à ce système moral, qui les fait moins vivre que traverser la vie, se joint un caractère faible, les choses extérieures prennent sur eux un empire étonnant. Aussi Birotteau était-il devenu semblable à quelque végétal: le transplanter, c'était en risquer l'innocente fructification. De même que, pour vivre, un arbre doit retrouver à toute heure les mêmes sucs, et toujours avoir ses chevelus dans le même terrain, Birotteau devait toujours trotter dans Saint-Gatien, toujours piétiner dans l'endroit du Mail où il se promenait habituellement, sans cesse parcourir les rues par lesquelles il passait, et continuer d'aller dans les trois salons, où il jouait, pendant chaque soir, au whist ou au trictrac.

— Ah! je n'y pensais pas, répondit M. de Bourbonne en regardant le prêtre avec une espèce de pitié.

Tout le monde sut bientôt, dans la ville de Tours,

que madame la baronne de Listomere, veuve d'un lieutenant général, recueillait l'abbé Birotteau, vicaire de Saint-Gatien. Ce fait, que beaucoup de gens révoquaient en doute, trancha nettement toutes les questions, et dessina les partis, surtout lorsque mademoiselle Salomon osa, la première, parler de dol et de procès. Avec la vanité subtile qui distingue les vieilles filles et le fanatisme de personnalité qui les caractérise, mademoiselle Gamard se trouva fortement blessée du parti que prenait madame de Listomère. La baronne était une femme de haut rang, élégante dans ses mœurs, et dont le bon goût, les manières polies, la piété, ne pouvaient être contestés. Elle donnait, en recueillant Birotteau, le démenti le plus formel à toutes les actions de mademoiselle Gamard, en censurait indirectement la conduite, et semblait sanctionner les plaintes du vicaire contre son ancienne hôtesse.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de cette histoire, d'expliquer ici tout ce que le discernement et l'esprit d'analyse avec lesquels les vieilles femmes se rendent compte des actions d'autrui prêtaient de force à mademoiselle Gamard, et quelles étaient les ressources de son parti. Accompagnée du silencieux abbé Troubert, elle allait passer ses soirées dans quatre ou cinq maisons où se réunissaient une douzaine de personnes toutes liées entre elles par les mêmes goûts, et par l'analogie de leur situation. C'était un ou deux vieillards qui épousaient les passions et les caquetages de leurs servantes; cinq ou six vieilles filles qui passaient toute leur journée à tamiser les paroles,

à scruter les démarches de leurs voisins et des gens placés au-dessus ou au-dessous d'elles dans la société, puis, enfin, plusieurs femmes âgées, exclusivement occupées à distiller les médisances, à tenir un registre exact de toutes les fortunes, ou à contrôler les actions des autres: elles pronostiquaient les mariages, et blâmaient la conduite de leurs amies aussi aigrement que celle de leurs ennemies. Ces personnes, logées toutes dans la ville de manière à y figurer les vaisseaux capillaires d'une plante, aspiraient, avec la soif d'une feuille pour la rosée, les nouvelles, les secrets de chaque ménage, les pompaient et les transmettaient machinalement à l'abbé Troubert, comme les feuilles communiquent à la tige la fraîcheur qu'elles ont absorbée. Donc, pendant chaque soirée de la semaine, excitées par ce besoin d'émotion qui se retrouve chez tous les individus, ces bonnes dévotes dressaient un bilan exact de la situation de la ville, avec une sagacité digne du conseil des Dix, et faisaient la police, armées de cette espèce d'espionnage à coup sûr que créent les passions. Puis, quand elles avaient deviné la raison secrète d'un événement, leur amour-propre les portait à s'approprier la sagesse de leur sanhédrin, pour donner le ton du bavardage dans leurs zones respectives. Cette congrégation, oisive et agissante, invisible et voyant tout, muette et parlant sans cesse, possédait alors une influence que sa nullité rendait en apparence peu nuisible, mais qui cependant devenait terrible quand elle était animée par un intérêt majeur. Or, il y avait bien longtemps qu'il ne s'était présenté dans la sphère de leurs existences un événe-

ment aussi grave et aussi généralement important pour chacune d'elles que l'était la lutte de Birotteau, soutenu par madame de Listomère, contre l'abbé Troubert et mademoiselle Gamard. En effet, les trois salons de mesdames de Listomère, Merlin de la Blottière et de Villenoix étant considérés comme ennemis par ceux où allait mademoiselle Gamard, il y avait au fond de cette querelle l'esprit de corps et toutes ses vanités. C'était le combat du peuple et du sénat romain dans une taupinière, ou une tempête dans un verre d'eau, comme l'a dit Montesquieu en parlant de la république de Saint-Marin, dont les charges publiques ne duraient qu'un jour, tant la tyrannie y était facile à saisir. Mais cette tempête développait néanmoins dans les âmes autant de passions qu'il en aurait fallu pour diriger les plus grands intérêts sociaux. N'est-ce pas une erreur de croire que le temps ne soit rapide que pour les cœurs en proie aux vastes projets qui troublent la vie et la font bouillonner ? Les heures de l'abbé Troubert coulaient aussi animées, s'enfuyaient chargées de pensées tout aussi soucieuses, étaient ridées par des espérances et des désespoirs aussi profonds que pouvaient l'être les heures cruelles de l'ambitieux, du joueur et de l'amant. Dieu seul est dans le secret de l'énergie que nous coûtent les triomphes occultement remportés sur les hommes, sur les choses et sur nous-mêmes. Si nous ne savons pas toujours où nous allons, nous connaissons bien les fatigues du voyage. Seulement s'il est permis à l'historien de quitter le drame qu'il raconte pour prendre pendant un moment le rôle

des critiques, s'il vous convie à jeter un coup d'œil sur les existences de ces vieilles filles et des deux abbés, afin d'y chercher la cause du malheur qui les viciait dans leur essence, il vous sera peut-être démontré qu'il est nécessaire à l'homme d'éprouver certaines passions pour développer en lui des qualités qui donnent à sa vie de la noblesse, en étendent le cercle, et assoupissent l'égoïsme naturel à toutes les créatures.

Madame de Listomère revint en ville sans savoir que, depuis cinq ou six jours, plusieurs de ses amis étaient obligés de réfuter une opinion, accréditée sur elle, dont elle aurait ri si elle l'eût connue, et qui supposait à son affection pour son neveu des causes presque criminelles. Elle mena l'abbé Birotteau chez son avocat, à qui le procès ne parut pas chose facile. Les amis du vicaire, animés par le sentiment que donne la justice d'une bonne cause, ou paresseux pour un procès qui ne leur était pas personnel, avaient remis le commencement de l'instance au jour où ils reviendraient à Tours. Les amis de mademoiselle Gamard purent donc prendre les devants, et surent raconter l'affaire peu favorablement pour l'abbé Birotteau. Donc, l'homme de loi, dont la clientèle se composait exclusivement des gens pieux de la ville, étonna beaucoup madame de Listomère en lui conseillant de ne pas s'embarquer dans un semblable procès, et il termina la conférence en disant que, d'ailleurs, il ne s'en chargerait pas, parce que, aux termes de l'acte, mademoiselle Gamard avait raison en droit; qu'en équité, c'est-à-dire en dehors de la

justice, l'abbé Birotteau paraîtrait, aux yeux du tribunal et à ceux des honnêtes gens, manquer au caractère de paix, de conciliation, et à la mansuétude qu'on lui avait supposés jusqu'alors; que mademoiselle Gamard, connue pour une personne douce et facile à vivre, avait obligé Birotteau en lui prêtant l'argent nécessaire pour payer les droits successifs auxquels avait donné lieu le testament de Chapeloud, sans lui en demander de reçu; que Birotteau n'était pas d'âge et de caractère à signer un acte sans savoir ce qu'il contenait, ni sans en connaître l'importance; et que, s'il avait quitté mademoiselle Gamard après deux ans d'habitation, quand son ami Chapeloud était resté chez elle pendant douze ans, et Troubert pendant quinze, ce ne pouvait être qu'en vue d'un projet à lui connu; que le procès serait donc jugé comme un acte d'ingratitude, etc. Après avoir laissé Birotteau marcher en avant vers l'escalier, l'avoué prit madame de Listomère à part, en la reconduisant, et l'engagea, au nom de son repos, à ne pas se mêler de cette affaire.

Cependant, le soir, le pauvre vicaire, qui se tourmentait autant qu'un condamné à mort dans le cabanon de Bicêtre quand il y attend le résultat de son pourvoi en cassation, ne put s'empêcher d'apprendre à ses amis le résultat de sa visite, au moment où, avant l'heure de faire les parties, le cercle se formait devant la cheminée de madame de Listomère.

— Excepté l'avoué des libéraux, je ne connais, à Tours, aucun homme de chicane qui voulût se charger de ce procès sans avoir l'intention de le faire

perdre, s'écria M. de Bourbonne, et je ne vous conseille pas de vous y embarquer.

— Eh bien, c'est une infamie, dit le lieutenant de vaisseau. Moi, je conduirai l'abbé chez cet avoué.

— Allez-y lorsqu'il fera nuit, dit M. de Bourbonne en l'interrompant.

— Et pourquoi ?

— Je viens d'apprendre que l'abbé Troubert est nommé vicaire général, à la place de celui qui est mort avant-hier.

— Je me moque bien de l'abbé Troubert.

Malheureusement, le baron de Listomère, homme de trente-six ans, ne vit pas le signe que lui fit M. de Bourbonne, pour lui recommander de peser ses paroles, en lui montrant un conseiller de préfecture, ami de Troubert. Le lieutenant de vaisseau ajouta donc:

— Si M. l'abbé Troubert est un fripon...

— Oh! dit M. de Bourbonne en l'interrompant, pourquoi mettre l'abbé Troubert dans une affaire à laquelle il est complétement étranger ?...

— Mais, reprit le baron, ne jouit-il pas des meubles de l'abbé Birotteau ? Je me souviens d'être allé chez Chapeloud, et d'y avoir vu deux tableaux de prix. Supposez qu'ils valent dix mille francs... Croyez-vous que M. Birotteau ait eu l'intention de donner, pour deux ans d'habitation chez cette Gamard, dix mille francs, quand déjà la bibliothèque et les meubles valent à peu près cette somme ?

L'abbé Birotteau ouvrit de grands yeux en apprenant qu'il avait possédé un capital si énorme.

Et le baron, poursuivant avec chaleur, ajouta:

— Pardieu! M. Salmon, l'ancien expert du Musée de Paris, est venu voir ici sa belle-mère. Je vais y aller ce soir même, avec l'abbé Birotteau, pour le prier d'estimer les tableaux. De là, je le mènerai chez l'avoué.

Deux jours après cette conversation, le procès avait pris de la consistance. L'avoué des libéraux, devenu celui de Birotteau, jetait beaucoup de défaveur sur la cause du vicaire. Les gens opposés au gouvernement, et ceux qui étaient connus pour ne pas aimer les prêtres ou la religion, deux choses que beaucoup de gens confondent, s'emparèrent de cette affaire, et toute la ville en parla. L'ancien expert du Musée avait estimé onze mille francs la *Vierge* du Valentin et le *Christ* de Lebrun, morceaux d'une beauté capitale. Quant à la bibliothèque et aux meubles gothiques, le goût dominant qui croissait de jour en jour à Paris pour ces sortes de choses leur donnait momentanément une valeur de douze mille francs. Enfin, l'expert, vérification faite, évalua le mobilier entier à dix mille écus. Or, il était évident que, Birotteau n'ayant pas entendu donner à mademoiselle Gamard cette somme énorme pour le peu d'argent qu'il pouvait lui devoir en vertu de la soulte stipulée, il y avait, judiciairement parlant, lieu à réformer leurs conventions; autrement, la vieille fille eût été coupable d'un dol volontaire. L'avoué des libéraux entama donc l'affaire en lançant un exploit introductif d'instance à mademoiselle Gamard. Quoique très-acerbe, cette pièce, fortifiée par des citations

d'arrêts souverains et corroborée par quelques articles du Code, n'en était pas moins un chef-d'œuvre de logique judiciaire, et condamnait si évidemment la vieille fille, que trente ou quarante copies en furent méchamment distribuées dans la ville par l'opposition.

Quelques jours après le commencement des hostilités entre la vieille fille et Birotteau, le baron de Listomère, qui espérait être compris, en qualité de capitaine de corvette, dans la première promotion, annoncée depuis quelque temps au ministère de la marine, reçut une lettre par laquelle un de ses amis lui annonçait qu'il était question dans les bureaux de le mettre hors du cadre d'activité. Étrangement surpris de cette nouvelle, il partit immédiatement pour Paris, et vint à la première soirée du ministre, qui en parut fort étonné lui-même, et se prit à rire en apprenant les craintes dont lui fit part le baron de Listomère. Le lendemain, nonobstant la parole du ministre, le baron consulta les bureaux. Par une indiscrétion que certains chefs commettent assez ordinairement pour leurs amis, un secrétaire lui montra un travail tout préparé, mais que la maladie d'un directeur avait empêché jusqu'alors d'être soumis au ministre, et qui confirmait la fatale nouvelle. Aussitôt le baron de Listomère alla chez un de ses oncles, lequel, en sa qualité de député, pouvait voir immédiatement le ministre à la Chambre, et le pria de sonder les dispositions de Son Excellence, car il s'agissait pour lui de la perte de son avenir. Aussi attendit-il avec la plus vive anxiété, dans la voiture de son oncle, la fin de la séance. Le

député sortit bien avant la clôture, et dit à son neveu, pendant le chemin qu'il fit en se rendant à son hôtel:

— Comment, diable! vas-tu te mêler de faire la guerre aux prêtres? Le ministre a commencé par m'apprendre que tu t'étais mis à la tête des libéraux à Tours! "Tu as des opinions détestables, tu ne suis pas la ligne du gouvernement, etc." Ses phrases étaient aussi entortillées que s'il parlait encore à la Chambre. Alors, je lui ai dit: "Ah çà! entendons-nous!" Son Excellence a fini par m'avouer que tu étais mal avec la grande aumônerie. Bref, en demandant quelques renseignements à mes collègues, j'ai su que tu parlais fort légèrement d'un certain abbé Troubert, simple vicaire général, mais le personnage le plus important de la province où il représente la Congrégation. J'ai répondu de toi corps pour corps au ministre. Monsieur mon neveu, si tu veux faire ton chemin, ne te crée aucune inimitié sacerdotale. Va vite à Tours, fais-y la paix avec ce diable de vicaire général. Apprends que les vicaires généraux sont des hommes avec lesquels il faut toujours vivre en paix. Morbleu! lorsque nous travaillons tous à rétablir la religion, il est stupide à un lieutenant de vaisseau, qui veut être capitaine, de déconsidérer les prêtres. Si tu ne te raccommodes pas avec l'abbé Troubert, ne compte plus sur moi: je te renierai. Le ministre des affaires ecclésiastiques m'a parlé tout à l'heure de cet homme comme d'un futur évêque. Si Troubert prenait notre famille en haine, il pourrait m'empêcher d'être compris dans la prochaine fournée de pairs. Comprends-tu?

Ces paroles expliquèrent au lieutenant de vaisseau les secrètes occupations de Troubert, de qui Birotteau disait niaisement: "Je ne sais pas à quoi lui sert de passer les nuits."

La position du chanoine au milieu du sénat femelle qui faisait si subtilement la police de la province et sa capacité personnelle l'avaient fait choisir par la Congrégation, entre tous les ecclésiastiques de la ville, pour être le proconsul inconnu de la Touraine. Archevêque, général, préfet, grands et petits étaient sous son occulte domination. Le baron de Listomère eut bientôt pris son parti.

— Je ne veux pas, dit-il à son oncle, recevoir une seconde bordée ecclésiastique dans mes *œuvres vives.*

Trois jours après cette conférence diplomatique entre l'oncle et le neveu, le marin, subitement revenu par la malle-poste à Tours, révélait à sa tante, le soir même de son arrivée, les dangers que couraient les plus chères espérances de la famille de Listomère, s'ils s'obstinaient l'un et l'autre à soutenir *cet imbécile de Birotteau.* Le baron avait retenu M. de Bourbonne au moment où le vieux gentilhomme prenait sa canne et son chapeau pour s'en aller après la partie de whist. Les lumières du *vieux malin* étaient indispensables pour éclairer les écueils dans lesquels se trouvaient engagés les Listomère, et le *vieux malin* n'avait prématurément cherché sa canne et son chapeau que pour se faire dire à l'oreille:

— Restez, nous avons à causer.

Le prompt retour du baron, son air de contentement, en désaccord avec la gravité peinte en certains

moments sur sa figure, avaient accusé vaguement à M. de Bourbonne quelques échecs reçus par le lieutenant dans sa croisière contre Gamard et Troubert. Il ne marqua point de surprise en entendant le baron
5 proclamer le secret pouvoir du vicaire général congréganiste.

— Je le savais, dit-il.

— Eh bien, s'écria la baronne, pourquoi ne pas nous avoir avertis?

10 — Madame, répondit-il vivement, oubliez que j'ai deviné l'invisible influence de ce prêtre, et j'oublierai que vous la connaissez également. Si nous ne nous gardions pas le secret, nous passerions pour ses complices; nous serions redoutés et haïs. Imitez-moi :
15 feignez d'être une dupe ; mais sachez bien où vous mettez les pieds. Je vous en avais assez dit, vous ne me compreniez point, et je ne voulais pas me compromettre.

— Comment devons-nous maintenant nous y pren-
20 dre? dit le baron.

Abandonner Birotteau n'était pas une question, et ce fut une première condition sous-entendue par les trois conseillers.

— Battre en retraite avec les honneurs de la guerre
25 a toujours été le chef-d'œuvre des plus habiles généraux, répondit M. de Bourbonne. Pliez devant Troubert: si sa haine est moins forte que sa vanité, vous vous en ferez un allié; mais, si vous pliez trop, il vous marchera sur le ventre; car

30 Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église,

a dit Boileau. Faites croire que vous quittez le service, vous lui échappez, monsieur le baron. — Renvoyez le vicaire, madame, vous donnerez gain de cause à la Gamard. Demandez chez l'archevêque à l'abbé Troubert s'il sait le whist, il vous dira *oui*. Priez-le de venir faire une partie dans ce salon, où il veut être reçu; certes il y viendra. Vous êtes femme, sachez mettre ce prêtre dans vos intérêts. Quand le baron sera capitaine de vaisseau, son oncle pair de France, Troubert évêque, vous pourrez faire Birotteau chanoine tout à votre aise. Jusque-là, pliez; mais pliez avec grâce et en menaçant. Votre famille peut prêter à Troubert autant d'appui qu'il vous en donnera; vous vous entendrez à merveille. — D'ailleurs, marchez la sonde en main, marin!

— Ce pauvre Birotteau! dit la baronne.

— Oh! entamez-le promptement, répliqua le propriétaire en s'en allant. Si quelque libéral adroit s'emparait de cette tête vide, il vous causerait des chagrins. Après tout, les tribunaux prononceraient en sa faveur, et Troubert doit avoir peur du jugement. Il peut encore vous pardonner d'avoir entamé le combat; mais, après une défaite, il serait implacable. J'ai dit.

Il fit claquer sa tabatière, alla mettre ses doubles souliers, et partit.

Le lendemain matin, après le déjeuner, la baronne resta seule avec le vicaire, et lui dit, non sans un visible embarras:

— Mon cher monsieur Birotteau, vous allez trouver mes demandes bien injustes et bien inconséquentes;

mais il faut, pour vous et pour nous, d'abord éteindre votre procès contre mademoiselle Gamard en vous désistant de vos prétentions, puis quitter ma maison.

En entendant ces mots, le pauvre prêtre pâlit.

5 — Je suis, reprit-elle, la cause innocente de vos malheurs, et sais que sans mon neveu vous n'eussiez pas intenté le procès qui maintenant fait votre chagrin et le nôtre. Mais écoutez!

Elle lui déroula succinctement l'immense étendue 10 de cette affaire et lui expliqua la gravité de ses suites. Ses méditations lui avaient fait deviner pendant la nuit les antécédents probables de la vie de Troubert: elle put alors, sans se tromper, démontrer à Birotteau la trame dans laquelle l'avait enveloppé cette ven- 15 geance si habilement ourdie, lui révéler la haute capacité, le pouvoir de son ennemi en lui en dévoilant la haine, en lui en apprenant les causes, en le lui montrant couché durant douze années devant Chapeloud, et dévorant Chapeloud, et persécutant encore 20 Chapeloud dans son ami. L'innocent Birotteau joignit ses mains comme pour prier et pleura de chagrin à l'aspect d'horreurs humaines que son âme pure n'avait jamais soupçonnées. Aussi effrayé que s'il se fût trouvé sur le bord d'un abîme, il écoutait, les yeux 25 fixes et humides, mais sans exprimer aucune idée, le discours de sa bienfaitrice, qui lui dit en terminant:

— Je sais tout ce qu'il y a de mal à vous abandonner; mais, mon cher abbé, les devoirs de famille passent avant ceux de l'amitié. Cédez, comme je le fais, 30 à cet orage, je vous en prouverai toute ma reconnaissance. Je ne vous parle pas de vos intérêts, je m'en

charge. Vous serez hors de toute inquiétude pour votre existence. Par l'entremise de Bourbonne, qui saura sauver les apparences, je ferai en sorte que rien ne vous manque. Mon ami, donnez-moi le droit de vous trahir. Je resterai votre amie tout en me conformant aux maximes du monde. Décidez.

Le pauvre abbé stupéfait s'écria:

— Chapeloud avait donc raison en disant que, si Troubert pouvait venir le tirer par les pieds dans la tombe, il le ferait! Il couche dans le lit de Chapeloud.

— Il ne s'agit pas de se lamenter, dit madame de Listomère, nous avons peu de temps à nous. Voyons!

Birotteau avait trop de bonté pour ne pas obéir, dans les grandes crises, au dévouement irréfléchi du premier moment. Mais, d'ailleurs, sa vie n'était déjà plus qu une agonie. Il dit, en jetant à sa protectrice un regard désespérant qui la navra:

— Je me confie à vous. Je ne suis plus qu'un *bourrier* de la rue!

Ce mot tourangeau n'a pas d'autre équivalent possible que le mot brin de paille. Mais il y a de jolis petits brins de paille, jaunes, polis, rayonnants, qui font le bonheur des enfants; tandis que le *bourrier* est le brin de paille décoloré, boueux, roulé dans les ruisseaux, chassé par la tempête, tordu par les pieds du passant.

— Mais, madame, je ne voudrais pas laisser à l'abbé Troubert le portrait de Chapeloud; il a été fait pour moi, il m'appartient, obtenez qu'il me soit rendu, j'abandonnerai tout le reste.

— Eh bien, dit madame de Listomère, j'irai chez mademoiselle Gamard.

Ces mots furent dits d'un ton qui révéla l'effort extraordinaire que faisait la baronne de Listomère en s'abaissant à flatter l'orgueil de la vieille fille.

— Et, ajouta-t-elle, je tâcherai de tout arranger. A peine osé-je l'espérer. Allez voir M. de Bourbonne, qu'il minute votre désistement en bonne forme, apportez-m'en l'acte bien en règle; puis, avec le secours de monseigneur l'archevêque, peut-être pourrons-nous en finir.

Birotteau sortit épouvanté. Troubert avait pris à ses yeux les dimensions d'une pyramide d'Égypte. Les mains de cet homme étaient à Paris et ses coudes dans le cloître Saint-Gatien.

— Lui, se dit-il, empêcher M. le marquis de Listomère de devenir pair de France?... *Et peut-être, avec le secours de monseigneur l'archevêque, pourra-t-on en finir!*

En présence de si grands intérêts, Birotteau se trouvait comme un ciron: il se faisait justice.

La nouvelle du déménagement de Birotteau fut d'autant plus étonnante, que la cause en était impénétrable. Madame de Listomère disait que, son neveu voulant se marier et quitter le service, elle avait besoin, pour agrandir son appartement, de celui du vicaire. Personne ne connaissait encore le désistement de Birotteau. Ainsi les instructions de M. de Bourbonne étaient sagement exécutées. Ces deux nouvelles, en parvenant aux oreilles du grand vicaire, devaient flatter son amour-propre en lui apprenant

que, si elle ne capitulait pas, la famille de Listomère restait au moins neutre, et reconnaissait tacitement le pouvoir occulte de la Congrégation : le reconnaître, n'était-ce pas s'y soumettre ? Mais le procès demeurait tout entier *sub judice*. N'était-ce pas à la fois plier et menacer ?

Les Listomère avaient donc pris dans cette lutte une attitude exactement semblable à celle du grand vicaire : ils se tenaient en dehors et pouvaient tout diriger. Mais un événement grave survint et rendit encore plus difficile la réussite des desseins médités par M. de Bourbonne et par les Listomère pour apaiser le parti Gamard et Troubert. La veille, mademoiselle Gamard avait pris du froid en sortant de la cathédrale, s'était mise au lit et passait pour être dangereusement malade. Toute la ville retentissait de plaintes excitées par une fausse commisération. "La sensibilité de mademoiselle Gamard n'avait pu résister au scandale de ce procès. Malgré son bon droit, elle allait mourir de chagrin. Birotteau tuait sa bienfaitrice..." Telle était la substance des phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle, et complaisamment répétées par la ville de Tours.

Madame de Listomère eut la honte d'être venue chez la vieille fille sans recueillir le fruit de sa visite. Elle demanda fort poliment à parler à M. le vicaire général. Flatté peut-être de recevoir dans la bibliothéque de Chapeloud, et au coin de cette cheminée ornée des deux fameux tableaux contestés, une femme par laquelle il avait été méconnu, Troubert fit at-

tendre la baronne un moment; puis il consentit à lui donner audience. Jamais courtisan ni diplomate ne mirent dans la discussion de leurs intérêts particuliers, ou dans la conduite d'une négociation nati-
5 onale, plus d'habileté, de dissimulation, de profondeur que n'en déployèrent la baronne et l'abbé dans le moment où ils se trouvèrent tous les deux en scène.

Semblable au parrain qui, dans le moyen âge, armait le champion et en fortifiait la valeur par
10 d'utiles conseils, au moment où il entrait en lice, le *vieux malin* avait dit à la baronne:

— N'oubliez pas votre rôle, vous êtes conciliatrice et non partie intéressée. Troubert est également un médiateur. Pesez vos mots! étudiez les inflexions de
15 la voix du vicaire général. S'il se caresse le menton, vous l'aurez séduit.

Quelques dessinateurs se sont amusés à représenter en caricature le contraste fréquent qui existe entre *ce que l'on dit* et *ce que l'on pense.* Ici, pour bien
20 saisir l'intérêt du duel de paroles qui eut lieu entre le prêtre et la grande dame, il est nécessaire de dévoiler les pensées qu'ils cachèrent mutuellement sous des phrases en apparence insignifiantes. Madame de Listomère commença par témoigner le chagrin que
25 lui causait le procès de Birotteau, puis elle parla du désir qu'elle avait de voir terminer cette affaire à la satisfaction des deux parties.

— Le mal est fait, madame, dit l'abbé d'une voix grave, la vertueuse mademoiselle Gamard se meurt.
30 (*Je ne m'intéresse pas plus à cette sotte fille qu'au prêtre Jean,* pensait-il; *mais je voudrais bien vous*

mettre sa mort sur le dos, et vous en inquiéter la conscience, si vous êtes assez niais pour en prendre du souci.)

— En apprenant sa maladie, monsieur, lui répondit la baronne, j'ai exigé de M. le vicaire un désistement que j'apportais à cette sainte fille. (*Je te devine, rusé coquin!* pensait-elle; *mais nous voilà mis à l'abri de tes calomnies. Quand à toi, si tu prends le désistement, tu t'enferreras, tu avoueras ainsi ta complicité.*)

Il se fit un moment de silence.

— Les affaires temporelles de mademoiselle Gamard ne me concernent pas, dit enfin le prêtre en abaissant ses larges paupières sur ses yeux d'aigle pour voiler ses émotions. (*Oh! oh! vous ne me compromettrez pas! Mais, Dieu soit loué! les damnés avocats ne plaideront pas une affaire qui pouvait me salir. Que veulent donc les Listomère, pour se faire ainsi mes serviteurs?*)

— Monsieur, répondit la baronne, les affaires de M. Birotteau me sont aussi étrangères que vous le sont les intérêts de mademoiselle Gamard; mais, malheureusement, la religion peut souffrir de leurs débats, et je ne vois en vous qu'un médiateur, là où moi-même j'agis en conciliatrice... (*Nous ne nous abuserons ni l'un ni l'autre, monsieur Troubert,* pensait-elle. *Sentez-vous le tour épigrammatique de cette réponse?*)

— La religion souffrir, madame! dit le grand vicaire. La religion est trop haut située pour que les hommes puissent y porter atteinte. (*La religion,*

c'est moi, pensait-il.)—Dieu nous jugera sans erreur, madame, ajouta-t-il, je ne reconnais que son tribunal.

— Eh bien, monsieur, répondit-elle, tâchons d'accorder les jugements des hommes avec les jugements de Dieu. (*Oui, la religion, c'est toi.*)

L'abbé Troubert changea de ton:

— Monsieur votre neveu n'est-il pas allé à Paris? (*Vous avez eu là de mes nouvelles*, pensait-il. *Je puis vous écraser, vous qui m'avez méprisé. Vous venez capituler.*)

— Oui, monsieur; je vous remercie de l'intérêt que vous prenez à lui. Il retourne ce soir à Paris, il est mandé par le ministre, qui est parfait pour nous, et voudrait ne pas lui voir quitter le service. (*Jésuite, tu ne nous écraseras pas*, pensait-elle, *et ta plaisanterie est comprise.*)

Un moment de silence.

— Je ne trouve pas sa conduite convenable dans cette affaire, mais il faut pardonner à un marin de ne pas se connaître en droit. (*Faisons alliance*, pensait-elle. *Nous ne gagnerons rien à guerroyer.*)

Un léger sourire de l'abbé se perdit dans les plis de son visage.

— Il nous a rendu le service de nous apprendre la valeur de ces deux peintures, dit-il en regardant les tableaux; elles seront un bel ornement pour la chapelle de la Vierge. (*Vous m'avez lancé une épigramme, en voici deux, nous sommes quittes, madame.*)

— Si vous les donniez à Saint-Gatien, je vous demanderais de me laisser offrir à l'église des cadres dignes du lieu et de l'œuvre. (*Je voudrais bien te*

faire avouer que tu convoitais les meubles de Birotteau, pensait-elle.)

— Elles ne m'appartiennent pas, dit le prêtre en se tenant toujours sur ses gardes.

— Mais voici, dit madame de Listomère, un acte qui éteint toute discussion, et les rend à mademoiselle Gamard.—Elle posa le désistement sur la table. — (*Voyez, monsieur,* pensait-elle, *combien j'ai de confiance en vous.*) Il est digne de vous, monsieur, ajouta-t-elle, digne de votre beau caractère, de réconcilier deux chrétiens; quoique je prenne maintenant peu d'intérêt à M. Birotteau...

— Mais il est votre pensionnaire, dit-il en l'interrompant.

— Non, monsieur, il n'est plus chez moi. (*La pairie de mon beau-frère et le grade de mon neveu me font faire bien des lâchetés,* pensait-elle.)

L'abbé demeura impassible, mais son attitude calme était l'indice des émotions les plus violentes. M. de Bourbonne avait seul deviné le secret de cette paix apparente. Le prêtre triomphait !

— Pourquoi vous êtes-vous donc chargée de son désistement ? demanda-t-il, excité par un sentiment analogue à celui qui pousse une femme à se faire répéter des compliments.

— Je n'ai pu me défendre d'un mouvement de compassion. Birotteau, dont le caractère faible doit vous être connu, m'a suppliée de voir mademoiselle Gamard, afin d'obtenir, pour prix de sa renonciation à...

L'abbé fronça ses sourcils.

— ... A des *droits* reconnus par des avocats distingués, le portrait...

Le prêtre regarda madame de Listomère.

— ... Le portrait de Chapeloud, dit-elle en continuant. Je vous laisse le juge de sa prétention... (*Tu serais condamné, si tu voulais plaider*, pensait-elle.)

L'accent que prit la baronne pour prononcer les mots *avocats distingués* fit voir au prêtre qu'elle connaissait le fort et le faible de l'ennemi. Madame de Listomère montra tant de talent à ce connaisseur émérite dans le cours de cette conversation, qui se maintint longtemps sur ce ton, que l'abbé descendit chez mademoiselle Gamard pour aller chercher sa réponse à la transaction proposée.

Troubert revint bientôt.

— Madame, voici les paroles de la pauvre mourante: "M. l'abbé Chapeloud m'a témoigné trop d'amitié, m'a-t-elle dit, pour que je me sépare de son portrait." Quant à moi, reprit-il, s'il m'appartenait, je ne le céderais à personne. J'ai porté des sentiments trop constants au cher défunt pour ne pas me croire le droit de disputer son image à tout le monde.

— Monsieur, ne *nous brouillons* pas pour une mauvaise peinture. (*Je m'en moque autant que vous vous en moquez vous-même*, pensait-elle.) Gardez-la, nous en ferons faire une copie. Je m'applaudis d'avoir assoupi ce triste et déplorable procès, et j'y aurai personnellement gagné le plaisir de vous connaître. J'ai entendu parler de votre talent au whist. Vous pardonnerez à une femme d'être curieuse, dit-elle en sou-

riant. Si vous vouliez venir jouer quelquefois chez moi, vous ne pouvez pas douter de l'accueil que vous y recevriez.—Troubert se caressa le menton.—(*Il est vris ! Bourbonne avait raison,* pensait-elle, *il a sa dose de vanité.*)

En effet, le grand vicaire éprouvait en ce moment la sensation délicieuse contre laquelle Mirabeau ne savait pas se défendre quand, aux jours de sa puissance, il voyait ouvrir devant sa voiture la porte cochère d'un hôtel autrefois fermé pour lui.

— Madame, répondit-il, j'ai de trop grandes occupations pour aller dans le monde ; mais, pour vous, que ne ferait-on pas ? (*La vieille fille va crever, j'entamerai les Listomère, et les servirai s'ils me servent!* pensait-il. *Il vaut mieux les avoir pour amis que pour ennemis.*)

Madame de Listomère retourna chez elle, espérant que l'archevêque consommerait une œuvre de paix si heureusement commencée. Mais Birotteau ne devait pas même profiter de son désistement. Madame de Listomère apprit, le lendemain, la mort de mademoiselle Gamard. Le testament de la vieille fille ouvert, personne ne fut surpris en apprenant qu'elle avait fait l'abbé Troubert son légataire universel. Sa fortune fut estimée à cent mille écus. Le vicaire général envoya deux billets d'invitation pour le service et le convoi de son amie chez madame de Listomère: l'un pour elle, l'autre pour son neveu.

— Il faut y aller, dit-elle.

— Ça ne veut pas dire autre chose ! s'écria M. de Bourbonne. C'est une épreuve par laquelle monsei-

gneur Troubert veut vous juger.—Baron, allez jusqu'au cimetière, ajouta-t-il en se tournant vers le lieutenant de vaisseau, qui, pour son malheur, n'avait pas quitté Tours.

Le service eut lieu et fut d'une grande magnificence ecclésiastique. Une seule personne y pleura. Ce fut Birotteau, qui, seul dans une chapelle écartée, et sans être vu, se crut coupable de cette mort, et pria sincèrement pour l'âme de la défunte, en déplorant avec amertume de n'avoir pas obtenu d'elle le pardon de ses torts. L'abbé Troubert accompagna le corps de son amie jusqu'à la fosse où elle devait être enterrée. Arrivé sur le bord, il prononça un discours où, grâce à son talent, le tableau de la vie étroite menée par la testatrice prit des proportions monumentales. Les assistants remarquèrent ces paroles dans la péroraison:

"Cette vie pleine de jours acquis à Dieu et à la religion, cette vie que décorent tant de belles actions faites dans le silence, tant de vertus modestes et ignorées, fut brisée par une douleur que nous appellerions imméritée, si, au bord de l'éternité, nous pouvions oublier que toutes nos afflictions nous sont envoyées par Dieu. Les nombreux amis de cette sainte fille, connaissant la noblesse et la candeur de son âme, prévoyaient qu'elle pouvait tout supporter, hormis des soupçons qui flétrissaient sa vie entière. Aussi, peut-être la Providence l'a-t-elle amenée au sein de Dieu pour l'enlever à nos misères. Heureux ceux qui peuvent reposer, ici-bas, en paix avec eux-mêmes,

comme Sophie repose maintenant au séjour des bienheureux dans sa robe d'innocence !"

— Quand il eut achevé ce pompeux discours, reprit M. de Bourbonne, qui raconta les circonstances de l'enterrement à madame de Listomère au moment où, les parties finies et les portes fermées, ils furent seuls avec le baron, figurez-vous, si cela est possible, ce Louis XI en soutane, donnant ainsi le dernier coup de goupillon chargé d'eau bénite.

M. de Bourbonne prit la pincette et imita si bien le geste de l'abbé Troubert, que le baron et sa tante ne purent s'empêcher de sourire.

— Là seulement, reprit le vieux propriétaire, il s'est démenti. Jusqu'alors, sa contenance avait été parfaite ; mais il lui a sans doute été impossible, en calfeutrant pour toujours cette vieille fille qu'il méprisait souverainement et haïssait peut-être autant qu'il a détesté Chapeloud, de ne pas laisser percer sa joie dans un geste.

Le lendemain matin, mademoiselle Salomon vint déjeuner chez madame de Listomère, et, en arrivant, lui dit, tout émue :

— Notre pauvre abbé Birotteau a reçu tout à l'heure un coup affreux, qui annonce les calculs les plus étudiés de la haine. Il est nommé curé de Saint-Symphorien.

Saint-Symphorien est un faubourg de Tours, situé au delà du pont. Ce pont, un des plus beaux monuments de l'architecture française, a dix-neuf cents pieds de long, et les deux places qui le terminent à chaque bout sont absolument pareilles.

— Comprenez-vous? reprit-elle après une pause et tout étonnée de la froideur que marquait madame de Listomère en apprenant cette nouvelle. L'abbé Birotteau sera là comme à cent lieues de Tours, de ses amis, de tout. N'est-ce pas un exil d'autant plus affreux, qu'il est arraché à une ville que ses yeux verront tous les jours et où il ne pourra plus guère venir? Lui qui, depuis ses malheurs, peut à peine marcher, serait obligé de faire une lieue pour nous voir. En ce moment, le malheureux est au lit, il a la fièvre. Le presbytère de Saint-Symphorien est froid, humide, et la paroisse n'est pas assez riche pour le réparer. Le pauvre vieillard va donc se trouver enterré dans un véritable sépulcre. Quelle affreuse combinaison!

Maintenant, il nous suffira peut-être, pour achever cette histoire, de rapporter simplement quelques événements, et d'esquisser un dernier tableau.

Cinq mois après, le vicaire général fut nommé évêque. Madame de Listomère était morte et laissait quinze cents francs de rente par testament à l'abbé Birotteau. Le jour où le testament de la baronne fut connu, monseigneur Hyacinthe, évêque de Troyes, était sur le point de quitter la ville de Tours pour aller résider dans son diocèse; mais il retarda son départ. Furieux d'avoir été joué par une femme à laquelle il avait donné la main tandis qu'elle tendait secrètement la sienne à un homme qu'il regardait comme son ennemi, Troubert menaça de nouveau l'avenir du baron et la pairie du marquis de Listomère. Il dit en pleine assemblée, dans le salon de l'archevê-

que, un de ces mots ecclésiastiques, gros de vengeance et pleins de mielleuse mansuétude. L'ambitieux marin vint voir ce prêtre implacable, qui lui dicta sans doute de dures conditions; car la conduite du baron attesta le plus entier dévouement aux volontés du terrible congréganiste. Le nouvel évêque rendit, par un acte authentique, la maison de mademoiselle Gamard au chapitre de la cathédrale, il donna la bibliothèque et les livres de Chapeloud au petit séminaire, il dédia les deux tableaux contestés à la chapelle de la Vierge; mais il garda le portrait de Chapeloud. Personne ne s'expliqua cet abandon presque total de la succession de mademoiselle Gamard. M. de Bourbonne supposa que l'évêque en conservait secrètement la partie liquide, afin d'être à même de tenir avec honneur son rang à Paris, s'il était porté au banc des évêques dans la Chambre haute. Enfin, la veille du départ de monseigneur Troubert, le *vieux malin* finit par deviner le dernier calcul que cachait cette action, coup de grâce donné par la plus persistante de toutes les vengeances à la plus faible de toutes les victimes. Le legs de madame de Listomère à Birotteau fut attaqué par le baron de Listomère, sous prétexte de captation! Quelques jours après l'exploit introductif d'instance, le baron fut nommé capitaine de vaisseau. Par une mesure disciplinaire, le curé de Saint-Symphorien était interdit. Les supérieurs ecclésiastiques jugeaient le procès par avance. L'assassin de feu Sophie Gamard était donc un fripon! Si monseigneur Troubert avait conservé la succession de la vieille fille, il eût été difficile de faire censurer Birotteau.

Au moment où monseigneur Hyacinthe, évêque de Troyes, venait en chaise de poste, le long du quai Saint-Symphorien, pour se rendre à Paris, le pauvre abbé Birotteau avait été mis dans un fauteuil au soleil, au-dessus d'une terrasse. Ce pauvre prêtre, frappé par son archevêque, était pâle et maigre. Le chagrin, empreint dans tous ses traits, décomposait entièrement ce visage, qui jadis était si doucement gai. La maladie jetait sur ses yeux, naïvement animés autrefois par les plaisirs de la bonne chère et dénués d'idées pesantes, un voile qui simulait une pensée. Ce n'était plus que le squelette du Birotteau qui roulait, un an auparavant, si vide mais si content, à travers le cloître. L'évêque lança sur sa victime un regard de mépris et de pitié; puis il consentit à l'oublier, et passa.

Nul doute que Troubert n'eût été, en d'autres temps, Hildebrand ou Alexandre VI. Aujourd'hui, l'Église n'est plus une puissance politique et n'absorbe plus les forces des gens solitaires. Le célibat offre donc alors ce vice capital que, faisant converger les qualités de l'homme sur une seule passion, l'égoïsme, il rend les célibataires ou nuisibles ou inutiles. Nous vivons à une époque où le défaut des gouvernements est d'avoir moins fait la société pour l'homme, que l'homme pour la société. Il existe un combat perpétuel entre l'individu contre le système qui veut l'exploiter et qu'il tâche d'exploiter à son profit; tandis que jadis l'homme, réellement plus libre, se montrait plus généreux pour la chose publique. Le cercle au milieu duquel s'agitent les hommes s'est in-

sensiblement élargi: l'âme qui peut en embrasser la synthèse ne sera jamais qu'une magnifique exception; car, habituellement, en morale comme en physique, le mouvement perd en intensité ce qu'il gagne en étendue. La société ne doit pas se baser sur des exceptions. D'abord, l'homme fut purement et simplement père, et son cœur battit chaudement, concentré dans le rayon de sa famille. Plus tard, il vécut pour un clan ou pour une petite république : de là les grands dévouements historiques de la Grèce ou de Rome. Puis il fut l'homme d'une caste ou d'une religion pour les grandeurs de laquelle il se montra souvent sublime ; mais, là, le champ de ses intérêts s'augmenta de toutes les régions intellectuelles. Aujourd'hui, sa vie est attachée à celle d'une immense patrie; bientôt, sa famille sera, dit-on, le monde entier. Ce cosmopolitisme moral, espoir de la Rome chrétienne, ne serait-il pas une sublime erreur ? Il est si naturel de croire à la réalisation d'une noble chimère, à la fraternité des hommes! Mais, hélas! la machine humaine n'a pas de si divines proportions. Les âmes assez vastes pour épouser une sentimentalité réservée aux grands hommes ne seront jamais celles ni des simples citoyens, ni des pères de famille. Certains physiologistes pensent que, lorsque le cerveau s'agrandit ainsi, le cœur doit se resserrer. Erreur ! L'égoïsme apparent des hommes qui portent une science, une nation ou des lois dans leur sein, n'est-il pas la plus noble des passions, et, en quelque sorte, la maternité des masses ? Pour enfanter des peuples neufs ou pour produire des idées nouvelles, ne doi-

vent-ils pas unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu ? L'histoire des Innocent III, des Pierre le Grand et de tous les meneurs de siècle ou de nation prouverait au besoin, dans un ordre très-élevé, cette immense pensée que Troubert représentait au fond du cloître Saint-Gatien.

Saint-Firmin, avril 1832.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES.

EL VERDUGO.

A MARTINEZ DE LA ROSA.

Le clocher de la petite ville de Menda venait de sonner minuit. En ce moment, un jeune officier français, appuyé sur le parapet d'une longue terrasse qui bordait les jardins du château de Menda, paraissait
5 abîmé dans une contemplation plus profonde que ne le comportait l'insouciance de la vie militaire; mais il faut dire aussi que jamais heure, site et nuit ne furent plus propices à la méditation. Le beau ciel d'Espagne étendait un dôme d'azur au-dessus de sa tête.
10 Le scintillement des étoiles et la douce lumière de la lune éclairaient une vallée délicieuse qui se déroulait coquettement à ses pieds. Appuyé sur un oranger en fleur, le chef de bataillon pouvait voir, à cent pieds au-dessous de lui, la ville de Menda, qui semblait
15 s'être mise à l'abri des vents du nord, au pied du rocher sur lequel était bâti le château. En tournant la tête, il apercevait la mer, dont les eaux brillantes encadraient le paysage d'une large lame d'argent. Le château était illuminé. Le joyeux tumulte d'un bal,

les accents de l'orchestre, les rires de quelques officiers et de leurs danseuses arrivaient jusqu'à lui, mêlés au lointain murmure des flots. La fraîcheur de la nuit imprimait une sorte d'énergie à son corps fatigué par la chaleur du jour. Enfin, les jardins étaient plantés d'arbres si odoriférants et de fleurs si suaves, que le jeune homme se trouvait comme plongé dans un bain de parfums.

Le château de Menda appartenait à un grand d'Espagne, qui l'habitait en ce moment avec sa famille. Pendant toute cette soirée, l'aînée des filles avait regardé l'officier avec un intérêt empreint d'une telle tristesse, que le sentiment de compassion exprimé par l'Espagnole pouvait bien causer la rêverie du Français. Clara était belle, et, quoiqu'elle eût trois frères et une sœur, les biens du marquis de Légañès paraissaient assez considérables pour faire croire à Victor Marchand que la jeune personne aurait une riche dot. Mais comment oser croire que la fille du vieillard le plus entiché de sa grandesse qui fût en Espagne pourrait être donnée au fils d'un épicier de Paris! D'ailleurs, les Français étaient haïs. Le marquis ayant été soupçonné par le général G..t..r, qui gouvernait la province, de préparer un soulèvement en faveur de Ferdinand VII, le bataillon commandé par Victor Marchand avait été cantonné dans la petite ville de Menda pour contenir les campagnes voisines, qui obéissaient au marquis de Légañès. Une récente dépêche du maréchal Ney faisait craindre que les Anglais ne débarquassent prochainement sur la côte, et signalait le marquis comme un homme qui en-

tretenait des intelligences avec le cabinet de Londres. Aussi, malgré le bon accueil que cet Espagnol avait fait à Victor Marchand et à ses soldats, le jeune officier se tenait-il constamment sur ses gardes. En
5 se dirigeant vers cette terrasse où il venait examiner l'état de la ville et des campagnes confiées à sa surveillance, il se demandait comment il devait interpréter l'amitié que le marquis n'avait cessé de lui témoigner, et comment la tranquillité du pays pou-
10 vait se concilier avec les inquiétudes de son général; mais, depuis un moment, ces pensées avaient été chassées de l'esprit du jeune commandant par un sentiment de prudence et par une curiosité bien légitime. Il venait d'apercevoir dans la ville une
15 assez grande quantité de lumières. Malgré la fête de saint Jacques, il avait ordonné, le matin même, que les feux fussent éteints à l'heure prescrite par son règlement. Le château seul avait été excepté de cette mesure. Il vit bien briller çà et là les
20 baïonnettes de ses soldats aux postes accoutumés; mais le silence était solennel, et rien n'annonçait que les Espagnols fussent en proie à l'ivresse d'une fête. Après avoir cherché à s'expliquer l'infraction dont se rendaient coupables les habitants, il trouva dans ce
25 délit un mystère d'autant plus incompréhensible, qu'il avait laissé des officiers chargés de la police nocturne et des rondes. Avec l'impétuosité de la jeunesse, il allait s'élancer par une brèche pour descendre rapidement les rochers et parvenir ainsi plus
30 tôt que par le chemin ordinaire à un petit poste placé à l'entrée de la ville du côté du château, quand

un faible bruit l'arrêta dans sa course. Il crut entendre le sable des allées criant sous le pas léger d'une femme. Il retourna la tête et ne vit rien; mais ses yeux furent saisis par l'éclat extraordinaire de l'Océan. Il y aperçut tout à coup un spectacle si funeste, qu'il demeura immobile de surprise, en accusant ses sens d'erreur. Les rayons blanchissants de la lune lui permirent de distinguer des voiles à une assez grande distance. Il tressaillit, et tâcha de se convaincre que cette vision était un piège d'optique offert par les fantaisies des ondes et de la lune. En ce moment, une voix enrouée prononça le nom de l'officier, qui regarda vers la brèche, et vit s'y élever lentement la tête du soldat par lequel il s'était fait accompagner au château.

— Est-ce vous, mon commandant?

— Oui. Eh bien? lui dit à voix basse le jeune homme, qu'une sorte de pressentiment avertit d'agir avec mystère.

— Ces gredins-là se remuent comme des vers, et je me hâte, si vous le permettez, de vous communiquer mes petites observations.

— Parle, répondit Victor Marchand.

— Je viens de suivre un homme du château qui s'est dirigé par ici une lanterne à la main. Une lanterne est furieusement suspecte! je ne crois pas que ce chrétien-là ait besoin d'allumer des cierges à cette heure-ci... "Ils veulent nous manger!" que je me suis dit, et je me suis mis à lui examiner les talons. Aussi, mon commandant, ai-je découvert à trois pas

d'ici, sur un quartier de roche, un certain amas de fagots.

Un cri terrible, qui tout à coup retentit dans la ville, interrompit le soldat. Une lueur soudaine éclaira le commandant. Le pauvre grenadier reçut une balle dans la tête et tomba. Un feu de paille et de bois sec brillait comme un incendie à dix pas du jeune homme. Les instruments et les rires cessaient de se faire entendre dans la salle du bal. Un silence de mort, interrompu par des gémissements, avait soudain remplacé les rumeurs et la musique de la fête. Un coup de canon retentit sur la plaine blanche de l'Océan. Une sueur froide coula sur le front du jeune officier. Il était sans épée. Il comprenait que ses soldats avaient péri et que les Anglais allaient débarquer. Il se vit déshonoré s'il vivait, il se vit traduit devant un conseil de guerre; alors, il mesura des yeux la profondeur de la vallée, et s'y élançait au moment où la main de Clara saisit la sienne.

— Fuyez! dit-elle; mes frères me suivent pour vous tuer. Au bas du rocher, par là, vous trouverez l'andalou de Juanito. Allez!

Elle le poussa; le jeune homme stupéfait la regarda pendant un moment; mais, obéissant bientôt à l'instinct de conservation qui n'abandonne jamais l'homme, même le plus fort, il s'élança dans le parc en prenant la direction indiquée, et courut à travers des rochers que les chèvres avaient seules pratiqués jusqu'alors. Il entendit Clara crier à ses frères de le poursuivre; il entendit les pas de ses assassins; il

entendit siffler à ses oreilles les balles de plusieurs décharges; mais il atteignit la vallée, trouva le cheval, monta dessus et disparut avec la rapidité de l'éclair.

En peu d'heures, le jeune officier parvint au quartier du général G..t..r, qu'il trouva dînant avec son 5 état-major.

—Je vous apporte ma tête! s'écria le chef de bataillon en apparaissant pâle et défait.

Il s'assit, et raconta l'horrible aventure. Un silence effrayant accueillit son récit. 10

—Je vous trouve plus malheureux que criminel, répondit enfin le terrible général. Vous n'êtes pas comptable du forfait des Espagnols; et, à moins que le maréchal n'en décide autrement, je vous absous.

Ces paroles ne donnèrent qu'une bien faible conso- 15 lation au malheureux officier.

—Quand l'empereur saura cela! s'écria-t-il.

—Il voudra vous faire fusiller, dit le général, mais nous verrons. Enfin, ne parlons plus de ceci, ajouta-t-il d'un ton sévère, que pour en tirer une vengeance 20 qui imprime une terreur salutaire à ce pays, où l'on fait la guerre à la façon des sauvages.

Une heure après, un régiment entier, un détachement de cavalerie et un convoi d'artillerie étaient en route. Le général et Victor marchaient à la tête de 25 cette colonne. Les soldats, instruits du massacre de leurs camarades, etaient possédés d'une fureur sans exemple. La distance qui séparait la ville de Menda du quartier général fut franchie avec une rapidité miraculeuse. Sur la route, le général trouva des 30 villages entiers sous les armes. Chacune de ces

misérables bourgades fut cernée et leurs habitants décimés.

Par une de ces fatalités inexplicables, les vaisseaux anglais étaient restés en panne sans avancer; mais on
5 sut plus tard que ces vaisseaux ne portaient que de l'artillerie et qu'ils avaient mieux marché que le reste des transports. Ainsi la ville de Menda, privée des défenseurs qu'elle attendait, et que l'apparition des voiles anglaises semblait lui promettre, fut entourée
10 par les troupe françaises presque sans coup férir. Les habitants, saisis de terreur, offrirent de se rendre à discrétion. Par un de ces dévouements qui n'ont pas été rares dans la Péninsule, les assassins des Français, prévoyant, d'après la cruauté connue du général,
15 que Menda serait peut-être livrée aux flammes et la population entière passée au fil de l'épée, proposèrent de se dénoncer eux-mêmes au général. Il accepta cette offre, en y mettant pour condition que les habitants du château, depuis le dernier
20 valet jusqu'au marquis, seraient mis entre ses mains. Cette capitulation consentie, le général promit de faire grâce au reste de la population et d'empêcher ses soldats de piller la ville ou d'y mettre le feu. Une contribution énorme fut frappée, et les
25 plus riches habitants se constituèrent prisonniers pour en garantir le payement, qui devait être effectué dans les vingt-quatre heures.

Le général prit toutes les précautions nécessaires à la sûreté de ses troupes, pourvut à la défense du pays,
30 et refusa de loger ses soldats dans les maisons. Après les avoir fait camper, il monta au château et s'en em-

para militairement. Les membres de la famille de Légañès et les domestiques furent soigneusement gardés à vue, garrottés, et enfermés dans la salle où le bal avait eu lieu. Des fenêtres de cette pièce, on pouvait facilement embrasser la terrasse qui dominait la ville. L'état-major s'établit dans une galerie voisine, où le général tint d'abord conseil sur les mesures à prendre pour s'opposer au débarquement. Après avoir expédié un aide de camp au maréchal Ney, ordonné d'établir des batteries sur la côte, le général et son état-major s'occupèrent des prisonniers. Deux cents Espagnols que les habitants avaient livrés furent immédiatement fusillés sur la terrasse. Après cette exécution militaire, le général commanda de planter sur la terrasse autant de potences qu'il y avait de gens dans la salle du château et de faire venir le bourreau de la ville. Victor Marchand profita du temps qui allait s'écouler avant le dîner pour aller voir les prisonniers. Il revint bientôt vers le général.

— J'accours, lui dit-il d'une voix émue, vous demander des grâces.

— Vous! répliqua le général avec un ton d'ironie amère.

— Hélas! répondit Victor, je demande de tristes grâces. Le marquis, en voyant planter les potences, a espéré que vous changeriez ce genre de supplice pour sa famille, et vous supplie de faire décapiter les nobles.

— Soit, dit le général.

— Ils demandent encore qu'on leur accorde les

secours de la religion, et qu'on les délivre de leurs liens; ils promettent de ne pas chercher à fuir.

— J'y consens, dit le général; mais vous m'en répondez.

5 — Le vieillard vous offre encore toute sa fortune si vous voulez pardonner à son jeune fils.

— Vraiment! répondit le chef. Ses biens appartiennent déjà au roi Joseph.

Il s'arrêta. Une pensée de mépris rida son front, 10 et il ajouta:

— Je vais surpasser leur désir. Je devine l'importance de sa dernière demande. Eh bien, qu'il achète l'éternité de son nom, mais que l'Espagne se souvienne à jamais de sa trahison et de son supplice! 15 Je laisse sa fortune et la vie à celui de ses fils qui remplira l'office du bourreau... Allez, et ne m'en parlez plus.

Le dîner était servi. Les officiers attablés satisfaisaient un appétit que la fatigue avait aiguillonné. Un 20 seul d'entre eux, Victor Marchand, manquait au festin. Après avoir hésité longtemps, il entra dans le salon où gémissait l'orgueilleuse famille de Légañès, et jeta des regards tristes sur le spectacle que présentait alors cette salle, où, la surveille, il avait vu tournoyer, em- 25 portées par la valse, les têtes des deux jeunes filles et des trois jeunes gens: il frémit en pensant que, dans peu, elles devaient rouler tranchées par le sabre du bourreau. Attachés sur leurs fauteuils dorés, le père et la mère, les trois enfants et les deux filles restaient 30 dans un état d'immobilité complète. Huit serviteurs étaient debout, les mains liées derrière le dos. Ces

quinze personnes se regardaient gravement, et leurs yeux trahissaient à peine les sentiments qui les animaient. Une résignation profonde et le regret d'avoir échoué dans leur entreprise se lisaient sur quelques fronts. Des soldats immobiles les gardaient en respectant la douleur de ces cruels ennemis. Un mouvement de curiosité anima les visages quand Victor parut. Il donna l'ordre de délier les condamnés, et alla lui-même détacher les cordes qui retenaient Clara prisonnière sur sa chaise. Elle sourit tristement. L'officier ne put s'empêcher d'effleurer les bras de la jeune fille, en admirant sa chevelure noire, sa taille souple. C'était une véritable Espagnole: elle avait le teint espagnol, les yeux espagnols, de longs cils recourbés, et une prunelle plus noire que ne l'est l'aile d'un corbeau.

— Avez-vous réussi? dit-elle en lui adressant un de ces sourires funèbres où il y a encore de la jeune fille.

Victor ne put s'empêcher de gémir. Il regarda tour à tour les trois frères et Clara. L'un, et c'était l'aîné, avait trente ans. Petit, assez mal fait, l'air fier et dédaigneux, il ne manquait pas d'une certaine noblesse dans les manières, et ne paraissait pas étranger à cette délicatesse de sentiment qui rendit autrefois la galanterie espagnole si célèbre. Il se nommait Juanito. Le second, Philippe, était âgé de vingt ans environ. Il ressemblait à Clara. Le dernier avait huit ans. Un peintre aurait trouvé dans les traits de Manuel un peu de cette constance romaine que David a prêtée aux enfants dans ses pages républicaines. Le vieux marquis avait une tête couverte de

cheveux blancs qui semblait échappée d'un tableau de Murillo. A cet aspect, le jeune officier hocha la tête, en désespérant de voir accepter par un de ces personnages le marché du général; néanmoins, il osa
5 le confier à Clara. L'Espagnole frissonna d'abord, mais elle reprit tout à coup un air calme et alla s'agenouiller devant son père.

— Oh! lui dit-elle, faites jurer à Juanito qu'il obéira fidèlement aux ordres que vous lui donnerez,
10 et nous serons contents.

La marquise tressaillit d'espérance; mais, quand, se penchant vers son mari, elle eut entendu l'horrible confidence de Clara, cette mère s'évanouit. Juanito comprit tout, il bondit comme un lion en cage. Victor
15 prit sur lui de renvoyer les soldats, après avoir obtenu du marquis l'assurance d'une soumission parfaite. Les domestiques furent emmenés et livrés au bourreau, qui les pendit. Quand la famille n'eut plus que Victor pour surveillant, le vieux père se leva.

20 — Juanito! dit-il.

Juanito ne répondit que par une inclination de tête qui équivalait à un refus, retomba sur sa chaise et regarda ses parents d'un œil sec et terrible. Clara vint s'asseoir sur ses genoux, et, d'un air gai:

25 — Mon cher Juanito, dit-elle en lui passant le bras autour du cou et l'embrassant sur les paupières, si tu savais combien, donnée par toi, la mort me sera douce! Je n'aurai pas à subir l'odieux contact des mains d'un bourreau. Tu me guériras des maux qui
30 m'attendaient, et..., mon bon Juanito, tu ne me voulais voir à personne, eh bien...

Ses yeux veloutés jetèrent un regard de feu sur Victor, comme pour réveiller dans le cœur de Juanito son horreur des Français.

— Aie du courage, lui dit son frère Philippe; autrement, notre race, presque royale, est éteinte. 5

Tout à coup Clara se leva, le groupe qui s'était formé autour de Juanito se sépara; et cet enfant, rebelle à bon droit, vit devant lui, debout, son vieux père, qui d'un ton solennel s'écria:

— Juanito, je te l'ordonne! 10

Le jeune comte restant immobile, son père tomba à ses genoux. Involontairement, Clara, Manuel et Philippe l'imitèrent. Tous tendirent les mains vers celui qui devait sauver la famille de l'oubli, et semblèrent répéter ces paroles paternelles: 15

— Mon fils, manquerais-tu d'énergie espagnole et de vraie sensibilité? Veux-tu me laisser longtemps à genoux, et dois-tu considérer ta vie et tes souffrances? — Est-ce mon fils, madame? ajouta le vieillard en se retournant vers la marquise. 20

— Il y consent! s'écria la mère avec désespoir en voyant Juanito faire un mouvement des sourcils dont la signification n'était connue que d'elle.

Mariquita, la seconde fille, se tenait à genoux en serrant sa mère dans ses faibles bras; et, comme elle 25 pleurait à chaudes larmes, son petit frère Manuel vint la gronder. En ce moment, l'aumônier du château entra; il fut aussitôt entouré de toute la famille, on l'amena à Juanito. Victor, ne pouvant supporter plus longtemps cette scène, fit un signe à Clara, et se 30 hâta d'aller tenter un dernier effort auprès du géné-

ral; il le trouva en belle humeur, au milieu du festin, et buvant avec ses officiers, qui commençaient à tenir de joyeux propos.

Une heure après, cent des plus notables habitants
5 de Menda vinrent sur la terrasse pour être, suivant les ordres du général, témoins de l'exécution de la famille de Légañès. Un détachement de soldats fut placé pour contenir les Espagnols, que l'on rangea sous les potences auxquelles les domestiques du
10 marquis avaient été pendus. Les têtes de ces bourgeois touchaient presque les pieds de ces martyrs. A trente pas d'eux s'élevait un billot et brillait un cimeterre. Le bourreau était là, en cas de refus de la part de Juanito. Bientôt les Espagnols entendirent,
15 au milieu du plus profond silence, les pas de plusieurs personnes, le son mesuré de la marche d'un piquet de soldats et le léger retentissement de leurs fusils. Ces différents bruits étaient mêlés aux accents joyeux du festin des officiers, comme naguère les danses d'un
20 bal avaient déguisé les apprêts de la sanglante trahison. Tous les regards se tournèrent vers le château, et l'on vit la noble famille qui s'avançait avec une incroyable assurance. Tous les fronts étaient calmes et sereins. Un seul homme, pâle et défait, s'appuyait
25 sur le prêtre, qui prodiguait toutes les consolations de la religion à cet homme, le seul qui dût vivre. Le bourreau comprit, comme tout le monde, que Juanito avait accepté sa place pour un jour. Le vieux marquis et sa femme, Clara, Mariquita et leurs deux
30 frères vinrent s'agenouiller à quelques pas du lieu fatal. Juanito fut conduit par le prêtre. Quand il

arriva au billot, l'exécuteur, le tirant par la manche, le prit à part et lui donna probablement quelques instructions. Le confesseur plaça les victimes de manière qu'elles ne pussent pas voir le supplice. Mais c'étaient de vrais Espagnols qui se tinrent debout et sans faiblesse.

Clara s'élança la première vers son frère.

— Juanito, lui dit-elle, aie pitié de mon peu de courage! commence par moi!

En ce moment, les pas précipités d'un homme retentirent. Victor arriva sur le lieu de cette scène. Clara était agenouillée déjà, son cou blanc appelait le cimeterre. L'officier pâlit, mais il trouva la force d'accourir.

— Le général t'accorde la vie si tu veux m'épouser, lui dit-il à voix basse.

L'Espagnole lança sur l'officier un regard de mépris et de fierté.

— Allons, Juanito! dit-elle d'un son de voix profond.

Sa tête roula aux pieds de Victor. La marquise de Légañès laissa échapper un mouvement convulsif en entendant le bruit; ce fut la seule marque de sa douleur.

— Suis-je bien comme ça, mon bon Juanito? fut la demande que fit le petit Manuel à son frère.

— Ah! tu pleures, Mariquita! dit Juanito à sa sœur.

— Oh! oui, répliqua la jeune fille. Je pense à toi, mon pauvre Juanito: tu seras bien malheureux sans nous!

Bientôt la grande figure du marquis apparut. Il regarda le sang de ses enfants, se tourna vers les spectateurs muets et immobiles, étendit les mains vers Juanito, et dit d'une voix forte:

5 — Espagnols, je donne à mon fils ma bénédiction paternelle! — Maintenant, *marquis*, frappe sans peur, tu es sans reproche.

Mais, quand Juanito vit approcher sa mère, soutenue par le confesseur:

10 — Elle m'a nourri! s'écria-t-il.

Sa voix arracha un cri d'horreur à l'assemblée. Le bruit du festin et les rires joyeux des officiers s'apaisèrent à cette terrible clameur. La marquise comprit que le courage de Juanito était épuisé, elle s'élança 15 d'un bond par-dessus la balustrade et alla se fendre la tête sur les rochers. Un cri d'admiration s'éleva. Juanito était tombé évanoui.

— Mon général, dit un officier à moitié ivre, Marchand vient de me raconter quelque chose de 20 cette exécution, je parie que vous ne l'avez pas ordonnée...

— Oubliez-vous, messieurs, s'écria le général G..t..r, que, dans un mois, cinq cents familles françaises seront en larmes, et que nous sommes en 25 Espagne? Voulez-vous laisser nos os ici?

Après cette allocution, il ne se trouva personne, pas même un sous-lieutenant, qui osât vider son verre.

Malgré les respects dont il est entouré, malgré le 30 titre d'*el verdugo* (le bourreau) que le roi d'Espagne a donné comme titre de noblesse au marquis de

Légañès, il est dévoré par le chagrin, il vit solitaire et se montre rarement. Accablé sous le fardeau de son admirable forfait, il semble attendre avec impatience que la naissance d'un second fils lui donne le droit de rejoindre les ombres qui l'accompagnent incessamment.

Paris, octobre 1829.

LES PROSCRITS.

ALMÆ SORORI.

En 1308, il existait peu de maisons sur le Terrain formé par les alluvions et par les sables de la Seine, en haut de la Cité, derrière l'église Notre-Dame. Le premier qui osa se bâtir un logis sur cette grève, soumise à de fréquentes inondations, fut un sergent de la ville de Paris qui avait rendu quelques menus services à messieurs du chapitre de Notre-Dame; en récompense, l'évêque lui bailla vingt-cinq perches de terre, et le dispensa de toute censive ou redevance pour le fait de ses constructions. Sept ans avant le jour où commence cette histoire, Joseph Tirechair, l'un des plus rudes sergents de Paris, comme son nom le prouve, avait donc, grâce à ses droits dans les amendes par lui perçues pour les délits commis ès rues de la Cité, bâti sa maison au bord de la Seine, précisément à l'extrémité de la rue du Port-Saint-Landry. Afin de garantir de tout dommage les marchandises déposées sur le port, la ville avait construit une espèce de pile en maçonnerie qui se

voit encore sur quelques vieux plans de Paris, et qui préservait le pilotis du port en soutenant à la tête du Terrain les efforts des eaux et des glaces; le sergent en avait profité pour asseoir son logis, en sorte qu'il fallait monter plusieurs marches pour arriver chez lui. Semblable à toutes les maisons du temps, cette bicoque était surmontée d'un toit pointu qui figurait au-dessus de la façade la moitié supérieure d'un losange. Au regret des historiographes, il existe à peine un ou deux modèles de ces toits à Paris. Une ouverture ronde éclairait le grenier, dans lequel la femme du sergent faisait sécher le linge du chapitre; car elle avait l'honneur de blanchir Notre-Dame, qui n'était certes pas une mince pratique. Au premier étage étaient deux chambres qui, bon an, mal an, se louaient aux étrangers à raison de quarante sous parisis pour chacune, prix exorbitant justifié d'ailleurs par le luxe que Tirechair avait mis dans leur ameublement. Des tapisseries de Flandre garnissaient les murailles; un grand lit orné d'un tour en serge verte, semblable à ceux des paysans, était honorablement fourni de matelas et recouvert de bons draps en toile fine. Chaque réduit avait son chauffe-doux, espèce de poêle dont la description est inutile. Le plancher, soigneusement entretenu par les apprenties de la Tirechair, brillait comme le bois d'une châsse. Au lieu d'escabelles, les locataires avaient pour sièges de grandes *chaires* en noyer sculpté, provenues sans doute du pillage de quelque château. Deux bahuts incrustés en étain, une table à colonnes torses, complétaient un mobilier digne des chevaliers bannerets

les mieux huppés que leurs affaires amenaient à Paris. Les vitraux de ces deux chambres donnaient sur la rivière. Par l'une, vous n'eussiez pu voir que les rives de la Seine et les trois îles désertes dont les
5 deux premières ont été réunies plus tard et forment aujourd'hui l'île Saint-Louis, la troisième était l'île Louviers. Par l'autre, vous auriez aperçu, à travers une échappée du port Saint-Landry, le quartier de la Grève, le pont Notre-Dame avec ses maisons, les
10 hautes tours du Louvre récemment bâties par Philippe-Auguste, et qui dominaient ce Paris chétif et pauvre, lequel suggère à l'imagination des poëtes modernes tant de fausses merveilles. Le bas de la maison à Tirechair, pour nous servir de l'expression
15 alors en usage, se composait d'une grande chambre où travaillait sa femme, et par où les locataires étaient obligés de passer pour se rendre chez eux, en gravissant un escalier pareil à celui d'un moulin. Puis, derrière, se trouvaient la cuisine et la chambre
20 à coucher, qui avaient vue sur la Seine. Un petit jardin conquis sur les eaux étalait au pied de cette humble demeure ses carrés de choux verts, ses oignons et quelques pieds de rosiers défendus par des pieux formant une espèce de haie. Une cabane con-
25 struite en bois et en boue servait de niche à un gros chien, le gardien nécessaire de cette maison isolée A cette niche commençait une enceinte où criaient des poules dont les œufs se vendaient aux chanoines. Çà et là, sur le Terrain fangeux ou sec, suivant les
30 caprices de l'atmosphère parisienne, s'élevaient quelques petits arbres incessamment battus par le vent,

tourmentés, cassés par les promeneurs; des saules vivaces, des joncs et de hautes herbes. Le Terrain, la Seine, le port, la maison étaient encadrés à l'ouest par l'immense basilique de Notre-Dame, qui projetait au gré du soleil son ombre froide sur cette terre. Alors comme aujourd'hui, Paris n'avait pas de lieu plus solitaire, de paysage plus solennel ni plus mélancolique. La grande voix des eaux, le chant des prêtres ou le sifflement du vent troublaient seuls cette espèce de bocage, où parfois se faisaient aborder quelques couples amoureux pour se confier leurs secrets, lorsque les offices retenaient à l'église les gens du chapitre.

Par une soirée du mois d'avril, en l'an 1308, Tirechair rentra chez lui singulièrement fâché. Depuis trois jours, il trouvait tout en ordre sur la voie publique. En sa qualité d'homme de police, rien ne l'affectait plus que de se voir inutile. Il jeta sa hallebarde avec humeur, grommela de vagues paroles en dépouillant sa jacquette mi-partie de rouge et de bleu, pour endosser un mauvais hoqueton de camelot. Après avoir pris dans la huche un morceau de pain sur lequel il étendit une couche de beurre, il s'établit sur un banc, examina ses quatre murs blanchis à la chaux, compta les solives de son plancher, inventoria ses ustensiles de ménage appendus à des clous, maugréa d'un soin qui ne lui laissait rien à dire, et regarda sa femme, laquelle ne soufflait mot en repassant les aubes et les surplis de la sacristie.

— Par mon salut, dit-il pour entamer la conversation, je ne sais, Jacqueline, où tu vas pêcher tes

apprenties. En voilà une, ajouta-t-il en montrant une ouvrière qui plissait assez maladroitement une nappe d'autel, en vérité, plus je la mire, plus je pense qu'elle ressemble à une fille folle de son corps, et non à une bonne grosse serve de campagne. Elle a des mains aussi blanches que celles d'une dame! Jour-de-Dieu, ses cheveux sentent le parfum, je crois! et ses chausses sont fines comme celles d'une reine. Par la double corne de Mahom, les choses céans ne vont pas à mon gré!

L'ouvrière se prit à rougir, et guigna Jacqueline d'un air qui exprimait une crainte mêlée d'orgueil. La blanchisseuse répondit à ce regard par un sourire, quitta son ouvrage, et, d'une voix aigrelette:

— Ah çà! dit-elle à son mari, ne m'impatiente pas! Ne vas-tu point m'accuser de quelques manigances? Trotte sur ton pavé tant que tu voudras, et ne te mêle de ce qui se passe ici que pour dormir en paix, boire ton vin, et manger ce que je te mets sur la table; sinon, je ne me charge plus de t'entretenir en joie et en santé. Trouvez-moi dans toute la ville un homme plus heureux que ce singe-là! ajouta-t-elle en lui faisant une grimace de reproche. Il a de l'argent dans son escarcelle, il a pignon sur Seine, une vertueuse hallebarde d'un côté, une honnête femme de l'autre, une maison aussi propre, aussi nette que mon œil; et ça se plaint comme un pèlerin ardé du feu Saint-Antoine!

— Ah! reprit le sergent, crois-tu, Jacqueline, que j'aie envie de voir mon logis rasé, ma hallebarde aux mains d'un autre et ma femme au pilori?

Jacqueline et la délicate ouvrière pâlirent.

— Explique-toi donc, reprit vivement la blanchisseuse, et fais voir ce que tu as dans ton sac. Je m'aperçois bien, mon gars, que, depuis quelques jours, tu loges une sottise dans ta pauvre cervelle. Allons, viens çà! et défile-moi ton chapelet. Il faut que tu sois bien couard pour redouter le moindre grabuge en portant la hallebarde du parloir aux bourgeois, et en vivant sous la protection du chapitre. Les chanoines mettraient le diocèse en interdit si Jacqueline se plaignait à eux de la plus mince avanie.

En disant cela, elle marcha droit au sergent et le prit par le bras.

— Viens donc, ajouta-t-elle en le faisant lever et l'emmenant sur les degrés.

Quand ils furent au bord de l'eau, dans leur jardinet, Jacqueline regarda son mari d'un air moqueur.

— Apprends, vieux truand, que, quand cette belle dame sort du logis, il entre une pièce d'or dans notre épargne.

— Oh! oh! fit le sergent qui resta pensif et coi devant sa femme.

Mais il reprit bientôt:

— Eh donc! nous sommes perdus... Pourquoi cette femme vient-elle chez nous?

— Elle vient voir le joli petit clerc que nous avons là-haut, reprit Jacqueline en montrant la chambre dont la fenêtre avait vue sur la vaste étendue de la Seine.

— Malédiction! s'écria le sergent. Pour quelques traîtres écus, tu m'auras ruiné, Jacqueline. Est-ce là un métier que doive faire la sage et prude femme

d'un sergent? Mais, fût-elle comtesse ou baronne, cette dame ne saurait nous tirer du traquenard où nous serons tôt ou tard emboisés! N'aurons-nous pas contre nous un mari puissant et grandement offensé? car, jarnidieu! elle est bien belle.

— Oui-da, elle est veuve, vilain oison! Comment oses-tu soupçonner ta femme de vilenie et de bêtises? Cette dame n'a jamais parlé à notre gentil clerc, elle se contente de le voir et de penser à lui. Pauvre enfant! sans elle, il serait déjà mort de faim, car elle est quasiment sa mère. Et lui, le chérubin, il est aussi facile de le tromper que de bercer un nouveau-né. Il croit que ses deniers vont toujours, et il les a déjà deux fois mangés depuis six mois.

— Femme, répondit gravement le sergent en lui montrant la place de Grève, te souviens-tu d'avoir vu d'ici le feu dans lequel on a rôti l'autre jour cette Danoise?

— Eh bien? dit Jacqueline effrayée.

— Eh bien, reprit Tirechair, les deux étrangers que nous aubergeons sentent le roussi. Il n'y a chapitre, comtesse, ni protection qui tiennent. Voilà Pâques venu, l'année finie, il faut mettre nos hôtes à la porte, et vite et tôt. Apprendras-tu donc à un sergent à reconnaître le gibier de potence? Nos deux hôtes avaient pratiqué la Porrette, cette hérétique de Danemark ou de Norvège de qui tu as entendu d'ici le dernier cri. C'était une courageuse diablesse, elle n'a point sourcillé sur son fagot, ce qui prouvait abondamment son accointance avec le diable: je l'ai vue comme je te vois, elle prêchait encore l'assistance, di-

sant qu'elle était dans le ciel et voyait Dieu. Eh bien, depuis ce jour, je n'ai point dormi tranquillement sur mon grabat. Le seigneur couché au-dessus de nous est plus sûrement sorcier que chrétien. Foi de sergent! j'ai le frisson quand ce vieux passe près de moi; la nuit, jamais il ne dort; si je m'éveille, sa voix retentit comme le bourdonnement des cloches, et je l'entends faire ses conjurations dans la langue de l'enfer; l'as-tu jamais vu manger une honnête croûte de pain, une fouace faite par la main d'un talmellier catholique? Sa peau brune a été cuite et hâlée par le feu de l'enfer. Jour-de-Dieu! ses yeux exercent un charme, comme ceux des serpents! Jacqueline, je ne veux pas de ces deux hommes chez moi. Je vis trop près de la justice pour ne pas savoir qu'il faut ne jamais rien avoir à démêler avec elle. Tu mettras nos deux locataires à la porte: le vieux parce qu'il m'est suspect, le jeune parce qu'il est trop mignon. L'un et l'autre ont l'air de ne point hanter les chrétiens, ils ne vivent certes pas comme nous vivons; le petit regarde toujours la lune, les étoiles et les nuages, en sorcier qui guette l'heure de monter sur son balai; l'autre sournois se sert bien certainement de ce pauvre enfant pour quelque sortilège. Mon bouge est déjà sur la rivière, j'ai assez de cette cause de ruine sans y attirer le feu du ciel ou l'amour d'une comtesse. J'ai dit. Ne bronche pas.

Malgré le despotisme qu'elle exerçait au logis, Jacqueline resta stupefaite en entendant l'espèce de réquisitoire fulminé par le sergent contre ses deux hôtes. En ce moment, elle regarda machinalement

la fenêtre de la chambre où logeait le vieillard, et frissonna d'horreur en y rencontrant tout à coup la face sombre et mélancolique, le regard profond qui faisaient tressaillir le sergent, quelque habitué qu'il fût à voir
5 des criminels.

A cette époque, petits et grands, clercs et laïques, tout tremblait à la pensée d'un pouvoir surnaturel. Le mot de magie était aussi puissant que la lèpre pour briser les sentiments, rompre les liens sociaux,
10 et glacer la pitié dans les cœurs les plus généreux. La femme du sergent pensa soudain qu'elle n'avait jamais vu ses deux hôtes faisant acte de créature humaine. Quoique la voix du plus jeune fût douce et mélodieuse comme les sons d'une flûte, elle l'entendait
15 si rarement qu'elle fut tentée de la prendre pour l'effet d'un sortilège. En se rappelant l'étrange beauté de ce visage blanc et rose, en revoyant par le souvenir cette chevelure blonde et les feux humides de ce regard, elle crut y reconnaître les artifices du démon.
20 Elle se souvint d'être restée pendant des journées entières sans avoir entendu le plus léger bruit chez les deux étrangers. Où étaient-ils pendant ces longues heures ? Tout à coup, les circonstances les plus singulières revinrent en foule à sa mémoire. Elle
25 fut complètement saisie par la peur, et voulut voir une preuve de magie dans l'amour que la riche dame portait à ce jeune Godefroid, pauvre orphelin venu de Flandre à Paris pour étudier à l'Université. Elle mit promptement la main dans une de ses poches,
30 en tira vivement quatre livres tournois en grands

blancs, et regarda les pièces par un sentiment d'avarice mêlé de crainte.

— Ce n'est pourtant pas là de la fausse monnaie ? dit-elle en montrant les sous d'argent à son mari. — Puis, ajouta-t-elle, comment les mettre hors de chez nous après avoir reçu d'avance le loyer de l'année prochaine ?

— Tu consulteras le doyen du chapitre, répondit le sergent. N'est-ce pas à lui de nous dire comment nous devons nous comporter avec des êtres extraordinaires ?

— Oh ! oui, bien extraordinaires, s'écria Jacqueline. Voyez la malice ! venir se gîter dans le giron même de Notre-Dame ! Mais, reprit-elle, avant de consulter le doyen, pourquoi ne pas prévenir cette noble et digne dame du danger qu'elle court ?

En achevant ces paroles, Jacqueline et le sergent, qui n'avait pas perdu un coup de dent, rentrèrent au logis. Tirechair, en homme vieilli dans les ruses de son métier, feignit de prendre l'inconnue pour une véritable ouvrière ; mais cette indifférence apparente laissait percer la crainte d'un courtisan qui respecte un royal incognito. En ce moment, six heures sonnèrent au clocher de Saint-Denis du Pas, petite église qui se trouvait entre Notre-Dame et le port Saint-Landry, la première cathédrale bâtie à Paris, au lieu même où saint Denis a été mis sur le gril, disent les chroniques. Aussitôt l'heure vola de cloche en cloche par toute la Cité. Tout à coup des cris confus s'élevèrent sur la rive gauche de la Seine, derrière Notre-Dame, à l'endroit où fourmillaient les écoles de l'Université.

A ce signal, le vieil hôte de Jacqueline se remua dans sa chambre. Le sergent, sa femme et l'inconnue entendirent ouvrir et fermer brusquement une porte, et le pas lourd de l'étranger retentit sur les marches de l'escalier intérieur. Les soupçons du sergent donnaient à l'apparition de ce personnage un si haut intérêt, que les visages de Jacqueline et du sergent offrirent tout à coup une expression bizarre dont fut saisie la dame. Rapportant, comme toutes les personnes qui aiment, l'effroi du couple à son protégé, l'inconnue attendit avec une sorte d'inquiétude l'événement qu'annonçait la peur de ses prétendus maîtres.

L'étranger resta pendant un instant sur le seuil de la porte pour examiner les trois personnes qui étaient dans la salle, en paraissant y chercher son compagnon. Le regard qu'il y jeta, quelque insouciant qu'il fût, troubla les cœurs. Il était vraiment impossible à tout le monde, et même à un homme ferme, de ne pas avouer que la nature avait départi des pouvoirs exorbitants à cet être en apparence surnaturel. Quoique ses yeux fussent assez profondément enfoncés sous les grands arceaux dessinés par ses sourcils, ils étaient, comme ceux d'un milan, enchâssés dans des paupières si larges et bordés d'un cercle noir si vivement marqué sur le haut de sa joue, que leurs globes semblaient être en saillie. Cet œil magique avait je ne sais quoi de despotique et de perçant qui saisissait l'âme par un regard pesant et plein de pensées, un regard brillant et lucide comme celui des serpents ou des oiseaux, mais qui stupéfiait, qui écrasait par la véloce communication d'un immense malheur ou de quelque

puissance surhumaine. Tout était en harmonie avec ce regard de plomb et de feu, fixe et mobile, sévère et calme. Si dans ce grand œil d'aigle les agitations terrestres paraissaient en quelque sorte éteintes, le visage maigre et sec portait aussi les traces de passions malheureuses et de grands événements accomplis. Le nez tombait droit et se prolongeait de telle sorte que les narines semblaient le retenir. Les os de la face étaient nettement accusés par des rides droites et longues qui creusaient les joues décharnées. Tout ce qui formait un creux dans sa figure paraissait sombre. Vous eussiez dit le lit d'un torrent où la violence des eaux écoulées était attestée par la profondeur des sillons qui trahissaient quelque lutte horrible, éternelle. Semblables à la trace laissée par les rames d'une barque sur les ondes, de larges plis partant de chaque côté de son nez accentuaient fortement son visage, et donnaient à sa bouche, ferme et sans sinuosités, un caractère d'amère tristesse. Au-dessus de l'ouragan peint sur ce visage, son front tranquille s'élançait avec une sorte de hardiesse et le couronnait comme d'une coupole en marbre. L'étranger gardait cette attitude intrépide et sérieuse que contractent les hommes habitués au malheur, faits par la nature pour affronter avec impassibilité les foules furieuses, et pour regarder en face les grands dangers. Il semblait se mouvoir dans une sphère à lui, d'où il planait au-dessus de l'humanité. Ainsi que son regard, son geste possédait une irrésistible puissance; ses mains décharnées étaient celles d'un guerrier; s'il fallait baisser les yeux quand les siens plongeaient sur vous,

il fallait également trembler quand sa parole ou son geste s'adressaient à votre âme. Il marchait entouré d'une majesté silencieuse qui le faisait prendre pour un despote sans gardes, pour quelque dieu sans rayons. Son costume ajoutait encore aux idées qu'inspiraient les singularités de sa démarche ou de sa physionomie. L'âme, le corps et l'habit s'harmoniaient ainsi de manière à impressionner les imaginations les plus froides. Il portait une espèce de surplis en drap noir, sans manches, qui s'agrafait par devant et descendait jusqu'à mi-jambe, en lui laissant le col nu, sans rabat. Son justaucorps et ses bottines, tout était noir. Il avait sur la tête une calotte en velours semblable à celle d'un prêtre, et qui traçait une ligne circulaire au-dessus de son front sans qu'un seul cheveu s'en échappât. C'était le deuil le plus rigide et l'habit le plus sombre qu'un homme pût prendre. Sans une longue épée qui pendait à son côté, soutenue par un ceinturon de cuir que l'on apercevait à la fente du surtout noir, un ecclésiastique l'eût salué comme un frère. Quoiqu'il fût de taille moyenne, il paraissait grand; mais, en le regardant au visage, il était gigantesque.

— L'heure a sonné, la barque attend, ne viendrez-vous pas ?

A ces paroles prononcées en mauvais français, mais qui furent facilement entendues au milieu du silence, un léger frémissement retentit dans l'autre chambre, et le jeune homme en descendit avec la rapidité d'un oiseau. Quand Godefroid se montra, le visage de la dame s'empourpra, elle trembla, tressaillit, et se fit

un voile de ses mains blanches. Toute femme eût partagé cette émotion en contemplant un homme de vingt ans environ, mais dont la taille et les formes étaient si frêles, qu'au premier coup d'œil vous eussiez cru voir un enfant ou quelque jeune fille déguisée. Son chaperon noir, semblable au béret des Basques, laissait apercevoir un front blanc comme de la neige où la grâce et l'innocence étincelaient en exprimant une suavité divine, reflet d'une âme pleine de foi. L'imagination des poëtes aurait voulu y chercher cette étoile que, dans je ne sais quel conte, une mère pria la fée marraine d'empreindre sur le front de son enfant, abandonné comme Moïse au gré des flots. L'amour respirait dans les milliers de boucles blondes qui retombaient sur ses épaules. Son cou, véritable cou de cygne, était blanc et d'une admirable rondeur. Ses yeux bleus, pleins de vie et limpides, semblaient réfléchir le ciel. Les traits de son visage, la coupe de son front étaient d'un fini, d'une délicatesse à ravir un peintre. La fleur de beauté qui, dans les figures de femmes, nous cause d'intarissables émotions, cette exquise pureté des lignes, cette lumineuse auréole posée sur des traits adorés, se mariaient à des teintes mâles, à une puissance encore adolescente, qui formaient de délicieux contrastes. C'était enfin un de ces visages mélodieux qui, muets, nous parlent et nous attirent; néanmoins, en le contemplant avec un peu d'attention, peut-être y aurait-on reconnu l'espèce de flétrissure qu'imprime une grande pensée ou la passion, dans une verdeur mate qui le faisait ressembler à une jeune feuille se dépliant au soleil. Aussi,

jamais opposition ne fut-elle plus brusque ni plus vive que ne l'était celle offerte par la réunion de ces deux êtres. Il semblait voir un gracieux et faible arbuste né dans le creux d'un vieux saule, dépouillé par le
5 temps, sillonné par la foudre, décrépit, un de ces saules majestueux, l'admiration des peintres; le timide arbrisseau s'y met à l'abri des orages. L'un était un dieu, l'autre était un ange; celui-ci le poëte qui sent, celui-là le poëte qui traduit; un prophète souf-
10 frant, un lévite en prière. Tous deux passèrent en silence.

— Avez-vous vu comme il l'a sifflé ? s'écria le sergent de ville au moment où le pas des deux étrangers ne s'entendit plus sur la grève. N'est-ce point un
15 diable et son page ?

— Ouf ! répondit Jacqueline, j'étais oppressée. Jamais je n'avais examiné nos hôtes si attentivement. Il est malheureux, pour nous autres femmes, que le démon puisse prendre un si gentil visage !

20 — Oui, jette-lui de l'eau bénite, s'écria Tirechair, et tu le verras se changer en crapaud. Je vais aller tout dire à l'officialité.

En entendant ce mot, la dame se réveilla de la rêverie dans laquelle elle était plongée, et regarda le
25 sergent qui mettait sa casaque bleue et rouge.

— Où courez-vous ? dit-elle.

— Informer la justice que nous logeons des sorciers, bien à notre corps défendant.

L'inconnue se prit à sourire.

30 — Je suis la comtesse Mahaut, dit-elle en se levant avec une dignité qui rendit le sergent tout pantois.

Gardez-vous de faire la plus légère peine à vos hôtes! Honorez surtout le vieillard, je l'ai vu chez le roi votre seigneur, qui l'a courtoisement accueilli ; vous seriez mal avisé de lui causer le moindre encombre. Quant à mon séjour chez vous, n'en sonnez mot, si vous aimez la vie.

La comtesse se tut et retomba dans sa méditation. Elle releva bientôt la tête, fit un signe à Jacqueline, et toutes deux montèrent à la chambre de Godefroid. La belle comtesse regarda le lit, les chaires de bois, le bahut, les tapisseries, la table, avec un bonheur semblable à celui du banni qui contemple, au retour, les toits pressés de sa ville natale, assise au pied d'une colline.

— Si tu ne m'as pas trompée, dit-elle à Jacqueline, je te promets cent écus d'or.

— Tenez, madame, répondit l'hôtesse, le pauvre ange est sans méfiance, voici tout son bien!

Disant cela, Jacqueline ouvrait un tiroir de la table et montrait quelques parchemins.

— O Dieu de bonté! s'écria la comtesse en saisissant un contrat qui attira soudain son attention et où elle lut: GOTHOFREDUS, COMES GANTIACUS (*Godefroid, comte de Gand*).

Elle laissa tomber le parchemin, passa la main sur son front; mais, se trouvant sans doute compromise de laisser voir son émotion à Jacqueline, elle reprit une contenance froide.

— Je suis contente! dit-elle.

Puis elle descendit et sortit de la maison. Le sergent et sa femme se mirent sur le seuil de leur porte,

et la virent prendre le chemin du port. Un bateau se trouvait amarré près de là. Quand le frémissement du pas de la comtesse put être entendu, un marinier se leva soudain, aida la belle ouvrière à s'asseoir sur un banc, et rama de manière à faire voler le bateau comme une hirondelle, en aval de la Seine.

— Es-tu bête! dit Jacqueline en frappant familièrement sur l'épaule du sergent. Nous avons gagné ce matin cent écus d'or.

— Je n'aime pas plus loger des seigneurs que loger des sorciers. Je ne sais qui, des uns ou des autres, nous mène plus vitement au gibet, répondit Tirechair en prenant sa hallebarde. Je vais, reprit-il, aller faire ma ronde du côté de Champfleuri. Ah! que Dieu nous protège, et me fasse rencontrer quelque galloise ayant mis ce soir ses anneaux d'or pour briller dans l'ombre comme un ver luisant!

Jacqueline, restée seule au logis, monta précipitamment dans la chambre du seigneur inconnu pour tâcher d'y trouver quelques renseignements sur cette mystérieuse affaire. Semblable à ces savants qui se donnent des peines infinies pour compliquer les principes clairs et simples de la nature, elle avait déjà bâti un roman informe qui lui servait à expliquer la réunion de ces trois personnages sous son pauvre toit. Elle fouilla le bahut, examina tout, et ne put rien découvrir d'extraordinaire. Elle vit seulement sur la table une écritoire et quelques feuilles de parchemin; mais, comme elle ne savait pas lire, cette trouvaille ne pouvait lui rien apprendre. Un sentiment de femme la ramena dans la chambre du beau jeune homme, d'où

elle aperçut par la croisée ses deux hôtes qui traversaient la Seine dans le bateau du passeur.

— Ils sont comme deux statues, se dit-elle. Ah! ah! ils abordent devant la rue du Fouarre. Est-il leste, le petit mignon! il a sauté à terre comme un bouvreuil. Près de lui, le vieux ressemble à quelque saint de pierre de la cathédrale. Ils vont à l'ancienne école des Quatre-Nations. Prest! je ne les vois plus. — C'est là qu'il respire, ce pauvre chérubin! ajouta-t-elle en regardant les meubles de la chambre. Est-il galant et plaisant! Ah! ces seigneurs, c'est autrement fait que nous.

Et Jacqueline descendit après avoir passé la main sur la couverture du lit, épousseté le bahut, et s'être demandé pour la centième fois depuis six mois:

— A quoi diable passe-t-il toutes ses saintes journées? Il ne peut pas toujours regarder dans le bleu du temps et dans les étoiles que Dieu a pendues là-haut comme des lanternes. Le cher enfant a du chagrin. Mais pourquoi le vieux maître et lui ne se parlent-ils presque point?

Puis elle se perdit en ses pensées, qui, dans sa cervelle de femme, se brouillèrent comme un écheveau de fil.

Le vieillard et le jeune homme étaient entrés dans une des écoles qui rendaient à cette époque la rue du Fouarre si célèbre en Europe. L'illustre Sigier, le plus fameux docteur en théologie mystique de l'université de Paris, montait à sa chaire au moment où les deux locataires de Jacqueline arrivèrent à l'ancienne école des Quatre-Nations, dans une grande salle

basse, de plain-pied avec la rue. Les dalles froides étaient garnies de paille fraîche, sur laquelle un bon nombre d'étudiants avaient tous un genou appuyé, l'autre relevé, pour sténographier l'improvisation du
5 maître à l'aide de ces abréviations qui font le désespoir des déchiffreurs modernes. La salle était pleine, non-seulement d'écoliers, mais encore des hommes les plus distingués du clergé, de la cour et de l'ordre judiciaire. Il s'y trouvait des savants étrangers, des gens
10 d'épée et de riches bourgeois. Là se rencontraient ces faces larges, ces fronts protubérants, ces barbes vénérables qui nous inspirent une sorte de religion pour nos ancêtres à l'aspect des portraits du moyen âge. Des visages maigres aux yeux brillants et en-
15 foncés, surmontés de crânes jaunis dans les fatigues d'une scolastique impuissante, la passion favorite du siècle, contrastaient avec de jeunes têtes ardentes, avec des hommes graves, avec des figures guerrières, avec les joues rubicondes de quelques financiers. Ces
20 leçons, ces dissertations, ces thèses, soutenues par les génies les plus brillants du XIIIe et du XIVe siècle, excitaient l'enthousiasme de nos pères; elles étaient leurs combats de taureaux, leurs Italiens, leur tragédie, leurs grands danseurs, tout leur théâtre enfin.
25 Les représentations de mystères ne vinrent qu'après ces luttes spirituelles qui peut-être engendrèrent la scène française. Une éloquente inspiration qui réunissait l'attrait de la voix humaine habilement maniée, les subtilités de l'éloquence et des recherches
30 hardies dans les secrets de Dieu, satisfaisait alors à toutes les curiosités, émouvait les âmes, et composait

le spectacle à la mode. La théologie ne résumait pas seulement les sciences, elle était la science même, comme le fut autrefois la grammaire chez les Grecs, et présentait un fécond avenir à ceux qui se distinguaient dans ces duels, où, comme Jacob, les orateurs combattaient avec l'esprit de Dieu. Les ambassades, les arbitrages entre les souverains, les chancelleries, les dignités ecclésiastiques, appartenaient aux hommes dont la parole s'était aiguisée dans les controverses théologiques. La chaire était la tribune de l'époque.

Ce système vécut jusqu'au jour où Rabelais immola l'ergotisme sous ses terribles moqueries, comme Cervantes tua la chevalerie avec une comédie écrite.

Pour comprendre ce siècle extraordinaire, l'esprit qui en dicta les chefs-d'œuvre inconnus aujourd'hui, quoique immenses, enfin pour s'en expliquer tout jusqu'à la barbarie, il suffit d'étudier les constitutions de l'université de Paris, et d'examiner l'enseignement bizarre alors en vigueur. La théologie se divisait en deux facultés, celle de THÉOLOGIE proprement dite, et celle de DÉCRET. La faculté de théologie avait trois sections: la scolastique, la canonique et la mystique. Il serait fastidieux d'expliquer les attributions de ces diverses parties de la science, puisqu'une seule, la mystique, est le sujet de cette étude. La THÉOLOGIE MYSTIQUE embrassait l'ensemble des *révélations divines* et l'explication des *mystères*. Cette branche de l'ancienne théologie est secrètement restée en honneur parmi nous; Jacob Bœhm, Swedenborg, Martinez Pasqualis, Saint-Martin, Molinos, mesdames

Guyon, Bourignon et Krudener, la grande secte des extatiques, celle des illuminés, ont, à diverses époques, dignement conservé les doctrines de cette science, dont le but a quelque chose d'effrayant et de gigan-
5 tesque. Aujourd'hui, comme au temps du docteur Sigier, il s'agit de donner à l'homme des ailes pour pénétrer dans le sanctuaire où Dieu se cache à nos regards.

Cette digression était nécessaire pour l'intelligence
10 de la scène à laquelle le vieillard et le jeune homme partis du terrain Notre-Dame venaient assister; puis elle défendra de tout reproche cette Étude, que certaines personnes hardies à juger pourraient soupçonner de mensonge et taxer d'hyperbole.

15 Le docteur Sigier était de haute taille et dans la force de l'âge. Sauvée de l'oubli par les fastes universitaires, sa figure offrait de frappantes analogies avec celle de Mirabeau. Elle était marquée au sceau d'une éloquence impétueuse, animée, terrible. Le
20 docteur avait au front les signes d'une croyance religieuse et d'une ardente foi qui manquèrent à son Sosie. Sa voix possédait de plus une douceur persuasive, un timbre éclatant et flatteur.

En ce moment, le jour que les croisées à petits
25 vitraux garnis de plomb répandaient avec parcimonie, colorait cette assemblée de teintes capricieuses en y créant çà et là de vigoureux contrastes par le mélange de la lueur et des ténèbres. Ici, des yeux étincelaient en des coins obscurs; là, de noires chevelures, cares-
30 sées par des rayons, semblaient lumineuses au-dessus de quelques visages ensevelis dans l'ombre; puis plu-

sieurs crânes découronnés, conservant une faible ceinture de cheveux blancs, apparaissaient au-dessus de la foule comme des créneaux argentés par la lune. Toutes les têtes, tournées vers le docteur, restaient muettes, impatientes. Les voix monotones des autres professeurs dont les écoles étaient voisines retentissaient dans la rue silencieuse comme le murmure des flots de la mer. Le pas des deux inconnus qui arrivèrent en ce moment attira l'attention générale. Le docteur Sigier, prêt à prendre la parole, vit le majestueux vieillard debout, lui chercha de l'œil une place, et, n'en trouvant pas, tant la foule était grande, il descendit, vint à lui d'un air respectueux, et le fit asseoir sur l'escalier de la chaire en lui prêtant son escabeau. L'assemblée accueillit cette faveur par un long murmure d'approbation, en reconnaissant dans le vieillard le héros d'une admirable thèse récemment soutenue à la Sorbonne. L'inconnu jeta sur l'auditoire, au-dessus duquel il planait, ce profond regard qui racontait tout un poëme de malheurs, et ceux qu'il atteignit éprouvèrent d'indéfinissables tressaillements. L'enfant qui suivait le vieillard s'assit sur une des marches, et s'appuya contre la chaire, dans une pose ravissante de grâce et de tristesse. Le silence devint profond, le seuil de la porte, la rue même, furent obstrués en peu d'instants par une foule d'écoliers qui désertèrent les autres classes.

Le docteur Sigier devait résumer, en un dernier discours, les théories qu'il avait données sur la résurrection, sur le ciel et l'enfer, dans ses leçons précédentes. Sa curieuse doctrine répondait aux sympathies

de l'époque, et satisfaisait à ces désirs immodérés du merveilleux qui tourmentent les hommes à tous les âges du monde. Cet effort de l'homme pour saisir un infini qui échappe sans cesse à ses mains débiles, ce
5 dernier assaut de la pensée avec elle-même, était une œuvre digne d'une assemblée où brillaient alors toutes les lumières de ce siècle, où scintillait peut-être la plus vaste des imaginations humaines. D'abord le docteur rappela simplement, d'un ton doux et sans
10 emphase, les principaux points précédemment établis:

"Aucune intelligence ne se trouvait égale à une autre. L'homme était-il en droit de demander compte à son Créateur de l'inégalité des forces morales données à chacun? Sans vouloir pénétrer tout à coup
15 les desseins de Dieu, ne devait-on pas reconnaître en fait que, par suite de leurs dissemblances générales, les intelligences se divisaient en de grandes sphères? Depuis la sphère où brillait le moins d'intelligence jusqu'à la plus translucide où les âmes apercevaient
20 le chemin pour aller à Dieu, n'existait-il pas une gradation réelle de spiritualité? les esprits appartenant à une même sphère ne s'entendaient-ils pas fraternellement, en âme, en chair, en pensée, en sentiment?"

25 Là, le docteur développait de merveilleuses théories relatives aux sympathies. Il expliquait, dans un langage biblique, les phénomènes de l'amour, les répulsions instinctives, les attractions vives qui méconnaissent les lois de l'espace, les cohésions soudaines des

âmes qui semblent se reconnaître. Quant aux divers degrés de force dont étaient susceptibles nos affections, il les résolvait par la place plus ou moins rapprochée du centre que les êtres occupaient dans leurs cercles respectifs. Il révélait mathématiquement une grande pensée de Dieu dans la coordination des différentes sphères humaines. Par l'homme, disait-il, ces sphères créaient un monde intermédiaire entre l'intelligence de la brute et l'intelligence des anges. Selon lui, la parole *divine* nourrissait la parole *spirituelle*, la parole *spirituelle* nourrisait la parole *animée*, la parole *animée* nourrissait la parole *animale*, la parole *animale* nourrissait la parole *végétale*, et la parole *végétale* exprimait la vie de la parole *stérile*. Les successives transformations de chrysalide que Dieu imposait ainsi à nos âmes, et cette espèce de vie infusoire qui, d'une zone à l'autre, se communiquait toujours plus vive, plus spirituelle, plus clairvoyante, développaient confusément, mais assez merveilleusement peut-être pour ses auditeurs inexpérimentés, le mouvement imprimé par le Très-Haut à la nature. Secouru par de nombreux passages empruntés aux livres sacrés, et desquels il se servait pour se commenter lui-même, pour exprimer par des images sensibles les raisonnements abstraits qui lui manquaient, il secouait l'esprit de Dieu comme une torche à travers les profondeurs de la création, avec une éloquence qui lui était propre et dont les accents sollicitaient la conviction de son auditoire. Déroulant ce mystérieux système dans toutes ses conséquences, il donnait la clef de tous les symboles, justifiait les vocations, les

dons particuliers, les génies, les talents humains. Devenant tout à coup physiologiste par instinct, il rendait compte des ressemblances animales inscrites sur les figures humaines, par des analogies primor-
5 diales et par le mouvement ascendant de la création. Il vous faisait assister au jeu de la nature, assignait une mission, un avenir aux minéraux, à la plante, à l'animal. La Bible à la main, après avoir spiritualisé la matière et matérialisé l'esprit, après avoir fait en-
10 trer la volonté de Dieu en tout, et imprimé du respect pour ses moindres œuvres, il admettait la possibilité de parvenir par la foi d'une sphère à une autre.

Telle fut la première partie de son discours, il en appliqua par d'adroites digressions les doctrines au
15 système de la féodalité. La poésie religieuse et profane, l'éloquence abrupte du temps avaient une large carrière dans cette immense théorie, où venaient se fondre tous les systèmes philosophiques de l'antiquité, mais d'où le docteur les faisait sortir, éclaircis, purifiés,
20 changés. Les faux dogmes des deux principes et ceux du panthéisme tombaient sous sa parole, qui proclamait l'unité divine en laissant à Dieu et à ses anges la connaissance des fins dont les moyens éclataient si magnifiques aux yeux de l'homme. Armé des démon-
25 strations par lesquelles il expliquait le monde matériel, le docteur Sigier construisait un monde spirituel dont les sphères graduellement élevées nous séparaient de Dieu, comme la plante était éloignée de nous par une infinité de cercles à franchir. Il peuplait le ciel, les
30 étoiles, les astres, le soleil. Au nom de saint Paul, il investissait les hommes d'une puissance nouvelle, il

leur était permis de monter de monde en monde jusqu'aux sources de la vie éternelle. L'échelle mystique de Jacob était tout à la fois la formule religieuse de ce secret divin et la preuve traditionnelle du fait. Il voyageait dans les espaces en entraînant les 5 âmes passionnées sur les ailes de sa parole, et faisait sentir l'infini à ses auditeurs, en les plongeant dans l'océan céleste. Le docteur expliquait ainsi logiquement l'enfer par d'autres cercles disposés en ordre inverse des sphères brillantes qui aspiraient à Dieu, où 10 la souffrance et les ténèbres remplaçaient la lumière et l'esprit. Les tortures se comprenaient aussi bien que les délices. Les termes de comparaison existaient dans les transitions de la vie humaine, dans ses diverses atmosphères de douleur et d'intelligence. Ainsi 15 les fabulations les plus extraordinaires de l'enfer et du purgatoire se trouvaient naturellement réalisées. Il déduisait admirablement les raisons fondamentales de nos vertus. L'homme pieux, cheminant dans la pauvreté, fier de sa conscience, toujours en paix avec 20 lui-même, et persistant à ne pas se mentir dans son cœur, malgré les spectacles du vice triomphant, était un ange puni, déchu, qui se souvenait de son origine, pressentait sa récompense, accomplissait sa tâche et obéissait à sa belle mission. Les sublimes résignations 25 du christianisme apparaissaient alors dans toute leur gloire. Il mettait les martyrs sur les bûchers ardents, et les dépouillait presque de leurs mérites, en les dépouillant de leurs souffrances. Il montrait l'ange *intérieur* dans les cieux, tandis que l'homme *extérieur* 30 était brisé par le fer des bourreaux. Il peignait, il

faisait reconnaître à certains signes célestes, des anges parmi les hommes. Il allait alors arracher dans les entrailles de l'entendement le véritable sens du mot *chute*, qui se retrouve en tous les langages. Il reven-
5 diquait les plus fertiles traditions, afin de démontrer la vérité de notre origine. Il expliquait avec lucidité la passion que tous les hommes ont de s'élever, de monter, ambition instinctive, révélation perpétuelle de notre destinée. Il faisait épouser d'un regard
10 l'univers entier, et décrivait la substance de Dieu même, coulant à pleins bords comme un fleuve immense, du centre aux extrémités, des extrémités vers le centre. La nature était une et compacte. Dans l'œuvre la plus chétive en apparence, comme dans la
15 plus vaste, tout obéissait à cette loi. Chaque création en reproduisait en petit une image exacte, soit la sève de la plante, soit le sang de l'homme, soit le cours des astres. Il entassait preuve sur preuve, et configurait toujours sa pensée par un tableau mélodieux de poésie.
20 Il marchait, d'ailleurs, hardiment au-devant des objections. Ainsi lui-même foudroyait sous une éloquente interrogation les monuments de nos sciences et les superfétations humaines, à la construction desquelles les sociétés employaient les éléments du monde
25 terrestre. Il demandait si nos guerres, si nos malheurs, si nos dépravations empêchaient le grand mouvement imprimé par Dieu à tous les mondes. Il faisait rire de l'impuissance humaine en montrant nos efforts effacés partout. Il évoquait les mânes de Tyr, de
30 Carthage, de Babylone; il ordonnait à Babel, à Jérusalem de comparaître; il y cherchait, sans les trouver,

les sillons éphémères de la charrue civilisatrice. L'humanité flottait sur le monde, comme un vaisseau dont le sillage disparaît sous le niveau paisible de l'Océan.

Telles étaient les idées fondamentales du discours prononcé par le docteur Sigier, idées qu'il enveloppa dans le langage mystique et le latin bizarre en usage à cette époque. Les Écritures, dont il avait fait une étude particulière, lui fournissaient les armes sous lesquelles il apparaissait à son siècle pour en presser la marche. Il couvrait comme d'un manteau sa hardiesse sous un grand savoir, et sa philosophie sous la sainteté de ses mœurs. En ce moment, après avoir mis son audience face à face avec Dieu, après avoir fait tenir le monde dans une pensée, et dévoilé presque la pensée du monde, il contempla l'assemblée silencieuse, palpitante, et interrogea l'étranger par un regard. Aiguillonné sans doute par la présence de cet être singulier, il ajouta ces paroles, dégagées ici de la latinité corrompue du moyen âge:

— Où croyez-vous que l'homme puisse prendre ces vérités fécondes, si ce n'est au sein de Dieu même? Que suis-je? Le faible traducteur d'une seule ligne léguée par le plus puissant des apôtres, une seule ligne entre mille également brillantes de lumière. Avant nous tous, saint Paul avait dit: *In Deo vivimus, movemur et sumus.* (Nous vivons, nous sommes, nous marchons dans Dieu même.) Aujourd'hui, moins croyants et plus savants, ou moins instruits et plus incrédules, nous demanderions à l'apôtre: "A quoi bon ce mouvement perpétuel? Où va cette vie distribuée par zones? Pourquoi cette intelligence

qui commence par les perfections confuses du marbre, et va, de sphère en sphère, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'ange, jusqu'à Dieu ? Où est la source, où est la mer, si la vie, arrivée à Dieu à travers les mondes et les
5 étoiles, à travers la matière et l'esprit, redescend vers un autre but ?" Vous voudriez voir l'univers des deux côtés. Vous adoreriez le souverain, à condition de vous asseoir sur son trône un moment. Insensés que nous sommes! nous refusons aux animaux les
10 plus intelligents le don de comprendre nos pensées et le but de nos actions, nous sommes sans pitié pour les créatures des sphères inférieures, nous les chassons de notre monde, nous leur dénions la faculté de deviner la pensée humaine, et nous voudrions con-
15 naître la plus élevée de toutes les idées, l'idée de l'idée! Eh bien, allez, partez! montez par la foi de globe en globe, volez dans les espaces! La pensée, l'amour et la foi en sont les clefs mystérieuses. Traversez les cercles, parvenez au trône! Dieu est
20 plus clément que vous ne l'êtes, il a ouvert son temple à toutes ses créations. Mais n'oubliez pas l'exemple de Moïse. Déchaussez-vous pour entrer dans le sanctuaire, dépouillez-vous de toute souillure, quittez bien complètement votre corps; autrement, vous
25 seriez consumés, car Dieu... Dieu, c'est la lumière!

Au moment où le docteur Sigier, la face ardente, la main levée, prononçait cette grande parole, un rayon de soleil pénétra par un vitrail ouvert, et fit jaillir comme par magie une source brillante, une
30 longue et triangulaire bande d'or qui revêtit l'assemblée comme d'une écharpe. Toutes les mains

battirent, car les assistants acceptèrent cet effet du soleil couchant comme un miracle. Un cri unanime s'éleva:

—*Vivat! vivat!*

Le ciel lui-même semblait applaudir. Godefroid, saisi de respect, regardait tour à tour le vieillard et le docteur Sigier, qui se parlaient à voix basse.

— Gloire au maître! disait l'étranger.

— Qu'est une gloire passagère? répondait Sigier.

— Je voudrais éterniser ma reconnaissance, répliqua le vieillard.

— Eh bien, une ligne de vous! reprit le docteur; ce sera me donner l'immortalité humaine.

— Eh! peut-on donner ce qu'on n'a point? s'écria l'inconnu.

Accompagnés par la foule, qui, semblable à des courtisans autour de leurs rois, se pressait sur leurs pas, en laissant entre elle et ces trois personnages une respectueuse distance, Godefroid, le vieillard et Sigier marchèrent vers la rive fangeuse où, dans ce temps, il n'y avait point encore de maisons, et où le passeur les attendait. Le docteur et l'étranger ne s'entretenaient ni en latin ni en langue gauloise, ils parlaient gravement un langage inconnu. Leurs mains s'adressaient tour à tour aux cieux et à la terre. Plus d'une fois, Sigier, à qui les détours du rivage étaient familiers, guidait avec un soin particulier le vieillard vers les planches étroites jetées comme des ponts sur la boue; l'assemblée les épiait avec curiosité, et quelques écoliers enviaient le privilège du jeune enfant qui suivait ces deux souverains de la parole. Enfin,

le docteur salua le vieillard et vit partir le bateau du passeur.

Au moment où la barque flotta sur la vaste étendue de la Seine en imprimant ses secousses à l'âme, le
5 soleil, semblable à un incendie qui s'allumait à l'horizon, perça les nuages, versa sur les campagnes des torrents de lumière, colora de ses tons rouges, de ses reflets bruns et les cimes d'ardoises et les toits de chaume, borda de feu les tours de Philippe-Auguste,
10 inonda les cieux, teignit les eaux, fit resplendir les herbes, réveilla les insectes à moitié endormis. Cette longue gerbe de lumière embrasa les nuages. C'était comme le dernier vers de l'hymne quotidien. Tout cœur devait tressaillir; alors, la nature fut sublime.
15 Après avoir contemplé ce spectacle, l'étranger eut ses paupières humectées par la plus faible de toutes les larmes humaines. Godefroid pleurait aussi, sa main palpitante rencontra celle du vieillard, qui se retourna, lui laissa voir son émotion; mais, sans doute pour
20 sauver sa dignité d'homme qu'il crut compromise, il lui dit d'une voix profonde:

— Je pleure mon pays, je suis banni! Jeune homme, à cette heure même, j'ai quitté ma patrie. Mais, là-bas, à cette heure, les lucioles sortent de
25 leurs frêles demeures, et se suspendent comme autant de diamants aux rameaux des glaïeuls. A cette heure, la brise, douce comme la plus douce poésie, s'élève d'une vallée trempée de lumière, en exhalant de suaves parfums. A l'horizon, je voyais une ville
30 d'or, semblable à la Jérusalem céleste, une ville dont le nom ne doit pas sortir de ma bouche. Là, serpente

aussi une rivière. Cette ville et ses monuments, cette rivière dont les ravissantes perspectives, dont les nappes d'eau bleuâtre se confondaient, se mariaient, se dénouaient, lutte harmonieuse qui réjouissait ma vue et m'inspirait l'amour, où sont-ils ? A cette heure, les ondes prenaient sous le ciel du couchant des teintes fantastiques, et figuraient de capricieux tableaux. Les étoiles distillaient une lumière caressante, la lune tendait partout ses pièges gracieux, elle donnait une autre vie aux arbres, aux couleurs, aux formes, et diversifiait les eaux brillantes, les collines muettes, les édifices éloquents. La ville parlait, scintillait; elle me rappelait, elle! Des colonnes de fumée se dressaient auprès des colonnes antiques dont les marbres étincelaient de blancheur au sein de la nuit; les lignes de l'horizon se dessinaient encore à travers les vapeurs du soir, tout était harmonie et mystère. La nature ne me disait pas adieu, elle voulait me garder. Ah! c'était tout pour moi: ma mère et mon enfant, mon épouse et ma gloire! Les cloches, elles-mêmes, pleuraient alors ma proscription. O terre merveilleuse! elle est aussi belle que le ciel! Depuis cette heure, j'ai eu l'univers pour cachot. Ma chère patrie, pourquoi m'as-tu proscrit? — Mais j'y triompherai! s'écria-t-il en jetant ce mot avec un tel accent de conviction, et d'un timbre si éclatant, que le batelier tressaillit en croyant entendre le son d'une trompette.

Le vieillard était debout, dans une attitude prophétique, et regardait dans les airs vers le sud, en montrant sa patrie à travers les régions du ciel. La

pâleur ascétique de son visage avait fait place à la rougeur du triomphe, ses yeux étincelaient, il était sublime comme un lion hérissant sa crinière.

—Et toi, pauvre enfant! reprit-il en regardant Godefroid, dont les joues étaient bordées par un chapelet de gouttes brillantes, as-tu donc comme moi étudié la vie sur des pages sanglantes? Pourquoi pleurer? Que peux-tu regretter, à ton âge?

— Hélas! dit Godefroid, je regrette une patrie plus belle que toutes les patries de la terre, une patrie que je n'ai point vue et dont j'ai souvenir. Oh! si je pouvais fendre les espaces à plein vol, j'irais...

— Où? dit le proscrit.

— Là-haut, répondit l'enfant.

En entendant ce mot, l'étranger tressaillit, arrêta son regard lourd sur le jeune homme, et le fit taire. Tous deux, ils s'entretinrent par une inexplicable effusion d'âme en écoutant leurs vœux au sein d'un fécond silence, et voyagèrent fraternellement comme deux colombes qui parcourent les cieux d'une même aile, jusqu'au moment où la barque, en touchant le sable du Terrain, les tira de leur profonde rêverie. Tous deux, ensevelis dans leurs pensées, marchèrent en silence vers la maison du sergent.

— Ainsi, disait en lui-même le grand étranger, ce pauvre petit se croit un ange banni du ciel! Et qui parmi nous aurait droit de le détromper? Sera-ce moi? Moi qui suis enlevé si souvent par un pouvoir magique loin de la terre; moi qui appartiens à Dieu; moi qui suis pour moi-même un mystère. N'ai-je donc pas vu le plus beau des anges vivant dans cette

boue ? Cet enfant est-il donc plus ou moins insensé que je ne le suis ? A-t-il fait un pas plus hardi dans la foi ? Il croit, sa croyance le conduira sans doute en quelque sentier lumineux semblable à celui dans lequel je marche. Mais, s'il est beau comme un ange, n'est-il pas trop faible pour résister à de si rudes combats ?

Intimidé par la présence de son compagnon, dont la voix foudroyante lui exprimait ses propres pensées, comme l'éclair traduit les volontés du ciel, l'enfant se contentait de regarder les étoiles avec les yeux d'un amant. Accablé par un luxe de sensibilité qui lui écrasait le cœur, il était là, faible et craintif, comme un moucheron inondé de soleil. La voix de Sigier leur avait célestement déduit à tous deux les mystères du monde moral; le grand vieillard devait les revêtir de gloire; l'enfant les sentait en lui-même sans pouvoir en rien exprimer; tous trois, ils exprimaient par de vivantes images la science, la poésie et le sentiment.

En rentrant au logis, l'étranger s'enferma dans sa chambre, alluma sa lampe inspiratrice, et se confia au terrible démon du travail, en demandant des mots au silence, des idées à la nuit. Godefroid s'assit au bord de sa fenêtre, regarda tour à tour les reflets de la lune dans les eaux, étudia les mystères du ciel. Livré à l'une de ces extases qui lui étaient familières, il voyagea de sphère en sphère, de visions en visions, écoutant et croyant entendre de sourds frémissements et des voix d'anges, voyant ou croyant voir des lueurs divines au sein desquelles il se perdait, essayant de par-

venir au point éloigné, source de toute lumière, principe de toute harmonie. Bientôt la grande clameur de Paris propagée par les eaux de la Seine s'apaisa, les lueurs s'éteignirent une à une en haut des mai-
5 sons, le silence régna dans toute son étendue, et la vaste cité s'endormit comme un géant fatigué. Minuit sonna. Le plus léger bruit, la chute d'une feuille ou le vol d'un *choucas* changeant de place dans les cimes de Notre-Dame, eussent alors rappelé l'esprit de l'é-
10 tranger sur la terre, eussent fait quitter à l'enfant les hauteurs célestes vers lesquelles son âme était montée sur les ailes de l'extase. En ce moment, le vieillard entendit avec horreur dans la chambre voisine un gémissement qui se confondit avec la chute
15 d'un corps lourd que l'oreille expérimentée du banni reconnut pour être un cadavre. Il sortit précipitamment, entra chez Godefroid, le vit gisant comme une masse informe, aperçut une longue corde serrée à son cou et qui serpentait à terre. Quand il l'eut dé-
20 nouée, l'enfant ouvrit les yeux.

— Où suis-je? demanda-t-il avec une expression de plaisir.

— Chez vous, dit le vieillard en regardant avec surprise le cou de Godefroid, le clou auquel la corde
25 avait été attachée, et qui se trouvait encore au bout.

— Dans le ciel? reprit l'enfant d'une voix délicieuse.

— Non, sur la terre! répliqua le vieillard.

Godefroid marcha dans la ceinture de lumière tra-
30 cée par la lune à travers la chambre dont le vitrail était ouvert, il revit la Seine frémissante, les saules

et les herbes du Terrain. Une nuageuse atmosphère s'élevait au-dessus des eaux comme un dais de fumée. A ce spectacle pour lui désolant, il se croisa les mains sur la poitrine et prit une attitude de désespoir; le vieillard vint à lui, l'étonnement peint sur la figure. 5

— Vous avez voulu vous tuer ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Godefroid en laissant l'étranger lui passer à plusieurs reprises les mains sur le cou pour examiner l'endroit où les efforts de la corde avaient porté. 10

Malgré de légères contusions, le jeune homme avait dû peu souffrir. Le vieillard présuma que le clou avait promptement cédé au poids du corps, et que ce fatal essai s'était terminé par une chute sans danger. 15

— Pourquoi donc, cher enfant, avez-vous tenté de mourir ?

— Ah ! répondit Godefroid ne retenant plus les larmes qui roulaient dans ses yeux, j'ai entendu la voix d'en haut ! Elle m'appelait par mon nom ! 20 Elle ne m'avait pas encore nommé; mais, cette fois, elle me conviait au ciel ! Oh! combien cette voix est douce ! — Ne pouvant m'élancer dans les cieux, ajouta-t-il avec un geste naïf, j'ai pris pour aller à Dieu la seule route que nous ayons. 25

— Oh! enfant, enfant sublime! s'écria le vieillard en enlaçant Godefroid dans ses bras et le pressant avec enthousiasme sur son cœur. Tu es poëte, tu sais monter intrépidement sur l'ouragan! Ta poésie, à toi, ne sort pas de ton cœur! Tes vives, tes ar- 30 dentes pensées, tes créations marchent et grandissent

dans ton âme. Va, ne livre pas tes idées au vulgaire! sois l'autel, la victime et le prêtre tout ensemble! Tu connais les cieux, n'est-ce pas? Tu as vu ces myriades d'anges aux blanches plumes, aux sistres
5 d'or, qui tous tendent d'un vol égal vers le trône, et tu as admiré souvent leurs ailes qui, sous la voix de Dieu, s'agitent comme les touffes harmonieuses des forêts sous la tempête. Oh! combien l'espace sans bornes est beau! dis?

10 Le vieillard serra convulsivement la main de Godefroid, et tous deux contemplèrent le firmament, dont les étoiles semblaient verser de caressantes poésies qu'ils entendaient.

— Oh! voir Dieu! s'écria doucement Godefroid.

15 — Enfant! reprit tout à coup l'étranger d'une voix sévère, as-tu donc si tôt oublié les enseignements sacrés de notre bon maître le docteur Sigier? Pour revenir, toi dans ta patrie céleste, et moi dans ma patrie terrestre, ne devons-nous pas obéir à la voix
20 de Dieu? Marchons résignés dans les rudes chemins où son doigt puissant a marqué notre route. Ne frémis-tu pas du danger auquel tu t'es exposé? Venu sans ordre, ayant dit: *Me voilà!* avant le temps, ne serais-tu pas retombé dans un monde inférieur à celui
25 dans lequel ton âme voltige aujourd'hui? Pauvre chérubin égaré, ne devrais-tu pas bénir Dieu de t'avoir fait vivre dans une sphère où tu n'entends que de célestes accords? N'es-tu pas pur comme un diamant, beau comme une fleur? Ah! si, sem-
30 blable à moi, tu ne connaissais que la cité des douleurs! A m'y promener, je me suis usé le cœur.

Oh! fouiller dans les tombes pour leur demander d'horribles secrets; essuyer des mains altérées de sang, les compter pendant toutes les nuits, les contempler levées vers moi, en implorant un pardon que je ne puis accorder; étudier les convulsions de l'assassin et les derniers cris de sa victime; écouter d'épouvantables bruits et d'affreux silences, le silence d'un père dévorant ses fils morts; interroger le rire des damnés; chercher quelques formes humaines parmi des masses décolorées que le crime a roulées et tordues; apprendre des mots que les hommes vivants n'entendent pas sans mourir; toujours évoquer les morts, pour toujours les traduire et les juger, est-ce donc une vie?

— Arrêtez, s'écria Godefroid, je ne saurais vous regarder, vous écouter davantage! Ma raison s'égare, ma vue s'obscurcit. Vous allumez en moi un feu qui me dévore.

— Je dois cependant continuer, reprit le vieillard en secouant sa main par un mouvement extraordinaire qui produisit sur le jeune homme l'effet d'un charme.

Pendant un moment, l'étranger fixa sur Godefroid ses grands yeux éteints et abattus; puis il étendit le doigt vers la terre: vous eussiez cru voir alors un gouffre entr'ouvert à son commandement. Il resta debout, éclairé par les indécis et vagues reflets de la lune qui firent resplendir son front, d'où s'échappa comme une lueur solaire. Si d'abord une expression presque dédaigneuse se perdit dans les sombres plis de son visage, bientôt son regard contracta cette fixité qui semble indiquer la présence d'un objet invisible

aux organes ordinaires de la vue. Certes, ses yeux contemplèrent alors les lointains tableaux que nous garde la tombe. Jamais peut-être cet homme n'eut une apparence si grandiose. Une lutte terrible bou-
5 leversa son âme, vint réagir sur sa forme extérieure; et, quelque puissant qu'il parût être, il plia comme une herbe qui se courbe sous la brise messagère des orages. Godefroid resta silencieux, immobile, enchanté; une force inexplicable le cloua sur le
10 plancher; et, comme lorsque notre attention nous arrache à nous-mêmes, dans le spectacle d'un incendie ou d'une bataille, il ne sentit plus son propre corps.

— Veux-tu que je te dise la destinée au-devant de
15 laquelle tu marchais, pauvre ange d'amour ? Écoute! Il m'a été donné de voir les espaces immenses, les abîmes sans fin où vont s'engloutir les créations humaines, cette mer sans rives où court notre grand fleuve d'hommes et d'anges. En parcourant les ré-
20 gions des éternels supplices, j'étais préservé de la mort par le manteau d'un immortel, ce vêtement de gloire dû au génie et que se passent les siècles, moi, chétif ! Quand j'allais par les campagnes de lumière où se pressent les heureux, l'amour d'une femme, les
25 ailes d'un ange me soutenaient ; porté sur son cœur je pouvais goûter ces plaisirs ineffables dont l'étreinte est plus dangereuse pour nous, mortels, que ne le sont les angoisses du monde mauvais. En accomplissant mon pèlerinage à travers les sombres régions d'en
30 bas, j'étais parvenu, de douleur en douleur, de crime en crime, de punitions en punitions, de silences

atroces en cris déchirants, sur le gouffre supérieur au cercle de l'enfer. Déjà, je voyais dans le lointain la clarté du paradis qui brillait à une distance énorme, j'étais dans la nuit, mais sur les limites du jour. Je volais, emporté par mon guide, entraîné 5 par une puissance semblable à celle qui, pendant nos rêves, nous ravit dans les sphères invisibles aux yeux du corps. L'auréole qui ceignait nos fronts faisait fuir les ombres sur notre passage, comme une impalpable poussière. Loin de nous, les soleils de tous les 10 univers jetaient à peine la faible lueur des lucioles de mon pays. J'allais atteindre les champs de l'air où, vers le paradis, les masses de lumière se multiplient, où l'on fend facilement l'azur, où les innombrables mondes jaillissent comme des fleurs dans une prairie. 15 Là, sur la dernière ligne circulaire qui appartenait encore aux fantômes que je laissais derrière moi, semblable à des chagrins qu'on veut oublier, je vis une grande ombre. Debout et dans une attitude ardente, cette âme dévorait les espaces du regard, ses 20 pieds restaient attachés par le pouvoir de Dieu sur le dernier point de cette ligne, où elle accomplissait sans cesse la tension pénible par laquelle nous projetons nos forces lorsque nous voulons prendre notre élan, comme des oiseaux prêts à s'envoler. Je recon- 25 nus un homme, il ne nous regarda, ne nous entendit pas; tous ses muscles tressaillaient et haletaient; par chaque parcelle de temps, il semblait éprouver, sans faire un seul pas, la fatigue de traverser l'infini qui le séparait du paradis, où sa vue plongeait sans 30 cesse, où il croyait entrevoir une image chérie. Sur

la dernière porte de l'enfer comme sur la première, je lus une expression de désespoir dans l'espérance. Le malheureux était si horriblement écrasé par je ne sais quelle force, que sa douleur passa dans mes os
5 et me glaça. Je me réfugiai près de mon guide, dont la protection me rendit à la paix et au silence. Semblable à la mère dont l'œil perçant voit le milan dans les airs ou l'y devine, l'ombre poussa un cri de joie. Nous regardâmes là où elle regardait, et nous
10 vîmes comme un saphir flottant au-dessus de nos têtes dans les abîmes de lumière. Cette éclatante étoile descendait avec la rapidité d'un rayon de soleil quand il apparaît au matin sur l'horizon, et que ses premières clartés glissent furtivement sur notre terre.
15 La SPLENDEUR devint distincte, elle grandit; j'aperçus bientôt le nuage glorieux au sein duquel vont les anges, espèce de fumée brillante émanée de leur divine substance, et qui çà et là petille en langues de feu. Une noble tête, de laquelle il est impossible de
20 supporter l'éclat sans avoir revêtu le manteau, le laurier, la palme, attribut des Puissances, s'élevait au-dessus de cette nuée aussi blanche, aussi pure que la neige. C'était une lumière dans la lumière! Ses ailes en frémissant semaient d'éblouissantes
25 oscillations dans les sphères par lesquelles il passait, comme passe le regard de Dieu à travers les mondes. Enfin je vis l'archange dans sa gloire! La fleur d'éternelle beauté qui décore les anges de l'Esprit brillait en lui. Il tenait à la main une palme verte,
30 et de l'autre un glaive flamboyant: la palme, pour en décorer l'ombre pardonnée; le glaive, pour faire ré-

culer l'enfer entier par un seul geste. A son approche, nous sentîmes les parfums du ciel qui tombèrent comme une rosée. Dans la région où demeura l'ange, l'air prit la couleur des opales, et s'agita par des ondulations dont le principe venait de lui. Il arriva, regarda l'ombre, lui dit:

" — A demain!

" Puis il se retourna vers le ciel par un mouvement gracieux, étendit ses ailes, franchit les sphères comme un vaisseau fend les ondes en laissant à peine voir ses blanches voiles à des exilés laissés sur quelque plage déserte. L'ombre poussa d'effroyables cris auxquels les damnés répondirent depuis le cercle le plus profondément enfoncé dans l'immensité des mondes de douleur jusqu'à celui plus paisible à la surface duquel nous étions. La plus poignante de toutes les angoisses avait fait un appel à toutes les autres. La clameur se grossit des rugissements d'une mer de feu qui servait comme de base à la terrible harmonie des innombrables millions d'âmes souffrantes. Puis tout à coup l'ombre prit son vol à travers la *cité dolente* et descendit de sa place jusqu'au fond même de l'enfer; elle remonta subitement, revint, se replongea dans les cercles infinis, les parcourut dans tous les sens, semblable à un vautour qui, mis pour la première fois dans une volière, s'épuise en efforts superflus. L'ombre avait le droit d'errer ainsi, et pouvait traverser les zones de l'enfer, glaciales, fétides, brûlantes, sans participer à leurs souffrances; elle glissait dans cette immensité comme un rayon du soleil se fait jour au sein de l'obscurité.

"— Dieu ne lui a point infligé de punition, me dit le maître; mais aucune de ces âmes de qui tu as successivement contemplé les tortures ne voudrait changer son supplice contre l'espérance sous laquelle cette
5 âme succombe.

"En ce moment, l'ombre revint près de nous, ramenée par une force invincible qui la condamnait à sécher sur le bord des enfers. Mon divin guide, qui devina ma curiosité, toucha de son rameau le mal-
10 heureux occupé peut-être à mesurer le siècle de peine qui se trouvait entre ce moment et ce lendemain toujours fugitif. L'ombre tressaillit, et nous jeta un regard plein de toutes les larmes qu'elle avait déjà versées.

15 "— Vous voulez connaître mon infortune? dit-elle d'une voix triste. Oh! j'aime à la raconter. Je suis ici, Térésa est là-haut! voilà tout. Sur terre, nous étions heureux, nous étions toujours unis. Quand je vis pour la première fois ma chère Térésa Donati, elle
20 avait dix ans. Nous nous aimâmes alors, sans savoir ce qu'était l'amour. Notre vie fut une même vie: je pâlissais de sa pâleur, j'étais heureux de sa joie; ensemble, nous nous livrâmes au charme de penser, de sentir, et l'un par l'autre nous apprîmes l'amour.
25 Nous fûmes mariés dans Crémone; jamais nous ne connûmes nos lèvres que parées des perles du sourire, nos yeux rayonnèrent toujours, nos chevelures ne se séparèrent pas plus que nos vœux; toujours nos deux têtes se confondaient quand nous lisions, toujours nos
30 pas s'unissaient quand nous marchions. La vie fut un long baiser, notre maison fut une couche. Un

jour, Térésa pâlit et me dit pour la première fois:

"— Je souffre!"

Et je ne souffrais pas! Elle ne se releva plus. Je vis, sans mourir, ses beaux traits s'altérer, ses cheveux d'or s'endolorir. Elle souriait pour me cacher ses douleurs; mais je les lisais dans l'azur de ses yeux, dont je savais interpréter les moindres tremblements. Elle me disait: "Honorino, je t'aime!" au moment où ses lèvres blanchirent; enfin, elle serrait encore ma main dans ses mains quand la mort les glaça. Aussitôt, je me tuai pour qu'elle ne couchât pas seule dans le lit du sépulcre, sous son drap de marbre. Elle est là-haut, Térésa; moi, je suis ici. Je voulais ne pas la quitter, Dieu nous a séparés; pourquoi donc nous avoir unis sur la terre? Il est jaloux! Le paradis a été sans doute bien plus beau, du jour où Térésa y est montée. La voyez-vous? Elle est triste dans son bonheur, elle est sans moi! Le paradis doit être bien désert pour elle!

"— Maître, dis-je en pleurant, car je pensais à mes amours, au moment où celui-ci souhaitera le paradis pour Dieu seulement, ne sera-t-il pas délivré?

"Le père de la poésie inclina doucement la tête en signe d'assentiment. Nous nous éloignâmes en fendant les airs, sans faire plus de bruit que les oiseaux qui passent quelquefois sur nos têtes quand nous sommes étendus à l'ombre d'un arbre. Nous eussions vainement tenté d'empêcher l'infortuné de blasphémer ainsi. Un des malheurs des anges des ténèbres est de ne jamais voir la lumière, même quand ils en

sont environnés. Celui-ci n'aurait pas compris nos paroles...

En ce moment, le pas rapide de plusieurs chevaux retentit au milieu du silence, le chien aboya, la voix
5 grondeuse du sergent lui répondit ; des cavaliers descendirent, frappèrent à la porte, et le bruit s'éleva tout à coup avec la violence d'une détonation inattendue. Les deux proscrits, les deux poëtes tombèrent sur terre de toute la hauteur qui nous sépare
10 des cieux. Le douloureux brisement de cette chute courut comme un autre sang dans leurs veines, mais en sifflant, en y roulant des pointes acérées et cuisantes. Pour eux, la douleur fut en quelque sorte une commotion électrique. La lourde et sonore dé-
15 marche d'un homme d'armes dont l'épée, dont la cuirasse et les éperons produisaient un cliquetis ferrugineux retentit dans l'escalier; puis un soldat se montra bientôt devant l'étranger surpris.

— Nous pouvons rentrer à Florence, dit cet homme
20 dont la grosse voix parut douce en prononçant des mots italiens.

— Que dis-tu ? demanda le grand vieillard.

— Les *blancs* triomphent!

— Ne te trompes-tu pas? reprit le poëte.

25 — Non, cher Dante! répondit le soldat, dont la voix guerrière exprima les frissonnements des batailles et les joies de la victoire.

— A Florence! à Florence! O ma Florence! cria vivement DANTE ALIGHIERI, qui se dressa sur ses
30 pieds, regarda dans les airs, crut voir l'Italie, et devint gigantesque.

— Et moi! quand serai-je dans le ciel? dit Godefroid, qui restait un genou en terre devant le poëte immortel, comme un ange en face du sanctuaire.

— Viens à Florence! lui dit Dante d'un son de voix compatissant. Va! quand tu verras ses amoureux paysages du haut de Fiesole, tu te croiras au paradis.

Le soldat se mit à sourire. Pour la première, pour la seule fois peut-être, la sombre et terrible figure de Dante respira une joie; ses yeux et son front exprimaient les peintures de bonheur qu'il a si magnifiquement prodiguées dans son *Paradis*. Il lui semblait peut-être entendre la voix de Béatrix. En ce moment, le pas léger d'une femme et le frémissement d'une robe retentirent dans le silence. L'aurore jetait alors ses premières clartés. La belle comtesse Mahaut entra, courut à Godefroid.

— Viens, mon enfant, mon fils! il m'est maintenant permis de t'avouer! Ta naissance est reconnue, tes droits sont sous la protection du roi de France, et tu trouveras un paradis dans le cœur de ta mère.

— Je reconnais *la voix* du ciel! cria l'enfant ravi.

Ce cri réveilla Dante, qui regarda le jeune homme enlacé dans les bras de la comtesse; il les salua par un regard et laissa son compagnon d'étude sur le sein maternel.

— Partons! s'écria-t-il d'une voix tonnante. Mort aux guelfes!

Paris, octobre 1881.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE.

LA MESSE DE L'ATHÉE.

CECI EST DÉDIÉ A AUGUSTE BORGET

Par son ami
DE BALZAC.

Un médecin à qui la science doit une belle théorie physiologique, et qui, jeune encore, s'est placé parmi les célébrités de l'École de Paris, centre de lumières auquel les médecins de l'Europe rendent tous hom-
5 mage, le docteur Bianchon a longtemps pratiqué la chirurgie avant de se livrer à la médecine. Ses premières études furent dirigées par un des plus grands chirurgiens français, par l'illustre Desplein, qui passa comme un météore dans la science. De l'aveu de ses
10 ennemis, il enterra dans la tombe une méthode intransmissible. Comme tous les gens de génie, il était sans héritiers: il portait et emportait tout avec lui. La gloire des chirurgiens ressemble à celle des acteurs, qui n'existent que de leur vivant et dont le
15 talent n'est plus appréciable dès qu'ils ont disparu. Les acteurs et les chirurgiens, comme aussi les grands

chanteurs, comme les virtuoses qui décuplent par leur exécution la puissance de la musique, sont tous les héros du moment. Desplein offre la preuve de cette similitude entre la destinée de ces génies transitoires. Son nom, si célèbre hier, aujourd'hui presque oublié, restera dans sa spécialité sans en franchir les bornes. Mais ne faut-il pas des circonstances inouïes pour que le nom d'un savant passe du domaine de la Science dans l'histoire générale de l'Humanité ? Desplein avait-il cette universalité de connaissances qui fait d'un homme le *verbe* ou la *figure* d'un siècle ? Desplein possédait un divin coup d'œil : il pénétrait le malade et sa maladie par une intuition acquise ou naturelle qui lui permettait d'embrasser les diagnostics particuliers à l'individu, de déterminer le moment précis, l'heure, la minute à laquelle il fallait opérer, en faisant la part aux circonstances atmosphériques et aux particularités du tempérament. Pour marcher ainsi de conserve avec la nature, avait-il donc étudié l'incessante jonction des êtres et des substances élémentaires contenues dans l'atmosphère ou que fournit la terre à l'homme qui les absorbe et les prépare pour en tirer une expression particulière ? Procédait-il par cette puissance de déduction et d'analogie à laquelle est dû le génie de Cuvier ? Quoi qu'il en soit, cet homme s'était fait le confident de la chair, il la saisissait dans le passé comme dans l'avenir, en s'appuyant sur le présent. Mais a-t-il résumé toute la science en sa personne, comme ont fait Hippocrate, Galien, Aristote ? A-t-il conduit toute une école vers des mondes nouveaux ? Non. S'il est impossible de

refuser à ce perpétuel observateur de la chimie humaine l'antique science du magisme, c'est-à-dire la connaissance des principes en fusion, les causes de la vie, la vie avant la vie, ce qu'elle sera par ses pré-
5 parations avant d'être, il faut avouer que, malheureusement, tout en lui fut personnel: isolé dans sa vie par l'égoïsme, l'égoïsme suicide aujourd'hui sa gloire. Sa tombe n'est pas surmontée de la statue sonore qui redit à l'avenir les mystères que le génie cherche à ses
10 dépens. Mais peut-être le talent de Desplein était-il solidaire de ses croyances, et conséquemment mortel. Pour lui, l'atmosphère terrestre était un sac générateur: il voyait la terre comme un œuf dans sa coque, et, ne pouvant savoir qui de l'œuf, qui de la poule,
15 avait commencé, il n'admettait ni le coq ni l'œuf. Il ne croyait ni en l'animal antérieur, ni en l'esprit postérieur à l'homme. Desplein n'était pas dans le doute, il affirmait. Son athéisme pur et franc ressemblait à celui de beaucoup de savants, les meil-
20 leures gens du monde, mais invinciblement athées, athées comme les gens religieux n'admettent pas qu'il puisse y avoir d'athées. Cette opinion ne devait pas être autrement chez un homme habitué depuis son jeune âge à disséquer l'être par excellence, avant,
25 pendant et après la vie, à le fouiller dans tous ses appareils sans y trouver cette âme unique, si nécessaire aux théories religieuses. En y reconnaissant un centre cérébral, un centre nerveux et un centre aérosanguin, dont les deux premiers se suppléent si bien
30 l'un l'autre, qu'il eut dans les derniers jours de sa vie la conviction que le sens de l'ouïe n'était pas absolu-

ment nécessaire pour entendre, ni le sens de la vue absolument nécessaire pour voir, et que le plexus solaire les remplaçait sans que l'on en pût douter; Desplein, en trouvant deux âmes dans l'homme, corrobora son athéisme de ce fait, quoiqu'il ne préjuge encore rien sur Dieu. Cet homme mourut, dit-on, dans l'impénitence finale où meurent malheureusement beaucoup de beaux génies, à qui Dieu puisse pardonner.

La vie de cet homme si grand offrait beaucoup de petitesses, pour employer l'expression dont se servaient ses ennemis, jaloux de diminuer sa gloire, mais qu'il serait plus convenable de nommer des contresens apparents. N'ayant jamais connaissance des déterminations par lesquelles agissent les esprits supérieurs, les envieux ou les niais s'arment aussitôt de quelques contradictions superficielles pour dresser un acte d'accusation sur lequel ils les font momentanément juger. Si, plus tard, le succès couronne les combinaisons attaquées, en montrant la corrélation des préparatifs et des résultats, il subsiste toujours un peu des calomnies d'avant-garde. Ainsi, de nos jours, Napoléon fut condamné par nos contemporains, lorsqu'il déployait les ailes de son aigle sur l'Angleterre: il fallut 1822 pour expliquer 1804 et les bateaux plats de Boulogne.

Chez Desplein, la gloire et la science étant inattaquables, ses ennemis s'en prenaient à son humeur bizarre, à son caractère; tandis qu'il possédait tout bonnement cette qualité que les Anglais nomment *excentricity*. Parfois superbement vêtu comme Cré-

billon le tragique, il affectait tout à coup une singulière indifférence en fait de vêtement; on le voyait tantôt en voiture, tantôt à pied. Tour à tour brusque et bon, en apparence âpre et avare, mais capable
5 d'offrir sa fortune à ses maîtres exilés qui lui firent l'honneur de l'accepter pendant quelques jours, aucun homme n'a inspiré plus de jugements contradictoires. Quoique capable, pour avoir un cordon noir que les médecins n'auraient pas dû briguer, de laisser tom-
10 ber, à la cour, un livre d'heures de sa poche, croyez qu'il se moquait en lui-même de tout; il avait un profond mépris pour les hommes, après les avoir observés d'en haut et d'en bas, après les avoir surpris dans leur véritable expression, au milieu des actes de l'existence
15 les plus solennels et les plus mesquins. Chez un grand homme, les qualités sont souvent solidaires. Si, parmi ces colosses, l'un d'eux a plus de talent que d'esprit, son esprit est encore plus étendu que celui de qui l'on dit simplement: "Il a de l'esprit."
20 Tout génie suppose une vue morale. Cette vue peut s'appliquer à quelque spécialité; mais qui voit la fleur, doit voir le soleil. Celui qui entendit un diplomate, sauvé par lui, demandant: "Comment va l'empereur?" et qui répondit: "Le courtisan revient,
25 l'homme suivra!" celui-là n'est pas seulement chirurgien ou médecin, il est aussi prodigieusement spirituel. Ainsi, l'observateur patient et assidu de l'humanité légitimera les prétentions exorbitantes de Desplein et le croira, comme il se croyait lui-même,
30 propre à faire un ministre tout aussi grand qu'était le chirurgien.

Parmi les énigmes que présente aux yeux de plusieurs contemporains la vie de Desplein, nous avons choisi l'une des plus intéressantes, parce que le mot s'en trouvera dans la conclusion du récit, et le vengera de quelques sottes accusations. 5

De tous les élèves que Desplein eut à son hôpital, Horace Bianchon fut un de ceux auxquels il s'attacha le plus vivement. Avant d'être interne à l'Hôtel-Dieu, Horace Bianchon était un étudiant en médecine, logé dans une misérable pension du quartier latin connue 10 sous le nom de la *maison Vauquer*. Ce pauvre jeune homme y sentait les atteintes de cette ardente misère, espèce de creuset d'où les grands talents doivent sortir purs et incorruptibles comme des diamants qui peuvent être soumis à tous les chocs sans se briser. Au 15 feu violent de leurs passions déchaînées, ils acquièrent la probité la plus inaltérable, et contractent l'habitude des luttes qui attendent le génie par le travail constant dans lequel ils ont cerclé leurs appétits trompés. Horace était un jeune homme droit, incapable de tergi- 20 verser dans les questions d'honneur, allant sans phrases au fait, prêt pour ses amis à mettre en gage son manteau, comme à leur donner son temps et ses veilles. Horace était, enfin, un de ces amis qui ne s'inquiètent pas de ce qu'ils reçoivent en échange de ce qu'ils don- 25 nent, certains de recevoir à leur tour plus qu'ils ne donneront. La plupart de ses amis avaient pour lui ce respect intérieur qu'inspire une vertu sans emphase, et plusieurs d'entre eux redoutaient sa censure. Mais ces qualités, Horace les déployait sans pédantisme. 30 Ni puritain ni sermonneur, il jurait de bonne grâce

en donnant un conseil, et faisait volontiers un *tronçon de chière lie* quand l'occasion s'en présentait. Bon compagnon, pas plus prude que ne l'est un cuirassier, rond et franc, non pas comme un marin, car le marin
5 d'aujourd'hui est un rusé diplomate, mais comme un brave jeune homme qui n'a rien à déguiser dans sa vie, il marchait la tête haute et la pensée rieuse. Enfin, pour tout exprimer par un mot, Horace était le Pylade de plus d'un Oreste, les créanciers étant pris
10 aujourd'hui comme la figure la plus réelle des Furies antiques. Il portait sa misère avec cette gaieté qui peut-être est un des plus grands éléments de courage, et, comme tous ceux qui n'ont rien, il contractait peu de dettes. Sobre comme un chameau, alerte comme
15 un cerf, il était ferme dans ses idées et dans sa conduite. La vie heureuse de Bianchon commença du jour où l'illustre chirurgien acquit la preuve des qualités et des défauts qui, les uns aussi bien que les autres, rendent doublement précieux à ses amis le
20 docteur Horace Bianchon. Quand un chef de clinique prend dans son giron un jeune homme, ce jeune homme a, comme on dit, le pied dans l'étrier. Desplein ne manquait pas d'emmener Bianchon pour se faire assister par lui dans les maisons opulentes, où
25 presque toujours quelque gratification tombait dans l'escarcelle de l'interne, et où se révélaient insensiblement au provincial les mystères de la vie parisienne; il le gardait dans son cabinet lors de ses consultations, et l'y employait; parfois, il l'envoyait accompagner un
30 riche malade aux eaux; enfin il lui préparait une clientèle. Il résulte de ceci qu'au bout d'un certain

temps le tyran de la chirurgie eut un séide. Ces deux hommes, l'un au faîte des honneurs et de sa science, jouissant d'une immense fortune et d'une immense gloire, l'autre, modeste oméga, n'ayant ni fortune ni gloire, devinrent intimes. Le grand Desplein disait 5 tout à son interne; l'interne savait si telle femme s'était assise sur une chaise auprès du maître, ou sur le fameux canapé qui se trouvait dans le cabinet et sur lequel Desplein dormait: Bianchon connaissait les mystères de ce tempérament de lion et de taureau 10 qui finit par élargir, amplifier outre mesure le buste du grand homme, et causa sa mort par le développement du cœur. Il étudia les bizarreries de cette vie si occupée, les projets de cette avarice si sordide, les espérances de l'homme politique caché dans le savant; 15 il put prévoir les déceptions qui attendaient le seul sentiment enfoui dans ce cœur moins de bronze que bronzé.

Un jour, Bianchon dit à Desplein qu'un pauvre porteur d'eau du quartier Saint-Jacques avait une 20 horrible maladie causée par les fatigues et la misère; ce pauvre Auvergnat n'avait mangé que des pommes de terre dans le grand hiver de 1821. Desplein laissa tous ses malades. Au risque de crever son cheval, il vola, suivi de Bianchon, chez le pauvre homme et le 25 fit transporter lui-même dans la maison de santé établie par le célèbre Dubois dans le faubourg Saint-Denis. Il alla soigner cet homme, auquel il donna, quand il l'eut rétabli, la somme nécessaire pour acheter un cheval et un tonneau. Cet Auvergnat se distingua 30 par un trait original. Un de ses amis tombe malade,

il l'emmène promptement chez Desplein, en disant à son bienfaiteur :

— Je n'aurais pas souffert qu'il allât chez un autre.

Tout bourru qu'il était, Desplein serra la main du
5 porteur d'eau et lui dit :

— Amène-les-moi tous.

Et il fit entrer l'enfant du Cantal à l'Hôtel-Dieu, où il eut de lui le plus grand soin. Bianchon avait déjà plusieurs fois remarqué chez son chef une pré-
10 dilection pour les Auvergnats et surtout pour les porteurs d'eau ; mais, comme Desplein mettait une sorte d'orgueil à ses traitements de l'Hôtel-Dieu, l'élève n'y voyait rien de trop étrange.

Un jour, en traversant la place Saint-Sulpice,
15 Bianchon aperçut son maître entrant dans l'église vers neuf heures du matin. Desplein, qui ne faisait jamais alors un pas sans son cabriolet, était à pied, et se coulait par la porte de la rue du Petit-Lion, comme s'il fût entré dans une maison suspecte. Naturelle-
20 ment pris de curiosité, l'interne, qui connaissait les opinions de son maître et qui était *cabaniste* en dyable par un y grec (ce qui semble dans Rabelais une supériorité de diablerie), Bianchon se glissa dans Saint-Sulpice, et ne fut pas médiocrement étonné de
25 voir le grand Desplein, cet athée sans pitié pour les anges, qui n'offrent point prise aux bistouris, et ne peuvent avoir ni fistules ni gastrites, enfin, cet intrépide *dériseur*, humblement agenouillé, et où ?... à la chapelle de la Vierge, devant laquelle il écouta une
30 messe, donna pour les frais du culte, donna pour les

pauvres, en restant sérieux comme s'il se fût agi d'une opération.

— Il ne vient, certes, pas éclaircir des questions relatives à l'accouchement de la Vierge, se disait Bianchon, dont l'étonnement fut sans bornes. Si je l'avais vu tenant, à la Fête-Dieu, un des cordons du dais, il n'y aurait eu qu'à rire; mais, à cette heure, seul, sans témoins, il y a certes de quoi faire penser!

Bianchon ne voulut pas avoir l'air d'espionner le premier chirurgien de l'Hôtel-Dieu, il s'en alla. Par hasard, Desplein l'invita ce jour-là même à dîner avec lui hors de chez lui, chez un restaurateur. Entre la poire et le fromage, Bianchon arriva, par d'habiles préparations, à parler de la messe, en la qualifiant de momerie et de farce.

— Une farce, dit Desplein, qui a coûté plus de sang à la chrétienté que toutes les batailles de Napoléon et que toutes les sangsues de Broussais! La messe est une invention papale qui ne remonte pas plus haut que le VIe siècle, et que l'on a basée sur *Hoc est corpus*. Combien de torrents de sang n'a-t-il pas fallu verser pour établir la Fête-Dieu par l'institution de laquelle la cour de Rome a voulu constater sa victoire dans l'affaire de la Présence réelle, schisme qui, pendant trois siècles, a troublé l'Église! Les guerres du comte de Toulouse et les Albigeois sont la queue de cette affaire. Les Vaudois et les Albigeois se refusaient à reconnaître cette innovation.

Enfin Desplein prit plaisir à se livrer à toute sa verve d'athée, et ce fut un flux de plaisanteries vol-

tairiennes, ou, pour être plus exact, une détestable contrefaçon du *Citateur*.

— Ouais! se dit Bianchon en lui-même, où est mon dévot de ce matin

Il garda le silence, il douta d'avoir vu son chef à Saint-Sulpice. Desplein n'eût pas pris la peine de mentir à Bianchon: ils se connaissaient trop bien tous deux, ils avaient déjà, sur des points tout aussi graves, échangé des pensées, discuté des systèmes *de natura rerum* en les sondant ou les disséquant avec les couteaux et le scalpel de l'incrédulité. Trois mois se passèrent. Bianchon ne donna point de suite à ce fait, quoiqu'il restât gravé dans sa mémoire. Dans cette année, un jour, l'un des médecins de l'Hôtel-Dieu prit Desplein par le bras devant Bianchon, comme pour l'interroger.

— Qu'alliez-vous donc faire à Saint-Sulpice, mon cher maître? lui dit-il.

— Y voir un prêtre qui a une carie au genou, et que madame la duchesse d'Angoulême m'a fait l'honneur de me recommander, dit Desplein.

Le médecin se paya de cette défaite, mais non Bianchon.

— Ah! il va voir des genoux malades dans l'église! Il allait entendre sa messe, se dit l'interne.

Bianchon se promit de guetter Desplein; il se rappela le jour, l'heure auxquels il l'avait surpris entrant à Saint-Sulpice, et se promit d'y venir l'année suivante au même jour et à la même heure, afin de savoir s'il l'y surprendrait encore. En ce cas, la périodicité de sa dévotion autoriserait une investiga-

tion scientifique, car il ne devait pas se rencontrer chez un tel homme une contradiction directe entre la pensée et l'action. L'année suivante, au jour et à l'heure dits, Bianchon, qui déjà n'était plus l'interne de Desplein, vit le cabriolet du chirurgien s'arrêtant au coin de la rue de Tournon et de celle du Petit-Lion, d'où son ami s'en alla jésuitiquement le long des murs à Saint-Sulpice, où il entendit encore sa messe à l'autel de la Vierge. C'était bien Desplein! le chirurgien en chef, l'athée *in petto,* le dévot par hasard. L'intrigue s'embrouillait. La persistance de cet illustre savant compliquait tout. Quand Desplein fut sorti, Bianchon s'approcha du sacristain qui vint desservir la chapelle, et lui demanda si ce monsieur était un habitué.

— Voilà vingt ans que je suis ici, dit le sacristain, et, depuis ce temps, M. Desplein vient quatre fois par an entendre cette messe; il l'a fondée.

— Une fondation faite par lui! dit Bianchon en s'éloignant. Ceci vaut le mystère de l'Immaculée Conception, une chose qui, à elle seule, doit rendre un médecin incrédule.

Il se passa quelque temps sans que le docteur Bianchon, quoique ami de Desplein, fût en position de lui parler de cette particularité de sa vie. S'ils se rencontraient en consultation ou dans le monde, il était difficile de trouver ce moment de confiance et de solitude où l'on demeure les pieds sur les chenets, la tête appuyée sur le dos d'un fauteuil, et pendant lequel deux hommes se disent leurs secrets. Enfin, à sept ans de distance, après la révolution de 1830,

quand le peuple se ruait sur l'Archevêché, quand les inspirations républicaines les poussaient à détruire les croix dorées qui poindaient, comme des éclairs, dans l'immensité de cet océan de maisons; quand l'Incrédulité, côte à côte avec l'Émeute, se carrait dans les rues, Bianchon surprit Desplein entrant encore dans Saint-Sulpice. Le docteur l'y suivit, se mit près de lui, sans que son ami lui fît le moindre signe ou témoignât la moindre surprise. Tous deux entendirent la messe de fondation.

— Me direz-vous, mon cher, dit Bianchon à Desplein quand ils sortirent de l'église, la raison de votre capucinade? Je vous ai déjà surpris trois fois allant à la messe, vous! Vous me ferez raison de ce mystère, et m'expliquerez ce désaccord flagrant entre vos opinions et votre conduite. Vous ne croyez pas en Dieu, et vous allez à la messe! Mon cher maître, vous êtes tenu de me répondre.

— Je ressemble à beaucoup de dévots, à des hommes profondément religieux en apparence, mais tout aussi athées que nous pouvons l'être, vous et moi.

Et ce fut un torrent d'épigrammes sur quelques personnages politiques dont le plus connu nous offre en ce siècle une nouvelle édition du *Tartufe* de Molière.

— Je ne vous demande pas tout cela, dit Bianchon; je veux savoir la raison de ce que vous venez de faire ici, pourquoi vous avez fondé cette messe.

— Ma foi, mon cher ami, dit Desplein, je suis sur le bord de ma tombe, je puis bien vous parler des commencements de ma vie.

En ce moment, Bianchon et le grand homme se trouvaient dans la rue des Quatre-Vents, une des plus horribles rues de Paris. Desplein montra le sixième étage d'une de ces maisons qui ressemblent à un obélisque, dont la porte bâtarde donne sur une allée au bout de laquelle est un tortueux escalier éclairé par des jours justement nommés des *jours de souffrance*. C'était une maison verdâtre, au rez-de-chaussée de laquelle habitait un marchand de meubles, et qui paraissait loger à chacun de ses étages une différente misère. En levant le bras par un mouvement plein d'énergie, Desplein dit à Bianchon:

— J'ai demeuré là-haut deux ans!

— Je le sais, d'Arthez y a demeuré, j'y suis venu presque tous les jours pendant ma première jeunesse, nous l'appelions alors le *bocal aux grands hommes!* Après?

— La messe que je viens d'entendre est liée à des événements qui se sont accomplis alors que j'habitais la mansarde où vous me dites qu'a demeuré d'Arthez, celle à la fenêtre de laquelle flotte une corde chargée de linge au-dessus d'un pot de fleurs. J'ai eu de si rudes commencements, mon cher Bianchon, que je puis disputer à qui que ce soit la palme des souffrances parisiennes. J'ai tout supporté: faim, soif, manque d'argent, manque d'habits, de chaussure et de linge, tout ce que la misère a de plus dur. J'ai soufflé sur mes doigts engourdis dans ce *bocal aux grands hommes*, que je voudrais aller revoir avec vous. J'ai travaillé pendant un hiver en voyant fumer ma tête, et distinguant l'air de ma transpiration comme

nous voyons celle des chevaux par un jour de gelée. Je ne sais où l'on prend son point d'appui pour résister à cette vie. J'étais seul, sans secours, sans un sou ni pour acheter des livres ni pour payer les frais de mon
5 éducation médicale; sans un ami: mon caractère irascible, ombrageux, inquiet me desservait. Personne ne voulait voir dans mes irritations le malaise et le travail d'un homme qui, du fond de l'état social où il est, s'agite pour arriver à la surface. Mais
10 j'avais, je puis vous le dire, à vous devant qui je n'ai pas besoin de me draper, j'avais ce lit de bons sentiments et de sensibilité vive qui sera toujours l'apanage des hommes assez forts pour grimper sur un sommet quelconque, après avoir piétiné longtemps dans les
15 marécages de la misère. Je ne pouvais rien tirer de ma famille, ni de mon pays, au delà de l'insuffisante pension qu'on me faisait. Enfin, à cette époque, je mangeais le matin un petit pain que le boulanger de la rue du Petit-Lion me vendait moins cher parce
20 qu'il était de la veille ou de l'avant-veille, et je l'émiettais dans du lait: mon repas du matin ne me coûtait ainsi que deux sous. Je ne dînais que tous les deux jours dans une pension où le dîner coûtait seize sous. Je ne dépensais ainsi que neuf sous par jour. Vous
25 connaissez aussi bien que moi quel soin je pouvais avoir de mes habits et de ma chaussure! Je ne sais pas si plus tard nous éprouvons autant de chagrin par la trahison d'un confrère que nous en avons éprouvé, vous comme moi, en apercevant la rieuse grimace d'un
30 soulier qui se découd, en entendant craquer l'entournure d'une redingote. Je ne buvais que de l'eau,

j'avais le plus grand respect pour les cafés. Zoppi m'apparaissait comme une terre promise où les Lucullus du pays latin avaient seuls le droit de présence. "Pourrais-je jamais, me disais-je parfois, y prendre une tasse de café à la crème, y jouer une partie de domino?" Enfin, je reportais dans mes travaux la rage que m'inspirait la misère. Je tâchais d'accaparer des connaissances positives afin d'avoir une immense valeur personnelle, pour mériter la place à laquelle j'arriverais le jour où je serais sorti de mon néant. Je consommais plus d'huile que de pain: la lumière qui m'éclairait pendant ces nuits obstinées me coûtait plus cher que ma nourriture. Ce duel a été long, opiniâtre, sans consolation. Je n'éveillais aucune sympathie autour de moi. Pour avoir des amis, ne faut-il pas se lier avec des jeunes gens, posséder quelques sous afin d'aller gobelotter avec eux, se rendre ensemble partout où vont des étudiants? Je n'avais rien! Et personne à Paris ne se figure que *rien* est *rien*. Quand il s'agissait de découvrir mes misères, j'éprouvais au gosier cette contraction nerveuse qui fait croire à nos malades qu'il leur remonte une boule de l'œsophage dans le larynx. J'ai plus tard rencontré de ces gens, nés riches, qui, n'ayant jamais manqué de rien, ne connaissent pas le problème de cette règle de trois: *Un jeune homme* EST *au crime comme une pièce de cent sous* EST *à* X. Ces imbéciles dorés me disent:

"— Pourquoi donc faisiez-vous des dettes? pourquoi donc contractiez-vous des obligations onéreuses?

"Ils me font l'effet de cette princesse qui, sachant

que le peuple manquait de pain, disait : "Pourquoi n'achète-t-il pas de la brioche ?" Je voudrais bien voir l'un de ces riches, qui se plaint que je lui prends trop cher quand il faut l'opérer, oui, je voudrais le
5 voir seul dans Paris, sans sou ni maille, sans un ami, sans crédit, et forcé de travailler de ses cinq doigts pour vivre ? Que ferait-il ? où irait-il apaiser sa faim ? Bianchon, si vous m'avez vu quelquefois amer et dur, je superposais alors mes premières douleurs sur l'in-
10 sensibilité, sur l'égoïsme, desquels j'ai eu des milliers de preuves dans les hautes sphères; ou bien je pensais aux obstacles que la haine, l'envie, la jalousie, la calomnie, ont élevés entre le succès et moi. A Paris, quand certaines gens vous voient prêts à mettre le
15 pied à l'étrier, les uns vous tirent par le pan de votre habit, les autres lâchent la boucle de la sous-ventrière pour que vous vous cassiez la tête en tombant; celui-ci vous déferre le cheval, celui-là vous vole le fouet: le moins traître est celui que vous voyez venir pour
20 vous tirer un coup de pistolet à bout portant. Vous avez assez de talent, mon cher enfant, pour connaître bientôt la bataille horrible, incessante que la médiocrité livre à l'homme supérieur. Si vous perdez vingt-cinq louis un soir, le lendemain vous serez accusé
25 d'être un joueur, et vos meilleurs amis diront que vous avez perdu la veille vingt-cinq mille francs. Ayez mal à la tête, vous passerez pour un fou. Ayez une vivacité, vous serez insociable. Si, pour résister à ce bataillon de pygmées, vous rassemblez en vous des
30 forces supérieures, vos meilleurs amis s'écrieront que vous voulez tout dévorer, que vous avez la prétention

de dominer, de tyranniser. Enfin vos qualités deviendront des défauts, vos défauts deviendront des vices, et vos vertus seront des crimes. Si vous avez sauvé quelqu'un, vous l'aurez tué; si votre malade reparaît, il sera constant que vous aurez assuré le présent aux dépens de l'avenir; s'il n'est pas mort, il mourra. Bronchez, vous serez tombé! Inventez quoi que ce soit, réclamez vos droits, vous serez un homme difficultueuse, un homme fin, qui ne veut pas laisser arriver les jeunes gens. Ainsi, mon cher, si je ne crois pas en Dieu, je crois encore moins à l'homme. Ne connaissez-vous pas en moi un Desplein entièrement différent du Desplein de qui chacun médit? Mais ne fouillons pas dans ce tas de boue. Donc, j'habitais cette maison, j'étais à travailler pour pouvoir passer mon premier examen, et je n'avais pas un liard. Vous savez! j'étais arrivé à l'une de ces dernières extrémités où l'on se dit: "Je m'engagerai!" J'avais un espoir. J'attendais de mon pays une malle pleine de linge, un présent de ces vieilles tantes, qui, ne connaissant rien de Paris, pensent à vos chemises, en s'imaginant qu'avec trente francs par mois leur neveu mange des ortolans. La malle arriva pendant que j'étais à l'École: elle avait coûté quarante francs de port; le portier, un cordonnier allemand logé dans une soupente, les avait payés et gardait la malle. Je me suis promené dans la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés et dans la rue de l'École-de-Médecine, sans pouvoir inventer un stratagème qui me livrât ma malle sans être obligé de donner les quarante francs que j'aurais naturellement

payés après avoir vendu le linge. Ma stupidité me fit deviner que je n'avais pas d'autre vocation que la chirurgie. Mon cher, les âmes délicates, dont la force s'exerce dans une sphère élevée, manquent de cet esprit d'intrigue, fertile en ressources, en combinaisons; leur génie, à elles, c'est le hasard: elles ne cherchent pas, elles rencontrent.

"Enfin, je revins à la nuit, au moment où rentrait mon voisin, un porteur d'eau nommé Bourgeat, un homme de Saint-Flour. Nous nous connaissions comme se connaissent deux locataires qui ont chacun leur chambre sur le même carré, qui s'entendent dormant, toussant, s'habillant, et qui finissent par s'habituer l'un à l'autre. Mon voisin m'apprit que le propriétaire, auquel je devais trois termes, m'avait mis à la porte: il me faudrait déguerpir le lendemain. Lui-même était chassé à cause de sa profession. Je passai la nuit la plus douloureuse de ma vie. "Où prendre un commissionnaire pour emporter mon pauvre ménage, mes livres? Comment payer le commissionnaire et le portier? Où aller?" Ces questions insolubles, je les répétais dans les larmes, comme les fous redisent leurs refrains. Je dormis. La misère a pour elle un divin sommeil plein de beaux rêves. Le lendemain matin, au moment où je mangeais mon écuellée de pain émietté dans mon lait, Bourgeat entre et me dit en mauvais français:

"—Monchieur l'étudiant, che chuis un pauvre homme, enfant trouvé de l'hospital de Chaint-Flour, chans père ni mère, et qui ne chuis pas assez riche pour me marier. Vous n'êtes pas non plus fertile en

parents, ni garni de che qui che compte? Écoutez, j'ai en bas une charrette à bras que j'ai louée à deux chous l'heure, toutes nos affaires peuvent y tenir; si vous voulez, nous chercherons à nous loger de compagnie, puisque nous chommes chassés d'ici. Che n'est pas, après tout, le paradis terrestre.

"— Je le sais bien, lui dis-je, mon brave Bourgeat. Mais je suis bien embarrassé: j'ai en bas une malle qui contient pour cent écus de linge, avec lequel je pourrais payer le propriétaire et ce que je dois au portier, et je n'ai pas cent sous.

"— Bah! j'ai quelques monnerons, me répondit joyeusement Bourgeat en me montrant une vieille bourse en cuir crasseux. Gardez vostre linge.

"Bourgeat paya mes trois termes, le sien, et solda le portier. Puis il mit nos meubles, mon linge dans sa charrette, et la traîna par les rues en s'arrêtant devant chaque maison où pendait un écriteau. Moi, je montais pour aller voir si le local à louer pouvait nous convenir. A midi, nous errions encore dans le quartier latin sans y avoir rien trouvé. Le prix était un grand obstacle. Bourgeat me proposa de déjeuner chez un marchand de vin, à la porte duquel nous laissâmes la charrette. Vers le soir, je découvris dans la cour de Rohan, passage du Commerce, en haut d'une maison, sous les toits, deux chambres séparées par l'escalier. Nous eûmes chacun pour soixante francs de loyer par an. Nous voilà casés, moi et mon humble ami. Nous dînâmes ensemble. Bourgeat, qui gagnait une cinquantaine de sous par jour, possédait environ cent écus; il allait bientôt pouvoir réaliser

son ambition en achetant un tonneau et un cheval. En apprenant ma situation, car il me tira mes secrets avec une profondeur matoise et une bonhomie dont le souvenir me remue encore aujourd'hui le cœur, il
5 renonça pour quelque temps à l'ambition de toute sa vie: Bourgeat était marchand à la voie depuis vingt-deux ans, il sacrifia ses cent écus à mon avenir.

Ici, Desplein serra violemment le bras de Bianchon.

— Il me donna l'argent nécessaire à mes examens!
10 Cet homme, mon ami, comprit que j'avais une mission, que les besoins de mon intelligence passaient avant les siens. Il s'occupa de moi, il m'appelait son *petit*, il me prêta l'argent nécessaire à mes achats de livres, il venait quelquefois tout doucement me voir
15 travaillant; enfin il prit des précautions maternelles pour que je substituasse à la nourriture insuffisante et mauvaise à laquelle j'étais condamné une nourriture saine et abondante. Bourgeat, homme d'environ quarante ans, avait une figure bourgeoise du moyen
20 âge, un front bombé, une tête qu'un peintre aurait pu faire poser comme modèle pour un Lycurgue. Le pauvre homme se sentait le cœur gros d'affections à placer; il n'avait jamais été aimé que par un caniche mort depuis peu de temps, et dont il me parlait tou-
25 jours en me demandant si je croyais que l'Église consentirait à dire des messes pour le repos de son âme. Son chien était, disait-il, un vrai chrétien, qui, durant douze années, l'avait accompagné à l'église sans avoir jamais aboyé, écoutant les orgues sans ouvrir la
30 gueule, et restant accroupi près de lui d'un air qui lui faisait croire qu'il priait avec lui. Cet homme reporta

sur moi toutes ses affections: il m'accepta comme un être seul et souffrant; il devint pour moi la mère la plus attentive, le bienfaiteur le plus délicat, enfin l'idéal de cette vertu qui se complaît dans son œuvre. Quand je le rencontrais dans la rue, il me jetait un regard d'intelligence plein d'une inconcevable noblesse: il affectait alors de marcher comme s'il ne portait rien, il paraissait heureux de me voir en bonne santé, bien vêtu. Ce fut enfin le dévouement du peuple, l'amour de la grisette reporté dans une sphère élevée. Bourgeat faisait mes commissions, il m'éveillait la nuit aux heures dites, il nettoyait ma lampe, frottait notre palier; aussi bon domestique que bon père, et propre comme une fille anglaise. Il faisait le ménage. Comme Philopœmen, il sciait notre bois, et communiquait à toutes ses actions la simplicité du faire, en y gardant sa dignité, car il semblait comprendre que le but ennoblissait tout. Quand je quittai ce brave homme pour entrer à l'Hôtel-Dieu comme interne, il éprouva je ne sais quelle douleur morne en songeant qu'il ne pourrait plus vivre avec moi; mais il se consola par la perspective d'amasser l'argent nécessaire aux dépenses de ma thèse, et il me fit promettre de le venir voir les jours de sortie. Bourgeat était fier de moi, il m'aimait pour moi et pour lui. Si vous recherchiez ma thèse, vous verriez qu'elle lui a été dédiée. Dans la dernière année de mon internat, j'avais gagné assez d'argent pour rendre tout ce que je devais à ce digne Auvergnat en lui achetant un cheval et un tonneau; il fut outré de colère de savoir que je me privais de mon argent, et

néanmoins il était enchanté de voir ses souhaits réalisés; il riait et me grondait, il regardait son tonneau, son cheval, et s'essuyait une larme en me disant:

"— C'est mal! Ah! le beau tonneau! Vous avez eu tort... Le cheval est fort comme un Auvergnat.

"Je n'ai rien vu de plus touchant que cette scène. Bourgeat voulut absolument m'acheter cette trousse garnie en argent que vous avez vue dans mon cabinet, et qui en est pour moi la chose la plus précieuse. Quoique enivré par mes premiers succès, il ne lui est jamais échappé la moindre parole, le moindre geste, qui voulussent dire: "C'est à moi qu'est dû cet homme!" Et cependant, sans lui la misère m'aurait tué. Le pauvre homme s'était exterminé pour moi: il n'avait mangé que du pain frotté d'ail, afin que j'eusse du café pour suffire à mes veilles. Il tomba malade. J'ai passé, comme vous l'imaginez, les nuits à son chevet, je l'ai tiré d'affaire la première fois; mais il eut une rechute deux ans après, et, malgré les soins les plus assidus, malgré les plus grands efforts de la science, il dut succomber. Jamais roi ne fut soigné comme il le fut. Oui, Bianchon, j'ai tenté, pour arracher cette vie à la mort, des choses inouïes. Je voulais le faire vivre assez pour le rendre témoin de son ouvrage, pour réaliser tous ses vœux, pour satisfaire la seule reconnaissance qui m'ait empli le cœur, pour éteindre un foyer qui me brûle encore aujourd'hui!

"Bourgeat, reprit après une pause Desplein visiblement ému, mon second père, est mort dans mes bras, me laissant tout ce qu'il possédait par un testa-

ment qu'il avait fait chez un écrivain public, et daté de l'année où nous étions venus nous loger dans la cour de Rohan. Cet homme avait la foi du charbonnier. Il aimait la sainte Vierge comme il eût aimé sa femme. Catholique ardent, il ne m'avait jamais 5 dit un mot sur mon irréligion. Quand il fut en danger, il me pria de ne rien ménager pour qu'il eût les secours de l'Église. Je fis dire tous les jours la messe pour lui. Souvent, pendant la nuit, il me témoignait des craintes sur son avenir, il craignait de 10 ne pas avoir vécu assez saintement. Le pauvre homme! il travaillait du matin au soir. A qui donc appartiendrait le paradis, s'il y a un paradis? Il a été administré comme un saint qu'il était, et sa mort fut digne de sa vie. Son convoi ne fut suivi que par 15 moi. Quand j'eus mis en terre mon unique bienfaiteur, je cherchai comment m'acquitter envers lui; je m'aperçus qu'il n'avait ni famille, ni amis, ni femme, ni enfants. Mais il croyait! il avait une conviction religieuse, avais-je le droit de la discuter? 20 Il m'avait timidement parlé des messes dites pour le repos des morts, il ne voulait pas m'imposer ce devoir, en pensant que ce serait faire payer ses services. Aussitôt que j'ai pu établir une fondation, j'ai donné à Saint-Sulpice la somme nécessaire pour y faire dire 25 quatre messes par an. Comme la seule chose que je puisse offrir à Bourgeat est la satisfaction de ses pieux désirs, le jour où se dit cette messe, au commencement de chaque saison, j'y vais en son nom et récite pour lui les prières voulues. Je dis avec la 30 bonne foi du douteur : "Mon Dieu, s'il est une

sphère où tu mettes après leur mort ceux qui ont été parfaits, pense au bon Bourgeat; et, s'il y a quelque chose à souffrir pour lui, donne-moi ses souffrances, afin de le faire entrer plus vite dans ce que l'on ap-
5 pelle le paradis." Voilà, mon cher, tout ce qu'un homme qui a mes opinions peut se permettre. Dieu doit être un bon diable, il ne saurait m'en vouloir. Je vous le jure, je donnerais ma fortune pour que la croyance de Bourgeat pût m'entrer dans la cervelle.
10 Bianchon, qui soigna Desplein dans sa dernière maladie, n'ose pas affirmer aujourd'hui que l'illustre chirurgien soit mort athée. Des croyants n'aimeront-ils pas à penser que l'humble Auvergnat sera venu lui ouvrir la porte du Ciel, comme il lui ouvrit jadis
15 la porte du temple terrestre au fronton duquel se lit: *Aux grands hommes la patrie reconnaissante?*

Paris, janvier 1836.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE.

Z. MARCAS.

A MONSEIGNEUR LE COMTE GUILLAUME DE WURTEMBERG.

Comme une marque de la respectueuse gratitude de l'auteur.
DE BALZAC.

Je n'ai jamais vu personne, en y comprenant même les hommes remarquables de ce temps, dont l'aspect fût plus saisissant que celui de cet homme; l'étude de sa physionomie inspirait d'abord un sentiment plein de mélancolie, et finissait par donner une sensation presque douloureuse. Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z qui précédait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

MARCAS! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez-vous pas une sinistre signifiance? Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé? Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller

à la postérité ; il est bien composé, il se prononce facilement, il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres. N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre? mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, s'y sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée? ne figure-t-elle pas le zigzag aléatoire et fantasque d'une vie tourmentée? quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots: Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très-vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

Examinez encore ce nom: Z. Marcas! Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas! N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute, avec ou sans bruit?

J'achevais mon droit en 1836, à Paris. Je demeurais alors rue Corneille, dans un hôtel entièrement affecté à loger des étudiants, un de ces hôtels où l'escalier tourne au fond, éclairé d'abord par la

rue, puis par des jours de souffrance, enfin par un châssis. Il y avait quarante chambres meublées comme se meublent les chambres destinées à des étudiants. Que faut-il à la jeunesse de plus que ce qui
5 s'y trouvait: un lit, quelques chaises, une commode, une glace et une table ? Aussitôt que le ciel est bleu, l'étudiant ouvre sa fenêtre. Mais, dans cette rue, il n'y a point de voisine à courtiser. En face, l'Odéon, fermé depuis longtemps, oppose au regard ses murs
10 qui commencent à noircir, les petites fenêtres de ses loges et son vaste toit d'ardoises. Je n'étais pas assez riche pour avoir une belle chambre, je ne pouvais même pas avoir une chambre. Juste et moi, nous en partagions une à deux lits, située au cinqui-
15 ème étage.

De ce côté de l'escalier, il n'y avait que notre chambre et une autre, plus petite, occupée par Z. Marcas, notre voisin. Juste et moi, nous restâmes environ six mois dans une ignorance complète de ce
20 voisinage. Une vieille femme qui gérait l'hôtel nous avait bien dit que la petite chambre était habitée, mais elle avait ajouté que nous ne serions point troublés, la personne étant excessivement tranquille. En effet, pendant six mois, nous ne rencontrâmes pas
25 notre voisin et nous n'entendîmes aucun bruit chez lui, malgré le peu d'épaisseur de la cloison qui nous séparait, et qui était une de ces cloisons faites de lattes et enduites de plâtre si communes dans les maisons de Paris.

30 Notre chambre, haute de sept pieds, était tendue d'un méchant petit papier bleu semé de bouquets.

Le carreau, mis en couleur, ignorait le lustre qu'y donnent les frotteurs. Nous n'avions devant nos lits qu'un maigre tapis de lisière. La cheminée débouchait trop promptement sur le toit, et fumait tant, que nous fûmes forcés de faire mettre une gueule-de-loup à nos frais. Nos lits étaient des couchettes de bois peint, semblables à celles des collèges. Il n'y avait jamais sur la cheminée que deux chandeliers de cuivre, avec ou sans chandelles, nos deux pipes, du tabac éparpillé ou en sac; puis les petits tas de cendre que déposaient les visiteurs ou que nous amassions nous-mêmes en fumant des cigares. Deux rideaux de calicot glissaient sur des tringles à la fenêtre, de chaque côté de laquelle pendaient deux petits corps de bibliothèque de bois de merisier que connaissent tous ceux qui ont flâné dans le quartier latin, et où nous mettions le peu de livres nécessaires à nos études. L'encre était toujours dans l'encrier comme de la lave figée dans le cratère d'un volcan. Tout encrier ne peut-il pas, aujourd'hui, devenir un Vésuve? Les plumes, tortillées, servaient à nettoyer la cheminée de nos pipes. Contrairement aux lois du crédit, le papier était chez nous encore plus rare que l'argent.

Comment espère-t-on faire rester les jeunes gens dans de pareils hôtels garnis? Aussi les étudiants étudient-ils dans les cafés, au théâtre, dans les allées du Luxembourg, chez les grisettes, partout, même à l'École de droit, excepté dans leur horrible chambre, horrible s'il s'agit d'étudier, charmante dès qu'on y babille et qu'on y fume. Mettez une nappe sur cette table, voyez-y le dîner improvisé qu'envoie le meilleur

restaurateur du quartier, quatre couverts et deux filles, faites lithographier cette vue d'intérieur, une dévote ne peut s'empêcher d'y sourire.

Nous ne pensions qu'à nous amuser. La raison
5 de nos désordres était une raison puisée dans ce que la politique actuelle a de plus sérieux. Juste et moi, nous n'apercevions aucune place à prendre dans les deux professions que nos parents nous forçaient d'embrasser. Il y a cent avocats, cent médecins pour un.
10 La foule obstrue ces deux voies, qui semblent mener à la fortune et qui sont deux arènes: on s'y tue, on s'y combat, non point à l'arme blanche ni à l'arme à feu, mais par l'intrigue et la calomnie, par d'horribles travaux, par des campagnes dans le domaine de l'in-
15 telligence, aussi meurtrières que celles d'Italie l'ont été pour les soldats républicains. Aujourd'hui que tout est un combat d'intelligence, il faut savoir rester des quarante-huit heures de suite assis dans son fauteuil et devant une table, comme un général restait
20 deux jours en selle sur son cheval. L'affluence des postulants a forcé la médecine à se diviser en catégories: il y a le médecin qui écrit, le médecin qui professe, le médecin politique et le médecin militant, quatre manières différentes d'être médecin, quatre
25 sections déjà pleines. Quant à la cinquième division, celle des docteurs qui vendent des remèdes, il y a concurrence, et l'on s'y bat à coups d'affiches infâmes sur les murs de Paris. Dans tous les tribunaux, il y a presque autant d'avocats que de causes. L'avocat
30 s'est rejeté sur le journalisme, sur la politique, sur la littérature. Enfin l'État, assailli pour les moindres

places de la magistrature, a fini par demander une certaine fortune aux solliciteurs. La tête piriforme du fils d'un épicier riche sera préférée à la tête carrée d'un jeune homme de talent sans le sou. En s'évertuant, en déployant toute son énergie, un jeune homme qui part de zéro peut se trouver, au bout de dix ans, au-dessous du point de départ. Aujourd'hui, le talent doit avoir le bonheur qui fait réussir l'incapacité; bien plus, s'il manque aux basses conditions qui donnent le succès à la médiocrité rampante, il n'arrivera jamais.

Si nous connaissions parfaitement notre époque, nous nous connaissions aussi nous-mêmes, et nous préférions l'oisiveté des penseurs à une activité sans but, la nonchalance et le plaisir à des travaux inutiles qui eussent lassé notre courage et usé le vif de notre intelligence. Nous avions analysé l'état social en riant en fumant, en nous promenant. Pour se faire ainsi, nos réflexions, nos discours n'en étaient ni moins sages ni moins profonds.

Tout en remarquant l'ilotisme auquel est condamnée la jeunesse, nous étions étonnés de la brutale indifférence du pouvoir pour tout ce qui tient à l'intelligence, à la pensée, à la poésie. Quels regards, Juste et moi, nous échangions souvent en lisant les journaux, en apprenant les événements de la politique, en parcourant les débats des Chambres, en discutant la conduite d'une cour dont la volontaire ignorance ne peut se comparer qu'à la platitude des courtisans, à la médiocrité des hommes qui forment une haie autour du nouveau trône, tous sans esprit ni portée, sans gloire

ni science, sans influence ni grandeur. Quel éloge de la cour de Charles X que la cour actuelle, si tant est que ce soit une cour! Quelle haine contre le pays dans la naturalisation de vulgaires étrangers sans talent, 5 intronisés à la Chambre des pairs! Quel déni de justice! quelle insulte faite aux jeunes illustrations, aux ambitions nées sur le sol! Nous regardions toutes ces choses comme un spectacle, et nous en gémissions sans prendre un parti sur nous-mêmes.

10 Juste, que personne n'est venu chercher, et qui ne serait allé chercher personne, était, à vingt-cinq ans, un profond politique, un homme d'une aptitude merveilleuse à saisir les rapports lointains entre les faits présents et les faits à venir. Il m'a dit en 1831 ce 15 qui devait arriver et ce qui est arrivé: les assassinats, les conspirations, le règne des juifs, la gêne des mouvements de la France, la disette d'intelligences dans la sphère supérieure, et l'abondance de talents dans les bas-fonds, où les plus beaux courages s'étei- 20 gnent sous les cendres du cigare. Que devenir? Sa famille le voulait médecin. Être médecin, n'était-ce pas attendre pendant vingt ans une clientèle? Vous savez ce qu'il est devenu? Non. Eh bien, il est médecin; mais il a quitté la France, il est en Asie. 25 En ce moment, il succombe peut-être à la fatigue dans un désert, il meurt peut-être sous les coups d'une horde barbare, ou peut-être est-il premier ministre de quelque prince indien. Ma vocation, à moi, est l'action. Sorti à vingt ans d'un collège, il 30 m'était interdit de devenir militaire autrement qu'en me faisant simple soldat; et, fatigué de la triste

perspective que présente l'état d'avocat, j'ai acquis les connaissances nécessaires à un marin. J'imite Juste, je déserte la France, où l'on dépense à se faire faire place le temps et l'énergie nécessaires aux plus hautes créations. Imitez-moi, mes amis, je vais là où l'on dirige à son gré sa destinée.

Ces grandes résolutions ont été prises froidement dans cette petite chambre de l'hôtel de la rue Corneille, tout en allant au bal Musard, courtisant de joyeuses filles, menant une vie folle, insouciante en apparence. Nos résolutions, nos réflexions ont longtemps flotté. Marcas, notre voisin, fut en quelque sorte le guide qui nous mena sur le bord du précipice ou du torrent, et qui nous le fit mesurer, qui nous montra par avance quelle serait nôtre destinée si nous nous y laissions choir. Ce fut lui qui nous mit en garde contre les atermoiements que l'on contracte avec la misère et que sanctionne l'espérance, en acceptant des positions précaires d'où on lutte, en se laissant aller au mouvement de Paris, cette grande courtisane qui vous prend et vous laisse, vous sourit et vous tourne le dos avec une égale facilité, qui use les plus grandes volontés en des attentes captieuses, et où l'infortune est entretenue par le hasard.

Notre première rencontre avec Marcas nous causa comme un éblouissement. En revenant de nos Écoles, avant l'heure du dîner, nous montions toujours chez nous et nous y restions un moment, en nous attendant l'un l'autre, pour savoir si rien n'était changé à nos plans pour la soirée. Un jour, à quatre heures, Juste vit Marcas dans l'escalier; moi, je le trouvai

dans la rue. Nous étions alors au mois de novembre, et Marcas n'avait point de manteau; il portait des souliers à grosses semelles, un pantalon à pieds en cuir de laine, une redingote bleue boutonnée jusqu'au
5 cou et à col carré, ce qui-donnait d'autant plus un air militaire à son buste qu'il avait une cravate noire. Ce costume n'a rien d'extraordinaire, mais il concordait bien avec l'allure de l'homme et avec sa physionomie. Ma première impression, à son aspect, ne
10 fut ni la surprise, ni l'étonnement, ni la tristesse, ni l'intérêt, ni la pitié, mais une curiosité qui tenait de tous ces sentiments. Il allait lentement, d'un pas qui révélait une mélancolie profonde, la tête inclinée en avant et non baissée à la manière de ceux qui se sa-
15 vent coupables. Sa tête, grosse et forte, qui paraissait contenir les trésors nécessaires à un ambitieux du premier ordre, était comme chargée de pensées; elle succombait sous le poids d'une douleur morale, mais il n'y avait pas le moindre indice de remords dans ses
20 traits. Quant à sa figure, elle sera comprise par un mot. Selon un système assez populaire, chaque face humaine a de la ressemblance avec un animal. L'animal de Marcas était le lion. Ses cheveux ressemblaient à une crinière, son nez était court, écrasé,
25 large et fendu au bout comme celui d'un lion; il avait le front partagé, comme celui d'un lion, par un sillon puissant, divisé en deux lobes vigoureux. Enfin, ses pommettes velues que la maigreur des joues rendait d'autant plus saillantes, sa bouche énorme et ses joues
30 creuses étaient remuées par des plis d'un dessin fier, et étaient relevées par un coloris plein de tons jaunâ-

tres. Ce visage presque terrible semblait éclairé par deux lumières, deux yeux noirs, mais d'une douceur infinie, calmes, profonds, pleins de pensées. S'il est permis de s'exprimer ainsi, ces yeux étaient humiliés. Marcas avait peur de regarder, moins pour lui que pour ceux sur lesquels il allait arrêter son regard fascinateur; il possédait une puissance, et ne voulait pas l'exercer; il ménageait les passants, il tremblait d'être remarqué. Ce n'était pas modestie, mais résignation, non pas la résignation chrétienne qui implique la charité, mais la résignation conseillée par la raison qui a démontré l'inutilité momentanée des talents, l'impossibilité de pénétrer et de vivre dans le milieu qui nous est propre. Ce regard, en certains moments, pouvait lancer la foudre. De cette bouche devait partir une voix tonnante, elle ressemblait beaucoup à celle de Mirabeau.

— Je viens de voir dans la rue un fameux homme, dis-je à Juste en entrant.

— Ce doit être notre voisin, me répondit Juste, qui dépeignit effectivement l'homme que j'avais rencontré. — Un homme qui vit comme un cloporte devait être ainsi, dit-il en terminant.

— Quel abaissement et quelle grandeur!

— L'un est en raison de l'autre.

— Combien d'espérances ruinées! combien de projets avortés!

— Sept lieues de ruine! des obélisques, des palais, des tours: les ruines de Palmyre au désert, me dit Juste en riant.

Nous appelâmes notre voisin les Ruines de Pal-

myre. Quand nous sortîmes pour aller dîner dans le triste restaurant de la rue de la Harpe où nous étions abonnés, nous demandâmes le nom du numéro 37, et nous apprîmes alors ce nom prestigieux de Z. Marcas.
5 Comme des enfants que nous étions, nous répétâmes plus de cent fois, et avec les réflexions les plus variées, bouffonnes ou mélancoliques, ce nom, dont la prononciation se prêtait à notre jeu. Juste arriva, par moments, à jeter le Z comme une fusée à son départ,
10 et, après avoir déployé la première syllabe du nom brillamment, il peignait une chute par la brièveté sourde avec laquelle il prononçait la dernière.

— Ah çà! où, comment vit-il?

De cette question à l'innocent espionnage que con-
15 seille la curiosité, il n'y avait que l'intervalle voulu par l'exécution de notre projet. Au lieu de flâner, nous rentrâmes, munis chacun d'un roman. Et de lire en écoutant. Nous entendîmes, dans le silence absolu de nos mansardes, le bruit égal et doux pro-
20 duit par la respiration d'un homme endormi.

— Il dort, dis-je à Juste en remarquant ce fait le premier.

— A sept heures! me répondit le Docteur.

Tel était le nom que je donnais à Juste, qui m'ap-
25 pelait le Garde des sceaux.

— Il faut être bien malheureux pour dormir autant que dort notre voisin! dis-je en sautant sur notre commode armé d'un énorme couteau dans le manche duquel il y avait un tire-bouchon.

30 Je fis en haut de la cloison un trou rond, de la grandeur d'une pièce de cinq sous. Je n'avais pas

songé qu'il n'y avait pas de lumière, et, en appliquant l'œil au trou, je ne vis que des ténèbres. Quand vers une heure du matin, ayant achevé de lire nos romans, nous allions nous déshabiller, nous entendîmes du bruit chez notre voisin: il se leva, fit détoner une allumette phosphorique et alluma sa chandelle. Je remontai sur la commode. Je vis alors Marcas assis à sa table et copiant des pièces de procédure. Sa chambre était moitié moins grande que la nôtre, le lit occupait un enfoncement à côté de la porte; car l'espace pris par le corridor, qui finissait à son bouge, se trouvait en plus chez lui; mais le terrain sur lequel la maison était bâtie devait être tronqué, le mur mitoyen se terminait en trapèze à sa mansarde. Il n'avait pas de cheminée, mais un petit poêle de faïence blanche ondée de taches vertes, et dont le tuyau sortait sur le toit. La fenêtre, pratiquée dans le trapèze, avait de méchants rideaux roux. Un fauteuil, une table, une chaise et une misérable table de nuit composaient le mobilier. Il mettait son linge dans un placard. Le papier tendu sur les murs était hideux. Évidemment, on n'avait jamais logé là qu'un domestique, jusqu'à ce que Marcas y fût venu.

— Qu'as-tu vu? me demanda le Docteur en me voyant descendre.

— Vois toi-même! lui répondis-je.

Le lendemain matin, à neuf heures, Marcas était couché. Il avait déjeuné d'un cervelas: nous vîmes sur une assiette, parmi des miettes de pain, les restes de cet aliment qui nous était bien connu. Marcas dormait. Il ne s'éveilla que vers onze heures. Il se

remit à la copie faite pendant la nuit, et qui était sur la table. En descendant, nous demandâmes quel était le prix de cette chambre; nous apprîmes qu'elle coûtait quinze francs par mois. En quelques jours, 5 nous connûmes parfaitement le genre d'existence de Z. Marcas. Il faisait des expéditions, à tant le rôle sans doute, pour le compte d'un entrepreneur d'écritures qui demeurait dans la cour de la Sainte-Chapelle; il travaillait pendant la moitié de la nuit; après avoir 10 dormi de six à dix heures, il recommençait en se levant, écrivait jusqu'à trois heures; il sortait alors pour porter ses copies avant le dîner, et allait manger rue Michel-le-Comte, chez Mizerai, à raison de neuf sous par repas; puis il revenait se coucher à six 15 heures. Il nous fut prouvé que Marcas ne prononçait pas quinze phrases dans un mois; il ne parlait à personne, il ne se disait pas un mot à lui-même dans son horrible mansarde.

— Décidément, les Ruines de Palmyre sont terri- 20 blement silencieuses! s'écria Juste.

Ce silence chez un homme dont les dehors étaient si imposants avait quelque chose de profondément significatif. Quelquefois, en nous rencontrant avec lui, nous échangions des regards pleins de pensées de 25 part et d'autre, mais qui ne furent suivis d'aucun protocole. Insensiblement, cet homme devint l'objet d'une intime admiration, sans que nous pussions nous en expliquer la cause. Était-ce ces mœurs secrètement simples, cette régularité monastique, cette fru- 30 galité de solitaire, ce travail de niais qui permettait à la pensée de rester neutre ou de s'exercer, et qui accu-

sait l'attente de quelque événement heureux ou quelque parti pris sur la vie? Après nous être longtemps promenés dans les Ruines de Palmyre, nous les oubliâmes, nous étions si jeunes! Puis vint le carnaval, ce carnaval parisien qui, désormais, effacera l'ancien carnaval de Venise, et qui, dans quelques années, attirera l'Europe à Paris, si de malencontreux préfets de police ne s'y opposent. On devrait tolérer le jeu pendant le carnaval; mais les niais moralistes qui ont fait supprimer le jeu sont des calculateurs imbéciles qui ne rétabliront cette plaie nécessaire que quand il sera prouvé que la France laisse des millions en Allemagne.

Ce joyeux carnaval amena, comme chez tous les étudiants, une grande misère. Nous nous étions défaits des objets de luxe; nous avions vendu nos doubles habits, nos doubles bottes, nos doubles gilets, tout ce que nous avions en double, excepté notre ami. Nous mangions du pain et de la charcuterie, nous marchions avec précaution, nous nous étions mis à travailler; nous devions deux mois à l'hôtel, et nous étions certains d'avoir chez le portier chacun une note composée de soixante ou quatre-vingts lignes dont le total allait à quarante ou cinquante francs. Nous n'étions plus ni brusques ni joyeux en traversant le palier carré qui se trouve au bas de l'escalier, nous le franchissions souvent d'un bond en sautant de la dernière marche dans la rue. Le jour où le tabac manqua pour nos pipes, nous nous aperçûmes que nous mangions depuis quelques jours

notre pain sans aucune espèce de beurre. La tristesse fut immense.

— Plus de tabac! dit le Docteur.

— Plus de manteau! dit le Garde des sceaux.

5 — Ah! drôles, vous vous êtes vêtus en postillons de Longjumeau! vous avez voulu vous mettre en débardeurs, souper le matin et déjeuner le soir chez Véry, quelquefois au *Rocher de Cancale!...* Au pain sec, messieurs! Vous devriez, dis-je en grossissant ma 10 voix, vous coucher sous vos lits, vous êtes indignes de vous coucher dessus...

— Oui, mais, Garde des sceaux, plus de tabac! dit Juste.

— Il est temps d'écrire à nos tantes, à nos mères, à 15 nos sœurs que nous n'avons plus de linge, que les courses dans Paris useraient du fil de fer tricoté. Nous résoudrons un beau problème de chimie en changeant le linge en argent.

— Il nous faut vivre jusqu'à la réponse.

20 — Eh bien, je vais aller contracter un emprunt chez ceux de mes amis qui n'auront pas épuisé leurs capitaux.

— Que trouveras-tu ?

— Tiens, dix francs! répondis-je avec orgueil.

25 Marcas avait tout entendu; il était midi; il frappa à notre porte et nous dit:

— Messieurs, voici du tabac; vous me le rendrez à la première occasion.

Nous restâmes frappés, non de l'offre, qui fut ac- 30 ceptée, mais de la richesse, de la profondeur et de la plénitude de cet organe, qui ne peut se comparer qu'à

la quatrième corde du violon de Paganini. Marcas disparut sans attendre nos remercîments. Nous nous regardâmes, Juste et moi, dans le plus grand silence. Être secourus par quelqu'un évidemment plus pauvre que nous! Juste se mit à écrire à toutes ses familles, 5 et j'allai négocier l'emprunt. Je trouvai vingt francs chez un compatriote. Dans ce malheureux bon temps, le jeu vivait encore, et dans ses veines, dures comme les gangues du Brésil, les jeunes gens couraient, en risquant peu de chose, la chance de gagner quelques 10 pièces d'or. Le compatriote avait du tabac turc rapporté de Constantinople par un marin, il m'en donna tout autant que nous en avions reçu de Z. Marcas. Je rapportai la riche cargaison au port, et nous allâmes rendre triomphalement au voisin une voluptueuse, une 15 blonde perruque de tabac turc à la place de son tabac de caporal.

— Vous n'avez voulu rien me devoir, dit-il; vous me rendez de l'or pour du cuivre;... vous êtes des enfants,... de bons enfants... 20

Ces trois phrases, dites sur des tons différents, furent diversement accentuées. Les mots n'étaient rien, mais l'accent... Ah! l'accent nous faisait amis de dix ans. Marcas avait caché ses copies en nous entendant venir, nous comprîmes qu'il eût été indiscret 25 de lui parler de ses moyens d'existence, et nous fûmes honteux alors de l'avoir espionné. Son armoire était ouverte, il n'y avait que deux chemises, une cravate blanche et un rasoir. Le rasoir me fit frémir. Un miroir qui pouvait valoir cent sous était accroché au- 30 près de la croisée. Les gestes simples et rares de cet

homme avaient une sorte de grandeur sauvage. Nous nous regardâmes, le Docteur et moi, comme pour savoir ce que nous devions répondre. Juste, me voyant interdit, demanda plaisamment à Marcas:

5 — Monsieur cultive la littérature?

— Je m'en suis bien gardé! répondit Marcas, je ne serais pas si riche.

— Je croyais, lui dis-je, que la poésie pouvait seule, par le temps qui court, loger un homme aussi mal que 10 nous le sommes tous.

Ma réflexion fit sourire Marcas, et ce sourire donna de la grâce à sa face jaune.

— L'ambition n'est pas moins sévère pour ceux qui ne réussissent pas, dit-il. Aussi, vous qui commencez 15 la vie, allez dans les sentiers battus; ne pensez pas à devenir supérieurs, vous seriez perdus!

— Vous nous conseillez de rester ce que nous sommes? dit en souriant le Docteur.

La jeunesse a dans sa plaisanterie une grâce si com- 20 municative et si enfantine, que la phrase de Juste fit encore sourire Marcas.

— Quels événements ont pu vous donner cette horrible philosophie? lui demandai-je.

— J'ai encore une fois oublié que le hasard est le 25 résultat d'une immense équation dont nous ne connaissons pas toutes les racines. Quand on part de zéro pour arriver à l'unité, les chances sont incalculables. Pour les ambitieux, Paris est une immense roulette, et tous les jeunes gens croient y trouver une 30 victorieuse martingale.

Il nous présenta le tabac que je lui avais donné

pour nous inviter à fumer avec lui; le Docteur alla prendre nos pipes, Marcas chargea la sienne, puis il vint s'asseoir chez nous en y apportant le tabac: il n'avait chez lui qu'une chaise et son fauteuil. Léger comme un écureuil, Juste descendit et reparut avec un garçon apportant trois bouteilles de vin de Bordeaux, du fromage de Brie et du pain.

— Bon, dis-je en moi-même et sans me tromper d'un sou, quinze francs!

En effet, Juste posa gravement cent sous sur la cheminée.

Il est des différences incommensurables entre l'homme social et l'homme qui vit au plus près de la nature. Une fois pris, Toussaint Louverture est mort sans proférer une parole. Napoléon, une fois sur son rocher, a babillé comme une pie: il a voulu s'expliquer. Z. Marcas commit, mais à notre profit seulement, la même faute. Le silence et toute sa majesté ne se trouvent que chez le sauvage. Il n'est pas de criminel qui, pouvant laisser tomber ses secrets avec sa tête dans le panier rouge, n'éprouve le besoin purement social de les dire à quelqu'un. Je me trompe. Nous avons vu l'un des Iroquois du faubourg Saint-Marceau mettant la nature parisienne à la hauteur de la nature sauvage: un homme, un républicain, un conspirateur, un Français, un vieillard a surpassé tout ce que nous connaissions de la fermeté nègre, et tout ce que Cooper a prêté aux Peaux-Rouges de dédain et de calme au milieu de leurs défaites. Morey, ce Guatimozin de la Montagne, a gardé

une attitude inouïe dans les annales de la justice européenne.

Voici ce que nous dit Marcas pendant cette matinée, en entremêlant son récit de tartines graissées de fromage et humectées de verres de vin. Tout le tabac y passa. Parfois, les fiacres qui traversaient la place de l'Odéon, les omnibus qui la labouraient jetèrent leurs sourds roulements, comme pour attester que Paris était toujours là.

Sa famille était de Vitré, son père et sa mère vivaient sur quinze cents francs de rente. Il avait fait gratuitement ses études dans un séminaire, et s'était refusé à devenir prêtre: il avait senti en lui-même le foyer d'une excessive ambition, et il était venu, à pied, à Paris, à l'âge de vingt ans, riche de deux cents francs. Il avait fait son droit, tout en travaillant chez un avoué, où il était devenu premier clerc. Il était docteur en droit, il possédait l'ancienne et la nouvelle législation, il pouvait en remontrer aux plus célèbres avocats. Il savait le droit des gens et connaissait tous les traités européens, les coutumes internationales. Il avait étudié les hommes et les choses dans cinq capitales: Londres, Berlin, Vienne, Pétersbourg et Constantinople. Nul mieux que lui ne connaissait les précédents de la Chambre. Il avait *fait* pendant cinq ans les Chambres pour une feuille quotidienne. Il improvisait, il parlait admirablement et pouvait parler longtemps de cette voix gracieuse, profonde, qui nous avait frappés dans l'âme. Il nous prouva par le récit de sa vie qu'il était grand orateur, orateur concis, grave et néanmoins d'une éloquence

pénétrante : il tenait de Berryer pour la chaleur, pour les mouvements sympathiques aux masses; il tenait de M. Thiers pour la finesse, pour l'habileté, mais il eût été moins diffus, moins embarrassé de conclure. Il comptait passer brusquement au pouvoir sans s'être engagé par des doctrines d'abord nécessaires à un homme d'opposition, et qui plus tard gênent l'homme d'État.

Marcas avait appris tout ce qu'un véritable homme d'État doit savoir: aussi son étonnement fut-il excessif quand il eut occasion de vérifier la profonde ignorance des gens parvenus, en France, aux affaires publiques. Si, chez lui, la vocation lui avait conseillé l'étude, la nature s'était montrée prodigue, elle lui avait accordé tout ce qui ne peut s'acquérir: une pénétration vive, l'empire sur soi-même, la dextérité de l'esprit, la rapidité du jugement, la décision, et, ce qui est le génie de ces hommes, la fertilité des moyens.

Quand il se crut suffisamment armé, Marcas trouva la France en proie aux divisions intestines nées du triomphe de la branche d'Orléans sur la branche aînée. Évidemment, le terrain des luttes politiques est changé. La guerre civile ne peut plus durer longtemps, elle ne se fera plus dans les provinces. En France, il n'y aura plus qu'un combat de courte durée, au siège même du gouvernement, et qui terminera la guerre morale que des intelligences d'élite auront faite auparavant. Cet état de choses durera tant que la France aura son singulier gouvernement, qui n'a d'analogie avec celui d'aucun pays, car il n'y

a pas plus de parité entre le gouvernement anglais et le nôtre qu'entre les deux territoires. La place de Marcas était donc dans la presse politique. Pauvre et ne pouvant se faire élire, il devait se manifester
5 subitement. Il se résolut au sacrifice le plus coûteux pour un homme supérieur, à se subordonner à quelque député riche et ambitieux pour lequel il travailla. Nouveau Bonaparte, il chercha son Barras; ce nouveau Colbert espérait trouver Mazarin. Il rendit des
10 services immenses; il les rendit, là-dessus, il ne se drapait point, il ne se faisait pas grand, il ne criait point à l'ingratitude, il les rendit dans l'espoir que son protecteur le mettrait en position d'être élu député: Marcas ne souhaitait pas autre chose que le
15 prêt nécessaire à l'acquisition d'une maison à Paris, afin de satisfaire aux exigences de la loi. Richard III ne voulait que son cheval.

En trois ans, Marcas créa une des cinquante prétendues capacités politiques qui sont les raquettes
20 avec lesquelles deux mains sournoises se renvoient les portefeuilles, absolument comme un directeur de marionnettes heurte l'un contre l'autre le Commissaire et Polichinelle dans son théâtre en plein vent, en espérant toujours faire sa recette. Cet homme n'existe
25 que par Marcas; mais il a précisément assez d'esprit pour apprécier la valeur de son teinturier, pour savoir que Marcas, une fois arrivé, resterait comme un homme nécessaire, tandis que lui serait déporté dans les colonies polaires du Luxembourg. Il résolut
30 donc de mettre des obstacles invincibles à l'avancement de son directeur, et cacha cette pensée sous les

formules d'un dévouement absolu. Comme tous les hommes petits, il sut dissimuler à merveille; puis il gagna du champ dans la carrière de l'ingratitude, car il devait tuer Marcas pour n'être pas tué par lui. Ces deux hommes, si unis en apparence, se haïrent dès que l'un eut une fois trompé l'autre. L'homme d'État fit partie d'un ministère, Marcas demeura dans l'opposition pour empêcher qu'on n'attaquât son ministre, à qui, par un tour de force, il fit obtenir les éloges de l'opposition. Pour se dispenser de récompenser son lieutenant, l'homme d'État objecta l'impossibilité de placer brusquement et sans d'habiles ménagements un homme de l'opposition. Marcas avait compté sur une place pour obtenir, par un mariage, l'éligibilité tant désirée. Il avait trente-deux ans, il prévoyait la dissolution de la Chambre. Après avoir pris le ministre en flagrant délit de mauvaise foi, il le renversa, ou du moins contribua beaucoup à sa chute, et le roula dans la fange.

Tout ministre tombé doit, pour revenir au pouvoir, se montrer redoutable; cet homme, que la faconde royale avait enivré, qui s'était cru ministre pour longtemps, reconnut ses torts; en les avouant, il rendit un léger service d'argent à Marcas, qui s'était endetté pendant cette lutte. Il soutint le journal auquel travaillait Marcas, et lui en fit donner la direction. Tout en méprisant cet homme, Marcas, qui recevait en quelque sorte des arrhes, consentit à paraître faire cause commune avec le ministre tombé. Sans démasquer encore toutes les batteries de sa supériorité, Marcas s'avança plus que la première fois, il montra

la moitié de son savoir-faire; le ministère ne dura que cent quatre-vingts jours, il fut dévoré. Marcas, mis en rapport avec quelques députés, les avait maniés comme pâte, en laissant chez tous une haute
5 idée de ses talents. Son mannequin fit de nouveau partie d'un ministère, et le journal devint ministériel. Le ministère réunit ce journal à un autre, uniquement pour annuler Marcas, qui, dans cette fusion, dut céder la place à un concurrent riche et insolent,
10 dont le nom était connu et qui avait déjà le pied à l'étrier. Marcas retomba dans le plus profond dénûment; son altier protégé savait bien en quel abîme il le plongeait. Où aller ? Les journaux ministériels, avertis sous main, ne voulaient pas de lui. Les jour-
15 naux de l'opposition répugnaient à l'admettre dans leurs comptoirs. Marcas ne pouvait passer ni chez les républicains ni chez les légitimistes, deux partis dont le triomphe est le renversement de la chose actuelle.

20 — Les ambitieux aiment l'actualité, nous dit-il en souriant.

Il vécut de quelques articles relatifs à des entreprises commerciales. Il travailla dans une des encyclopédies que la spéculation, et non la science, a
25 tenté de produire. Enfin, on fonda un journal qui ne devait vivre que deux ans, mais qui rechercha la rédaction de Marcas; dès lors, il renoua connaissance avec les ennemis du ministre, il put entrer dans la partie qui voulait la chute du ministère; et, une fois
30 que son pic put jouer, l'administration fut démolie.

Le journal de Marcas était mort depuis six mois, il

n'avait pu trouver de place nulle part, on le faisait passer pour un homme dangereux, la calomnie mordait sur lui: il venait de tuer une immense opération financière et industrielle par quelques articles et par un pamphlet. On le savait l'organe d'un banquier qui, disait-on, l'avait richement payé, et de qui sans doute il attendait quelques complaisances en retour de son dévouement. Dégoûté des hommes et des choses, lassé par une lutte de cinq années, Marcas, regardé plutôt comme un *condottiere* que comme un grand capitaine, accablé par la nécessité de gagner du pain, ce qui l'empêchait de gagner du terrain, désolé de l'influence des écus sur la pensée, en proie à la plus affreuse misère, s'était retiré dans sa mansarde, en gagnant trente sous par jour, la somme strictement nécessaire à ses besoins. La méditation avait étendu comme des déserts autour de lui. Il lisait les journaux pour être au courant des événements. Pozzo di Borgo fut ainsi pendant quelque temps. Sans doute, Marcas méditait le plan d'une attaque sérieuse, il s'habituait peut-être à la dissimulation et se punissait de ses fautes par un silence pythagorique. Il ne nous donna pas les raisons de sa conduite.

Il est impossible de vous raconter les scènes de haute comédie qui sont cachées sous cette synthèse algébrique de sa vie: les factions inutiles faites au pied de la fortune qui s'envolait, les longues chasses à travers les broussailles parisiennes, les courses du solliciteur haletant, les tentatives essayées sur des imbéciles, les projets élevés qui avortaient par l'influence d'une femme inepte, les conférences avec des

boutiquiers qui voulaient que leurs fonds leur rapportassent et des loges, et la pairie, et de gros intérêts; les espoirs arrivés au faîte, et qui tombaient à fond sur des brisants; les merveilles opérées dans le rapprochement d'intérêts contraires, et qui se séparent après avoir bien marché pendant une semaine; les déplaisirs mille fois répétés de voir un sot décoré de la Légion d'honneur, et ignorant comme un commis, préféré à l'homme de talent; puis ce que Marcas appelait les stratagèmes de la bêtise: on frappe sur un homme, il paraît convaincu, il hoche la tête, tout va s'arranger; le lendemain, cette gomme élastique, un moment comprimée, a repris pendant la nuit sa consistance, elle s'est même gonflée, et tout est à recommencer; vous retravaillez jusqu'à ce que vous ayez reconnu que vous n'avez pas affaire à un homme, mais à du mastic qui se sèche au soleil.

Ces mille déconvenues, ces immenses pertes de force humaine versée sur des points stériles, la difficulté d'opérer le bien, l'incroyable facilité de faire le mal; deux grandes parties jouées, deux fois gagnées, deux fois perdues; la haine d'un homme d'État, tête de bois à masque peint, à fausse chevelure, mais en qui l'on croyait: toutes ces grandes et ces petites choses avaient non pas découragé, mais abattu momentanément Marcas. Dans les jours où l'argent était entré chez lui, ses mains ne l'avaient pas retenu, il s'était donné le céleste plaisir de tout envoyer à sa famille, à ses sœurs, à ses frères, à son vieux père. Lui, semblable à Napoléon tombé, n'avait besoin que de trente sous par jour, et tout homme d'énergie peut

toujours gagner trente sous dans sa journée à Paris.

Quand Marcas nous eut achevé le récit de sa vie, lequel fut entremêlé de réflexions, coupé de maximes et d'observations qui dénotaient le grand politique, il suffit de quelques interrogations, de quelques réponses mutuelles sur la marche des choses, en France et en Europe, pour qu'il nous fût démontré que Marcas était un véritable homme d'État, car les hommes peuvent être promptement et facilement jugés dès qu'ils consentent à venir sur le terrain des difficultés: il y a pour les hommes supérieurs des *Shibolet*, et nous étions de la tribu des lévites modernes, sans être encore dans le temple. Comme je vous l'ai dit, notre vie frivole couvrait les desseins que Juste a exécutés pour sa part et ceux que je vais mettre à fin.

Après nos propos échangés, nous sortîmes tous les trois et nous allâmes, en attendant l'heure du dîner, nous promener, malgré le froid, dans le jardin du Luxembourg. Pendant cette promenade, l'entretien, toujours grave, embrassa les points douloureux de la situation politique. Chacun de nous y apporta sa phrase, son observation ou son mot, sa plaisanterie ou sa maxime. Il n'était plus exclusivement question de la vie à proportions colossales que venait de nous peindre Marcas, le soldat des luttes politiques. Ce fut non plus l'horrible monologue du navigateur échoué dans la mansarde de l'hôtel *Corneille*, mais un dialogue où deux jeunes gens instruits, ayant jugé leur époque, cherchaient, sous la conduite d'un homme de talent, à éclairer leur propre avenir.

— Pourquoi, lui demanda Juste, n'avez-vous pas attendu patiemment une occasion, n'avez-vous pas imité le seul homme qui ait su se produire depuis la révolution de Juillet en se tenant toujours au-dessus du flot ?

— Ne vous ai-je pas dit que nous ne connaissons pas toutes les racines du hasard ? Carrel était dans une position identique à celle de cet orateur. Ce sombre jeune homme, cet esprit amer portait tout un gouvernement dans sa tête; celui dont vous me parlez n'a que l'idée de monter en croupe derrière chaque événement: des deux, Carrel était l'homme fort. Eh bien, l'un devient ministre, Carrel reste journaliste; l'homme incomplet mais subtil existe; Carrel meurt. Je vous ferai observer que cet homme a mis quinze ans à faire son chemin et n'a fait encore que du chemin; il peut être pris et broyé entre deux charrettes pleines d'intrigues sur la grande route du pouvoir. Il n'a pas de maison: il n'a pas, comme Metternich, le palais de la faveur, ou, comme Villèle, le toit protecteur d'une majorité compacte. Je ne crois pas que dans dix ans la forme actuelle subsiste. Ainsi, en me supposant un si triste bonheur, je ne suis plus à temps, car, pour ne pas être balayé dans le mouvement que je prévois, je devrais avoir déjà pris une position supérieure.

— Quel mouvement ? dit Juste.

— Aout 1830, répondit Marcas d'un ton solennel en étendant la main vers Paris; Aout, fait par la jeunesse qui a lié la javelle, fait par l'intelligence qui avait mûri la moisson, a oublié la part de la jeunesse

et de l'intelligence! La jeunesse éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur. La jeunesse n'a pas d'issue en France, elle y amasse une avalanche de capacités méconnues, d'ambitions légitimes et inquiètes, elle se marie peu, les familles ne savent que faire de leurs enfants. Quel sera le bruit qui ébranlera ces masses? je ne sais; mais elles se précipiteront dans l'état de choses actuel et le bouleverseront. Il est des lois de fluctuation qui régissent les générations, et que l'empire romain avait méconnues quand les barbares arrivèrent. Aujourd'hui, les barbares sont des intelligences. Les lois du trop-plein agissent en ce moment lentement, sourdement, au milieu de nous. Le gouvernement est le grand coupable, il méconnaît les deux puissances auxquelles il doit tout, il s'est laissé lier les mains par les absurdités du contrat, il est tout préparé comme une victime. Louis XIV, Napoléon, l'Angleterre, étaient et sont avides de jeunesse intelligente. En France, la jeunesse est condamnée par la légalité nouvelle, par les conditions mauvaises du principe électif, par les vices de la constitution ministérielle. En examinant la composition de la Chambre élective, vous n'y trouvez point de députés de trente ans : la jeunesse de Richelieu et celle de Mazarin, la jeunesse de Turenne et celle de Colbert, la jeunesse de Pitt et celle de Saint-Just, celle de Napoléon et celle du prince de Metternich n'y trouveraient point de place. Burke, Sheridan, Fox ne pourraient s'y asseoir. On aurait pu mettre la majorité politique à vingt et un ans et dégrever l'éligibilité de toute espèce de conditions, les départe-

ments n'auraient élu que les députés actuels, des gens sans aucun talent politique, incapables de parler sans estropier la grammaire, et parmi lesquels, en dix ans, il s'est à peine rencontré un homme d'État. On devine les motifs d'une circonstance à venir, mais on ne peut pas prévoir la circonstance elle-même. En ce moment, on pousse la jeunesse entière à se faire républicaine, parce qu'elle voudra voir dans la république son émancipation. Elle se souviendra des jeunes représentants du peuple et des jeunes généraux! L'imprudence du gouvernement n'est comparable qu'à son avarice.

Cette journée eut du retentissement dans notre existence. Marcas nous affermit dans nos résolutions de quitter la France, où les supériorités jeunes, pleines d'activité, se trouvent écrasées sous le poids des médiocrités parvenues, envieuses et insatiables. Nous dînâmes ensemble rue de la Harpe. De nous à lui, désormais, il y eut la plus respectueuse affection; de lui sur nous, la protection la plus active dans la sphère des idées. Cet homme savait tout, il avait tout approfondi. Il étudia pour nous le globe politique et chercha le pays où les chances étaient à la fois les plus nombreuses et les plus favorables à la réussite de nos plans. Il nous marquait les points vers lesquels devaient tendre nos études; il nous fit hâter, en nous expliquant la valeur du temps, en nous faisant comprendre que l'émigration aurait lieu, que son effet serait d'enlever à la France la crème de son énergie, de ses jeunes esprits; que ces intelligences, nécessairement habiles, choisiraient les meil-

leures places, et qu'il s'agissait d'y arriver les premiers. Nous veillâmes dès lors assez souvent à la lueur d'une lampe. Ce généreux maître nous écrivit quelques mémoires, deux pour Juste et trois pour moi, qui sont d'admirables instructions, de ces renseignements que l'expérience peut seule donner, de ces jalons que le génie seul sait planter. Il y a dans ces pages parfumées de tabac, pleines de caractères d'une cacographie presque hiéroglyphique, des indications de fortune, des prédictions à coup sûr. Il s'y trouve des présomptions sur certains points de l'Amérique et de l'Asie qui, depuis et avant que Juste et moi ayons pu partir, se sont réalisées.

Marcas était, comme nous d'ailleurs, arrivé à la plus complète misère; il gagnait bien sa vie journalière, mais il n'avait ni linge, ni habits, ni chaussure. Il ne se faisait pas meilleur qu'il n'était: il avait rêvé le luxe en rêvant l'exercice du pouvoir. Aussi ne se reconnaissait-il pas pour le Marcas vrai. Sa forme, il l'abandonnait au caprice de la vie réelle. Il vivait par le souffle de son ambition, il rêvait la vengeance et se gourmandait lui-même de s'adonner à un sentiment si creux. Le véritable homme d'État doit être surtout indifférent aux passions vulgaires; il doit, comme le savant, ne se passionner que pour les choses de sa science. Ce fut dans ces jours de misère que Marcas nous parut grand et même terrible; il y avait quelque chose d'effrayant dans son regard, qui contemplait un monde de plus que celui qui frappe les yeux des hommes ordinaires. Il était pour nous un *sujet d'étude* et d'étonnement, car la jeunesse (qui de

nous ne l'a pas éprouvé ?), la jeunesse ressent un vif besoin d'admiration; elle aime à s'attacher, elle est naturellement portée à se subordonner aux hommes qu'elle croit supérieurs, comme elle se dévoue aux
5 grandes choses. Notre étonnement était surtout excité par son indifférence en fait de sentiment: la femme n'avait jamais troublé sa vie. Quand nous parlâmes de cet éternel sujet de conversation entre Français, il nous dit simplement:

10 — Les robes coûtent trop cher !

Il vit le regard que, Juste et moi, nous avions échangé, et il reprit alors:

— Oui, trop cher. La femme qu'on achète, et c'est la moins coûteuse, veut beaucoup d'argent; celle qui
15 se donne prend tout notre temps ! La femme éteint toute activité, toute ambition. Napoléon l'avait réduite à ce qu'elle doit être. Sous ce rapport, il a été grand, il n'a pas donné dans les ruineuses fantaisies de Louis XIV et de Louis XV; mais il a néanmoins
20 aimé secrètement.

Nous découvrîmes que, semblable à Pitt, qui s'était donné l'Angleterre pour femme, Marcas portait la France dans son cœur; il était idolâtre de sa patrie; il n'y avait pas une seule de ses pensées qui ne fût
25 pour le pays. Sa rage de tenir dans ses mains le remède au mal dont la vivacité l'attristait, et de ne pouvoir l'appliquer, le rongeait incessamment ; mais cette rage était encore augmentée par l'état d'infériorité de la France vis-à-vis de la Russie et de l'Angle-
30 terre. La France au troisième rang ! Ce cri revenait toujours dans ses conversations. La maladie intestine

du pays avait passé dans ses entrailles. Il qualifiait de taquineries de portier les luttes de la cour avec la Chambre, et que révélaient tant de changements, tant d'agitations incessantes, qui nuisent à la prospérité du pays.

— On nous donne la paix en escomptant l'avenir, disait-il.

Un soir, Juste et moi, nous étions occupés et plongés dans le plus profond silence. Marcas s'était relevé pour travailler à ses copies, car il avait refusé nos services, malgré nos plus vives instances. Nous nous étions offerts à copier chacun à tour de rôle sa tâche, afin qu'il n'eût à faire que le tiers de son insipide travail ; il s'était fâché, nous n'avions plus insisté. Nous entendîmes un bruit de bottes fines dans notre corridor, et nous dressâmes la tête en nous regardant. On frappe à la porte de Marcas, qui laissait toujours la clef à la serrure. Nous entendons dire par notre grand homme :

— Entrez !

Puis :

— Vous ici, monsieur ?

— Moi-même, répondit l'ancien ministre.

C'était le Dioclétien du martyr inconnu.

Notre voisin et cet homme se parlèrent pendant quelque temps à voix basse. Tout à coup Marcas, dont la voix s'était fait entendre rarement, comme il arrive dans une conférence où le demandeur commence par exposer les faits, éclata soudain à une proposition qui nous fut inconnue.

— Vous vous moqueriez de moi, dit-il, si je vous

croyais. Les jésuites ont passé, mais le jésuitisme est éternel. Vous n'avez de bonne foi ni dans votre machiavélisme ni dans votre générosité. Vous savez compter, vous; mais on ne sait sur quoi compter avec
5 vous. Votre cour est composée de chouettes qui ont peur de la lumière, de vieillards qui tremblent devant la jeunesse ou qui ne s'en inquiètent pas. Le gouvernement se modèle sur la cour. Vous êtes allés chercher les restes de l'Empire, comme la Restaura-
10 tion avait enrôlé les voltigeurs de Louis XIV. On a pris jusqu'à présent les reculades de la peur et de la lâcheté pour les manœuvres de l'habileté; mais les dangers viendront, et la jeunesse surgira comme en 1790. Elle a fait les belles choses de ce temps-là.
15 En ce moment, vous changez de ministres comme un malade change de place dans son lit. Ces oscillations révèlent la décrépitude de votre gouvernement. Vous avez un système de filouterie politique qui sera retourné contre vous, car la France se lassera de ces
20 escobarderies. La France ne vous dira pas qu'elle est lasse, jamais on ne sait comment on périt, le pourquoi est la tâche de l'historien; mais vous périrez certes pour ne pas avoir demandé à la jeunesse de la France ses forces et son énergie, ses dévouements et
25 son ardeur; pour avoir pris en haine les gens capables, pour ne pas les avoir triés avec amour dans cette belle génération, pour avoir choisi en toute chose la médiocrité. Vous venez me demander mon appui; mais vous appartenez à cette masse décrépite que l'intérêt
30 rend hideuse, qui tremble, qui se recroqueville et qui, parce qu'elle se rapetisse, veut rapetisser la France.

Ma forte nature, mes idées seraient pour vous l'équivalent d'un poison; vous m'avez joué deux fois, deux fois je vous ai renversé, vous le savez. Nous unir pour la troisième fois, ce doit être quelque chose de sérieux. Je me tuerais si je me laissais duper, car je désespérerais de moi-même: le coupable ne serait pas vous, mais moi.

Nous entendîmes alors les paroles les plus humbles, l'adjuration la plus chaude de ne pas priver le pays de talents supérieurs. On parla de patrie, Marcas fit un *Ouh! ouh!* significatif, il se moquait de son prétendu patron. L'homme d'État devint plus explicite; il reconnut la supériorité de son ancien conseiller, il s'engageait à le mettre en mesure de demeurer dans l'administration, de devenir député; puis il lui proposa une place éminente, en lui disant que désormais, lui, le ministre, se subordonnerait à celui dont il ne pouvait plus qu'être le lieutenant. Il était dans la nouvelle combinaison ministérielle, et ne voulait pas revenir au pouvoir sans que Marcas eût une place convenable à son mérite; il avait parlé de cette condition, Marcas avait été compris comme une nécessité.

Marcas refusa.

— Je n'ai jamais été mis à même de tenir mes engagements, voici une occasion d'être fidèle à mes promesses, et vous la manquez!

Marcas ne répondit pas à cette dernière phrase. Les bottes firent leur bruit dans le corridor, et le bruit se dirigea vers l'escalier.

— Marcas! Marcas! criâmes-nous tous deux en nous précipitant dans sa chambre, pourquoi refuser?

Il était de bonne foi. Ses conditions sont honorables. D'ailleurs, vous verrez les ministres.

En un clin d'œil, nous dîmes cent raisons à Marcas. L'accent du futur ministre était vrai: sans le voir, 5 nous avions jugé qu'il ne mentait pas.

— Je suis sans habits! nous répondit Marcas.

— Comptez sur nous, lui dit Juste en me regardant.

Marcas eut le courage de se fier à nous, un éclair jaillit de ses yeux, il passa la main dans ses cheveux, 10 se découvrit le front par une de ces gestes qui révèlent une croyance au bonheur, et, quand il eut, pour ainsi dire, dévoilé sa face, nous aperçûmes un homme qui nous était parfaitement inconnu: Marcas sublime, Marcas au pouvoir, l'esprit dans son élément, l'oiseau 15 rendu à l'air, le poisson revenu dans l'eau, le cheval galopant dans son steppe. Ce fut passager: le front se rembrunit, il eut comme une vision de sa destinée. Le doute boiteux suivit de près l'espérance aux blanches ailes. Nous laissâmes l'homme à lui-même.

20 — Ah çà! dis-je au Docteur, nous avons promis, mais comment faire?

— Pensons-y en nous endormant, me répondit Juste, et, demain matin, nous nous communiquerons nos idées.

25 Le lendemain matin, nous allâmes faire un tour au Luxembourg.

Nous avions eu le temps de songer à l'événement de la veille, et nous étions aussi surpris l'un que l'autre du peu d'entregent de Marcas dans les petites 30 misères de la vie, lui que rien n'embarrassait dans la solution des problèmes les plus ardus de la politique

rationnelle ou de la politique matérielle. Mais ces natures élevées sont toutes susceptibles de se heurter à des grains de sable, de rater les plus belles entreprises, faute de mille francs. C'est l'histoire de Napoléon, qui, manquant de bottes, n'est pas parti pour les Indes.

— Qu'as-tu trouvé? me dit Juste.

— Eh bien, j'ai le moyen d'avoir à crédit un habillement complet.

— Chez qui?

— Chez Humann.

— Comment?

— Humann, mon cher, ne va jamais chez ses pratiques, les pratiques vont chez lui, en sorte qu'il ne sait pas si je suis riche; il sait seulement que je suis élégant et que je porte bien les habits qu'il me fait. Je vais lui dire qu'il m'est tombé de la province un oncle dont l'indifférence en matière d'habillement me fait un tort infini dans les meilleures sociétés où je cherche à me marier... Il ne serait pas Humann, s'il envoyait sa facture avant trois mois.

Le Docteur trouva cette idée excellente dans un vaudeville, mais détestable dans la réalité de la vie, et il douta du succès. Mais, je vous le jure, Humann habilla Marcas, et, en artiste qu'il est, il sut l'habiller comme un homme politique doit être habillé.

Juste offrit deux cents francs en or à Marcas, le produit de deux montres achetées à crédit et engagées au mont-de-piété. Moi, je n'avais rien dit de six chemises, de tout ce qui était nécessaire en fait de linge, et qui ne me coûta que le plaisir de les deman-

der à la première demoiselle d'une lingère avec qui j'avais *musardé* pendant le carnaval. Marcas accepta tout sans nous remercier plus qu'il ne le devait. Il s'enquit seulement des moyens par lesquels nous nous étions mis en possession de ces richesses, et nous le fîmes rire pour la dernière fois. Nous regardions notre Marcas comme des armateurs qui ont épuisé tout leur crédit et toutes leurs ressources pour équiper un bâtiment doivent le regarder mettant à la voile.

Ici, Charles se tut, il parut oppressé par ses souvenirs.

— Eh bien, lui cria-t-on, qu'est-il arrivé ?

— Je vais vous le dire en deux mots, car ce n'est pas un roman, c'est une histoire. Nous ne vîmes plus Marcas. Le ministère dura trois mois, il périt après la session. Marcas nous revint sans un sou, épuisé de travail. Il avait sondé le cratère du pouvoir; il en revenait avec un commencement de fièvre nerveuse. La maladie fit des progrès rapides, nous le soignâmes. Juste, au début, amena le médecin en chef de l'hôpital où il était entré comme interne. Moi qui habitais alors la chambre tout seul, je fus la plus attentive des gardes-malades; mais les soins, mais la science, tout fut inutile. Dans le mois de janvier 1838, Marcas sentit lui-même qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. L'homme d'État à qui pendant six mois il avait servi d'âme ne vint pas le voir, n'envoya même pas savoir de ses nouvelles. Marcas nous manifesta le plus profond mépris pour le gouvernement; il nous parut douter des destinées

de la France, et ce doute avait causé sa maladie. Il avait cru voir la trahison au cœur du pouvoir, non pas une trahison palpable, saisissable, résultant de faits; mais une trahison produite par un système, par une sujétion des intérêts nationaux à un égoïsme. Il suffisait de sa croyance en l'abaissement du pays pour que la maladie s'aggravât. J'ai été témoin des propositions qui lui furent faites par un des chefs du système opposé qu'il avait combattu. Sa haine pour ceux qu'il avait tenté de servir était si violente, qu'il eût consenti joyeusement à entrer dans la coalition qui commençait à se former entre les ambitieux chez lesquels il existait au moins une idée, celle de secouer le joug de la cour. Mais Marcas répondit au négociateur le mot de l'hôtel de ville: "Il est trop tard!"

Marcas ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Juste et moi, nous eûmes bien de la peine à lui épargner la honte du char des pauvres, et nous suivîmes tous deux, seuls, le corbillard de Z. Marcas, qui fut jeté dans la fosse commune au cimetière du Mont-Parnasse.

Nous nous regardâmes tous tristement en écoutant ce récit, le dernier de ceux que nous fit Charles Rabourdin, la veille du jour où il s'embarqua sur un brick, au Havre, pour les îles de la Malaisie, car nous connaissions plus d'un Marcas, plus d'une victime de ce dévouement politique récompensé par la trahison ou par l'oubli.

Aux Jardies, mai 1840.

NOTES.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE. LES CÉLIBATAIRES.

This is the heading under which Balzac finally put his stories of single life. This one was first (1832) classed among the *Scènes de la Vie Privée*, but with the single title of *Les Célibataires*. In 1833 the change was made to the *Scènes de la Vie de Province*. In 1843 the story received its second title, *Le Curé de Tours*, and its dedication.

Tours. Old town of France, dating from Gallic times, on the left bank of the Loire. It was formerly the capital of the province of Touraine, and is now the county seat of the department of Indre-et-Loire. Balzac was born at Tours. See Henry James' *A Little Tour in France* (Boston, 1885) for a description of Tours and allusions to this story.

1.—David, Pierre-Jean (1789–1856), called David d'Angers, after his birthplace. Celebrated French sculptor, friend of the literary men of his day. Among his busts are Balzac's and Fenimore Cooper's. His masterpiece is the bas-relief on the pediment of the Paris Pantheon.

5. **Les numismates**, etc. This is an evident allusion to the series of medallions (some five hundred in number) which David had made of the most prominent men and women among his contemporaries, to serve as a kind of portrait-gallery.

10. **De Balzac.** Balzac's assumption, towards 1830, of the particle *de* subjected him to some derision. It was severely commented upon by Sainte-Beuve in an article dated November, 1834,

which is now included in his *Portraits Contemporains*, Vol. II, pp. 327–57.

12. **abbé.** Not strictly "abbot," but a title given to all ecclesiastics.

17. **chevet,** *apsis.* The back part of the choir of a church.—**Saint-Gatien.** Saint Gatianus, missionary to Gaul towards 250, and the first bishop of Tours. The cathedral of Tours, begun in 1130, burnt in 1166 and rebuilt from 1175 to 1547, was dedicated to him.

2.—13. **que.** This word is often used to avoid repetition of a conjunction, as *comme* here.

14. **livres,** *pounds.* Old measure of silver money, which was at first a pound's weight. But it fell in value until it was worth no more than a franc (about twenty cents). It was officially abolished in favor of the latter in 1795.—**sous.** Approximately a cent in value. Old measure of money, which still remains in name, and is applied to the five-centime piece.

16. **place de l'Archevêché.** The square in front of the archbishop's palace.

21. **aumusse,** *amice.* A covering worn over the head or on the arm of priests. Here used figuratively.—**canonicat,** *canonry.* Office of a canon.

25. **chapitre métropolitain.** Tours being an archbishopric, its cathedral chapter is metropolitan.

28. **S'il eût perdu,** etc. The subjunctive in conditional sentences may be considered as an imitation of the Latin syntax. It is becoming infrequent nowadays.—**passait chanoine,** *was succeeding to a canonry.*

31. **Peut-être eût-il.** After *peut-être, à peine, aussi,* etc., at the beginning of the phrase, the subject is generally inverted Balzac abuses this construction in the following pages.

3.—5. **une histoire de mœurs.** Balzac frequently applies the term *histoire* or *drame* to his stories; rarely the word *roman.* Cf. p. 71, l. 30.

7. **du côté de la Grand'Rue.** *Towards the Main Street* (now Rue Nationale). Notice the apostrophe after *Grand,* which was

added by the grammarians of the sixteenth century, who were unconscious that *grand*, being from the Latin *grandis*, had originally but one form for masculine and feminine. Where the *e* was added to make the feminine (now universal excepting in certain traditional expressions), it was under the influence of analogy to adjectives of the first and second Latin declension.

10. **Depuis l'aliénation des biens du clergé.** The confiscation of church property in France was prompted by the low state of the nation's treasury. It was accomplished in the Assembly of 1789 on November 2, through the efforts of Talleyrand, then Bishop of Autun.

12. **Psalette.** Antiquated synonym for *maîtrise*, meaning the cathedral singing-school.

15. **grand chantre,** *head precentor.*

23. **archéologue.** Note the sound of *ch*, like *k*, in this word.

25. **Un antiquaire,** etc. No longer true. Tours has now archæological, scientific, and literary societies, and is the seat of the Mame clerical printing-house.

31. **Située au nord,** etc. See Henry James' description of these places.

4.—9. **Cet endroit,** etc. Notice Balzac's idea of the influence of surroundings on character.

16. **Quoique ce bien,** etc. After confiscating the church property, much of it, even to the churches themselves, was sold at auction to private individuals.

17. **la Terreur.** Specifically, that period of the French Revolution which extended from mob law in the Assembly on September 5, 1793, to the execution of Robespierre, July 28, 1794.

18. **logeait.** Continued action, but after the expression "depuis vingts ans" to be translated into the English pluperfect. Cf. below, l. 25: "il demeurait depuis deux ans."

20. **la Restauration.** From the abdication of Napoleon on April 11, 1814, to the July (27–29) Revolution of 1830, minus the hundred days of Napoleon's return in 1815.—**bien national.** The confiscated property.

27. **Hoc erat in votis**, *prayerful desire.* From Horace's *Satires*, I, 6. v. 1.

5.—13. **contenance**, *capacity.*

22. **en son vivant.** More often *de son vivant.*

25. **en avait admiré.** Notice the use of *en* referring to a person, a use considered as incorrect in Balzac's time (cf. article by Sainte-Beuve cited above), but which obtained generally in the seventeenth century. A possessive adjective, with the nouns as objects of the verb, is preferable.

28. **impossible à.** Better *impossible pour.*

30. **venait à penser**, *happened to think.* Distinguish from *venait penser* and *venait de penser.*

6.—1. **croissant** = *en croissant.* Another instance of Balzac's loose construction or bad style.

3. **rien autre chose** = *pas d'autre chose.* Cf. l. 13.

6. **Quand Napoléon**, etc. In 1801, by an agreement with the Pope known as the Concordat.

12. **bien distribué**, *well arranged.*

18. **desservi par**, *led up to by.*

28. **possédait** after *peu* would more frequently fall in the subjunctive. The indicative is here used either to emphasize the fact or through carelessness.

7.—2. **dépecé par la bande noire.** Speculators bought up the property confiscated during the Revolution (the real estate of the nobles who had emigrated, as well as the church holdings), and sold it off in small lots. These speculators were called *la bande noire*, from the name given to the mercenary troops of the old monarchy, who more often ravaged the country than protected it.

7. **galerie.** Not the corridor, but the largest room of the apartment, evidently oblong in shape.

16. **meubles de Boulle.** Furniture made by Boulle or in imitation of it.—**Boulle** (Boule), André-Charles (1642–1732), celebrated cabinet-maker of Paris, who introduced into France bronze, ivory, tortoise-shell, and other ornaments for furniture. He also inlaid wood with mosaics.

22. **oratorien.** A member of the order of the Oratory, founded at

Rome in 1575 by Filippo Neri, and introduced into France by Cardinal de Bérulle in 1611. The object of the order is home-mission work.

23. **Pères de l'Église.** Under the head of Church Fathers are comprised the most noted defenders of the faith, from the post-apostolic times down to the beginning of the seventh century.

8.—8. **Il en fut**, etc. *The bedroom was then like the sitting-room.*

13. **velours d'Utrecht.** A kind of plush made at Utrecht, south-east of Amsterdam.

15. **lampas**, *figured silk.*

16. **Aubusson.** Town in the department of Creuse, near the centre of France, containing a well-known carpet factory.

20. **lit à grands rideaux de soie.** French beds have a dais above them, from which fall curtains enclosing the couch.

9.—15. **allée du Mail**, *walk in the Mall;* a Mall being an open place where the game of mallet and ball was played. In Tours, the Mall occupies the site of the old rampart, and is planted with trees.—**sans lui faire tort**, *without depriving him of.*

22. **la Quotidienne.** A royalist (Legitimist) journal, published under various titles (generally this one) from September 22, 1792, to February, 1847.

29. **que causait.** Notice Balzac's fondness for an inverted subject. Cf. above, p. 8, l. 28, and below, p. 10, ll. 17, 24.

10.—1. **Gargantua.** A reference to the burlesque story of *Pantagruel*, written by François Rabelais (1495?–1553?) in several books. Balzac alludes to the third chapter of the second book, evidently from memory, since Rabelais makes Gargantua alternate between mourning for his wife Badebec and rejoicing over his new-born son Pantagruel, until he consoled himself entirely by thinking of Badebec in Paradise, and therefore happy.

10. **noté.** Expressed in sound, by musical notation. Cf. p. 63, l. 24.

25. **avaient . . . trait au**, *were connected with.*

11.—1. **aubes**, *albs.* The white linen tunic of the priests.—**rabats**, *bands.* Linen ornaments worn about the neck of priests and hanging down in front.

8. **l'iris**, *orris-root.*

15. **Bast!** = *baste!* "Enough said!"

18. **badines**, *small tongs*, in the plural, *switch* in the singular.

29. **sainte Thérèse.** Teresa de Cepada (1515–82), a noble Spanish woman who reformed the order of Carmelites, establishing the barefooted branch, and wrote in favor of mysticism. She had trances in which she saw visions.—**en jeter.** The *en* refers to *regard* taken in the plural sense.

12.—6. **la pairie.** Under the monarchy, from 1814 to 1848, there was a Chamber of Peers in imitation of the English House of Lords. Its members were appointed by the king, and their seat could either be for life or hereditary, according to various amendments passed in 1815 and 1830.

25. **tirer le cordon.** The spring-bolt of the street door of French houses is attached to a cord leading back to the janitor's room.

13.—2. **factieux**, *riotous.*

10. **par un temps pareil**, *in such weather.* Notice the use of *par* in expressions relating to weather.

15. **aura cru**, *must have thought.* Cf. below (p. 14, l. 7) *Il se sera éteint.*

14.—1. **auquel le défunt**, etc. The canon had made an antechamber of the landing, by putting a glass door at the top of the steps.

10. **resté couvert.** With ashes over it.

31. **station**, *sojourn.*

15.—4. **que** = *quand.* See above, note to page 2, l. 13.

12. **cartel**, *clock.* Literally, the frame of the clock.

13. **le lit en tombeau.** The rounded-up shape of the bed.

15. **Valentin.** Probably Simon François (1606–71), called "Le Valentin," a French painter of religious subjects.—**Lebrun**, Charles (1619–90). Founded in 1648 the Academy of Painting and Sculpture. Established the manufacture of Gobelin tapestry in 1660. Decorated the Gallery of Apollo in the Louvre and certain halls in the palace of Versailles.

16.—9. **n'ait plus songé**, etc. Note the subjunctives of supposition.

12. **j'ai descendu . . . mon bougeoir.** The verb *descendre* is here transitive, as is also another neuter verb, *remonter*, in l. 17.

18. **Quoi?** Object of *connaître.*

21. **se coiffer de nuit**, *put on his nightcap.*

26. **Pourquoi m'en veut-elle?** *Why does she bear me ill-will?*

28. **aura dit.** See note for page 13, l. 15.

17.—10. **bonne foi**, *honesty, frankness.*

17. **plaquée à force de travail**, *plated by dint of labor.* All he learned was only external, riveted on to his unreceptive mind.—Notice in this sentence the rapidly sketched portrait of a simple and self-centred priest, and the effect of surroundings on such a temperament.

18.—6. **nous tiennent peu compte de**, *make little allowance for.*

28. **ne l'est.** Poor style, but grammatically correct, *ne* being used after comparatives and *l'* referring to *infaillible.*

19.—19. **faisaient tous les frais**, *comprised all the topics.*

31. **on ne prenait du café aussi bon que.** In this phrase *du café* does not follow the rule for the partitive after the negative, because the negative meaning is modified by the following *aussi bon.* It is a negative which is limited or even destroyed by the remainder of the phrase, and not an absolute negation.

20.—7. **le rêche**, *the rough side.*

8. **tangentes.** Evidently the points of departure of their diverging views.

13. **facile à vivre**, *easy to get along with.*

21. **carlin**, *pug-dog.*

21.—3. **que** = *lorsque.*

5. **mal**, *badly off.*

7. **chirographaires.** By private writings; not by legal documents.

14. **Château-Regnaud.** Probably Châteaurenault, in Indre-et-Loire, not far from Tours, to the northeast.

16. **parquet en point de Hongrie.** A flooring whose pattern

should resemble Hungarian lace, the division of the blocks being probably marked by three groovings close together.

24. **Quand**, *even though.* Instead of *quoique* with the subjunctive.

22.—19. **une partie de boston**, *game of boston.* A kind of whist played with counters (see below, p. 26, l. 12), said to have been invented by French officers at Boston, Mass., during the Revolutionary War.

23.—3. **tenait au cœur**, *was rooted in the heart.*

8. **la raison coefficiente**, *the motive*, probably. Balzac has used the word *coefficiente* with some notion of the technical term "coefficient," which multiplies the value of a quantity.

24.—5. **tenait à**, *belonged to.*

13. **en possession de**, *enjoying the privilege of.*

28. **faire amende honorable**, *make public confession* of her failure. —Balzac had studied law, and is fond of legal terms.

25.—11. **divorcer . . . avec eux-mêmes**, *get rid . . . of themselves.* —An involved and rough sentence.

22. **tranche . . . sur**, *contrasts . . . with.*—Balzac's philosophy is rather halting in this reflection.

31. **point d'optique**, *visual point*, from the standpoint of the observer. A studio term which, like many others of its kind, entered into literature towards 1830 through the union of artists and literary men in the Romantic movement.

26.—10. **se prendre qu'à**, *lay hold on, refer to.*

26. **qu'il en était du bonheur comme**, *happiness was like.*

27. **s'y prit**, *went about it.*

27.—8. **tourangelle**, *of Tours.* Fem. of *tourangeau*, p. 56, l. 13.

22. **déjà**, *after all.*

28.—12. **éloigné du centre.** The cathedral of St. Gatien is to one side of the town.

21. **très-bien corder.** Slang for *live in harmony.*

29.—5. **choses grandes.** Inversion of the adjective for emphasis probably.

9.-13. **drame bourgeois . . . historien exact.** Note these expressions (cf. note for page 3, l. 5), and the word *exact*, conveying

Balzac's idea of representing things as they really are, in their details.

30.—6. **quasi-collègue**, *quasi colleague*, in Birotteau's own fancy.

19. **de ne pas l'avoir admis.** Often *de ne l'avoir pas admis.*

21. **vicaire général.** The representative of the bishop, and exercising jurisdiction under him in the diocese.

31.—30. **rouler sur lui-même.** He was so broad in proportion to his height.

32.—8. **mesure**, *moderation.*

26. **la métropole**, *the archbishopric.*

33.—7. **Sixte-Quint.** Sixtus V., pope from 1585–90, patron of the fine arts and embellisher of Rome. It is said that his election was due to his apparent ill-health, which united in his favor all who hoped to profit by a speedy vacancy of the pontificate.—*Quint*, from the Latin, is used as an ordinal only here and in *Charles-Quint.*

30. **pouillé**, *register of the livings*, in a diocese or other ecclesiastical organization.

34.—17. **C'est des livres.** Colloquial for *ce sont.*

24. **flûtée**, *soft and sweet*, like a flute.

35.—1. **en attendait des excuses.** Better, *attendait d'elle des excuses.* See note for page 5, l. 25.

11. **hachures**, *hatchings.* In drawing, lines which, by crossing one another, bring out the pattern more clearly.

18. **royalement carrée**, *splendidly square.*

20. **chaise à patins.** Chair raised on knobs or blocks of wood.

29. **par contenance**, *to keep himself in countenance.*

36.—25. **béotienne.** The natives of Bœotia were held by the other Greeks to be dull and stupid.—In thus deriding French life in the provinces Balzac coincides with the satire of the average writer living in Paris.

37.—1. **douter . . . de la mort de Napoléon.** As constantly happens with prominent and unfortunate princes, the news of Napoleon's death at St. Helena did not meet with universal credence.

3. **l'existence de Louis XVII.** The young Dauphin (1785–95), son of Louis XVI., who perished of natural weakness and neglect

in the prison of the Temple at Paris. Owing to the confusion of the times several pretenders claimed his rights later on, one of whom, calling himself the Duke of Normandy, pretended that he had been carried off by night concealed in a wooden horse.

7. **impôts.** After 1789 it was the French legislature which voted the taxes.—**les Chambres.** The Chamber of Peers and Chamber of Deputies under the Restoration.

8. **treize cent mille personnes.** The number of those executed for political reasons during the French Revolution has been estimated at about 17,000.

16. **petit pain mollet,** *light delicate roll.*

19. **l'abbaye Saint-Martin.** A church built over the tomb of Saint Martin, apostle to the Gauls and bishop of Tours († 396(?)). The third church on this site was begun in 1175 and finished in the next century. Its ruins were sold to speculators after the Revolution, and it was torn down in 1802, leaving two large towers to mark its location.—Notice the omission of *de,* common before proper names, a relic of the early stage of the language.

20. **certain préfet.** Notice the omission of the article, an imitation of the seventeenth-century usage.—The prefect is the civil governor of the department or prefecture, having the right of absolute veto over all legislation, being responsible only to the Minister of the Interior.

22. **les tours de Saint-Gatien.** These date from the sixteenth century.

38.—9. **Nulle créature.** Notice the long description of this typical character, and the portrayal of the surroundings which developed it.

40.—8. **avant de s'en prendre à,** *before blaming.*

22. **jalouses à vide,** *jealous without a natural reason.*

41.—16. **signes,** *moles.*

21. **un tour,** *roll of false hair.*

27. **carmélite,** *light brown,* like the Carmelite habit.

42.—14. **rien qu'à la voir,** *only to see her.*

26. **statue du Commandeur.** Allusion to the story of Don Juan (cf. Molière, *Don Juan,* Act III, Sc. 5, etc.), where the marble

statue at the tomb of Don Juan's victim (the commander) bows its head to him and later (Act IV, Sc. 8) comes to supper with him.

30. **faisait . . le procès à son cœur**, *brought suit against her own heart, made accusation against her own heart.*

43.—11. **Il sera bientôt connu**, *You will know it at once.*

44.—27. **porte-persienne**, *frame of the shutters.*

29. **déjà**, *in the first place.* See note for p. 27, l. 22. Cf. p. 45, l. 7: *ne pensant déjà plus*, "already having stopped thinking."

45.—14. **quatre heures.** The dinner, which originally took place in France at noon, gradually retreated until the present evening hour was reached.

30. **observation**, *remark.*

46.—23. **qu'il ne vécût.** The *ne* is occasioned by the negative use of *douter.*

47.—15. **d'occupations dans le vide**, etc., *of business about nothing, and of no-account business.*

25. **lignes.** A *ligne* is the twelfth part of an inch.

48.—18. **abreuvé**, *offered;* "watered" with bitterness literally.

27. **être resté.** Incorrect for *avoir resté.*

49.—8. **regarder aux**, *consider, pay attention to.*

13. **thébaides**, *hermitages.* From Thebes in Egypt, in the vicinity of which dwelt the first recluses (particularly Saint Anthony) in the third and fourth centuries.

50.—3. **pour peu qu'il**, *if only he.*

13. **campagne**, *country-seat.*

51.—18. **à la fin** = *à fin.*

52.—6. **chacun de lui demander**, *each one immediately asked him.* Omission of verb (*commencer* or other), in order to give vivacity to the phrase.

22. **cognomologie de Sterne**, *Sterne's cognomology.* The reference is to Sterne's *Tristram Shandy*, book I., chapter 19, where the relations between names and their bearers are discussed.

26. **classiques.** Of the seventeenth century, the reign of Louis XIV.

28. **la Nouvelle Héloïse.** Novel of personal emotion and rural existence by Jean-Jacques Rousseau (1712–68). It was published

in 1760, and marks the beginning of the Romantic School in France.

29. **la comédie**, *the theatre* in general.—**se coiffant encore en cheveux**, *still wearing her own hair;* without false hair.

53.—1. **lieutenant de vaisseau**, *lieutenant in the navy.*

10. **Vous n'y êtes pas**, *You haven't hit it.*

23. **à coup sûr**, *without any risk.*

26. **Voltaire.** François-Marie Arouet (1694–1778), called Voltaire, the intellectual dictator of his time.

29. **département.** Name of the territorial division which in 1789 replaced the old provinces. France counts to-day 86 departments.

54.—4. **paysan de Normandie.** The natives of Normandy have the reputation of shrewdness: "un avocat normand."

6. **œnologie**, *science of vine-growing*, Touraine being a wine country.

9. **lais de la Loire**, *alluvion made by the Loire*, the great river of central France, flowing north and then west into the Atlantic.—Land made by streams, however, is not subject in France to the claims of the state, but is conceded to the estates abutting.

16. **le fond de la langue**, *the essence of the language.* Allusion to Beaumarchais' *Mariage de Figaro:* "Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue, . . ." Act III, Sc. 5.

29. **personnel.** The body of subordinate ecclesiastics in the diocese.

31. **commis**, *appointed.*

55.—10. **se sont succédé.** Notice that *succédé* is a neuter verb and does not agree. *Se* is an indirect object.

19. **donner gain de cause**, *yield*, as to drop a lawsuit.

22. **Donnant, donnant!** *Give and take!* Both parties giving to each other.—Balzac's world is essentially one of intrigue and self-seeking.

24. **se récria sur.** Note the difference from *se récrier contre.*

56.--10. **un plus ample informé,** *more ample information,* **or** *investigation.*

11. **Fabius.** Reference to Quintus Fabius Maximus, called Cunctator, who as consul of Rome in 217 B. C. harassed Hannibal by refusing to be drawn into a general engagement.

19. **retrait,** *withdrawal.* Legal term.

57.—16. **libellé,** *draft.*

22. **le sieur,** *one.* In imitation of the legal term which has come down from the early stage of the language. Here possibly to show contempt also.

24. **à lui appartenant.** Another legal term, self-explanatory.

59.—19. **son aventure,** *that which had happened to him.*

27. **la citta dolente,** *the city dolent.* Allusion to Dante's *Inferno,* c. 3, v. 1: "Per me si va nella città dolente," the inscription on the gate of Hell.

60.—3. **déchoit à notre honte,** *decreases, to our shame.*

13. **Mademoiselle de Sombreuil.** Daughter of the Marquis de Sombreuil, governor of the Invalides (Soldiers' Home). During the French Revolution he was arrested, and his daughter insisted on sharing his captivity. There are various traditions (all false) regarding her devotion to him at the time of the September (1792) massacres; one that she drank blood to save his life.

61.—9. **quai de la Cathédrale.** Probably the open space in front of St. Gatien.

28. **fauteuil gothique.** Arm-chair with Gothic arches and carvings.

66.—4. **demoiselle.** Legal term for women as *sieur* is for men; inherited like *sieur* from the early forms of the language, though still used for unmarried women.

14. **Tudieu** = *Vertu de Dieu.*—**quelle grosse!** *what a contract!* "legal writing," literally.

67.—6. **Orléans.** Old town of France, up the Loire from Tours, in the department of Loiret. Seat of the court of appeals for the district.

31. **d'assez hardi,** *bold enough.* The *d'* here is a partitive.

68.—23. **chevelus,** *fibres;* from *cheveux.*

69.—2. **lieutenant général.** Grade, abolished in 1848, corresponding to the present general of a division.

22. **de force.** Depends on *tout ce* in l. 20.

70.—19. **conseil des Dix.** The secret Council of Ten which directed the affairs of the Venetian Republic from 1310 to 1797.

23. **sanhédrin,** *Sanhedrim.* The supreme council of the Jews.

24. **donner le ton,** *strike the key-note, pitch.*

25. **congrégation.** Allusion to the society called the Congregation. See below note for p. 77, l. 16.

29. **intérêt majeur,** *dominant interest;* superior to individual interest.

30. **ne s'était.** Note the *ne* after the expression of time, *il y avait bien longtemps que.*

71.—11. **Montesquieu.** Charles de Secondat, Baron (1689–1755). Writer on the philosophy of history and author of *De l'Esprit des Lois* (1748), here referred to. Balzac's citation is evidently from memory, since it is not to be found in Montesquieu.

12. **république de Saint-Marin.** San Marino, an old Italian commune on the Adriatic, which has remained independent down to the present day.

13. **tyrannie,** *power, government.*

72.—4. **il vous sera,** etc. In this clause Balzac states how in his opinion selfishness may be overcome by altruism.

16. **chose facile.** The article is omitted because *chose facile* is a set phrase.

20. **instance,** *suit.*

73.—7. **droits,** *taxes, dues.*

24. **Bicêtre.** Village close to Paris on the south, containing a hospital mainly devoted to the insane. The site was first occupied by a castle built in 1285 by the Bishop of Winchester, whence Bicêtre.—Before the Revolution, criminals were also confined there.

25. **pourvoi en cassation,** *appeal to the highest court.*

27. **faire les parties,** *make up the hands at cards.*

29. **libéraux.** The opposition to the conservative ministry of Villèle, then in power.

74.—15. **conseiller de préfecture,** *member of the prefect's council,* a body, both judicial and administrative, sitting in each department.

30. **ouvrit de grands yeux,** *opened wide his eyes.*

75.—2. **Musée de Paris.** The Louvre. The public art collections in France have salaried experts attached to them.

18. **le goût dominant,** etc. Interest in mediæval architecture and art increased rapidly in France, between 1820 and 1830, under the influence of the Romantic School. See Hugo's *Notre-Dame de Paris.*

22. **écus,** *crowns;* literally, "shields." An old silver coin finally worth about three francs.

23. **entendu,** *intended.*

25. **soulte** or *soute.* The balance of an account.

26. **lieu à réformer leurs conventions,** *reason to modify their contract.*

29. **en lançant un exploit introductif d'instance à,** *by serving a summons to appear before the first court of trial on.*

76.—1. **arrêts souverains,** *final judgments.*

2. **Code.** The Code Napoleon, framed in 1801, adopted in 1804, and enlarged 1806–10, adapted the laws and statutes existing in France before the Revolution to the new circumstances and requirements.

5. **opposition.** Political opposition is meant here; the liberals.

10. **corvette,** *sloop-of-war.* In size next to a frigate in the old navy.

13 **le mettre hors du cadre d'activité,** *put him on the retired list.*

18. **lui fit part,** *communicated to him.*

20. **les bureaux.** The department offices.

23. **directeur,** *head,* of a division.

27. **le ministre à la Chambre.** The members of the French cabinet must also be members of the legislative body.

77.—11. **mal avec la grande aumônerie,** *on bad terms with the ecclesiastical powers.* The office put for the man, the grand almoner being the court chaplain and having various secular and ecclesiastical privileges, besides enjoying independence of the bishop.

The office was suppressed in 1830, but was revived from 1857 to 1870.

16. **Congrégation.** Name given under the Restoration to a semi-secret society which served the Jesuit order that had been officially banished from France.—**J'ai répondu**, etc., *I became answerable for you as for myself.*

22. **Morbleu!** = *Mort de Dieu!*

23. **rétablir la religion.** The watchword of the conservative party.—**stupide à.** Also *stupide de.*

27. **Le ministre des affaires ecclésiastiques**, *Minister of Public Worship*, an office now exercised by the Minister of Public Instruction.

29. **Si Troubert.** It is noticeable how Balzac ignores all uprightness in his characters, and thus deprives the larger number of his works of all claims to morality.

78.—3. **à quoi lui sert de passer les nuits**, *what good it does him to sit up all night.* Notice the omission of *il* impersonal, a relic of an earlier stage of the language.

8. **proconsul.** Comparison with the Roman official, at the head of a province and its absolute ruler.

14. **œuvres vives**, *below the water-line.*

20. **cet imbécile de Birotteau.** The *de* is expletive, as is "of a" in English.

26. **les Listomère.** Proper nouns generally take the plural form when they designate a family, but not when individuals are meant.

79.—1. **accusé**, *shown.*

5. **congréganiste**, *belonging to the Congregation.*

21. **Abandonner Birotteau**, etc., *They didn't even need to speak of abandoning Birotteau.*

30. **Abîme tout plutôt.** A quotation from Boileau's mock epic, *le Lutrin*, the subject of which was a dispute between the church treasurer and choir-master as to where the reading-desk (*lutrin*) should stand. The couplet in full is:

> "Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
> Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église" (c. 1).

80.—1. **Boileau.** Nicolas Boileau-Despréaux (1636–1711), satirist, and the leading critic of his day. His laws for simple thoughts and words in literature held until the advent of the Romanticists.

17. **entamez-le**, *begin on him.*

25. **doubles souliers**, *overshoes*, perhaps.

81.—30. **je vous.** The conjunction *et* omitted to mark the excitement of the speaker.—Notice again the immoral tone of the story.

82.—20. **bourrier.** A local word defined in the paragraph following.

83.—8. **minute votre désistement**, *write out a draft of your renunciation*, to be then copied with legal exactness (*l'acte bien en règle*, l. 9).

10. **monseigneur.** Term of respect now applied to both civil and ecclesiastical dignitaries.

12. **Troubert**, etc. Notice how Balzac has suddenly developed a successful vicar out of the petty priest of the previous fifty years.

84.—5. **sub judice**, *under consideration, in court.*

85.—6. **que n'en.** The negative *ne* after *que* always follows the comparative, when the principal clause is affirmative.

8. **parrain**, *sponsor.* The advocate and protector of a champion in disputes.

31. **prêtre Jean**, *Prester John.* The legendary Christian ruler of Central Asia, possessed of great wealth and power. Belief in his existence was strong from the middle of the twelfth century to the beginning of the fourteenth. See *Encyclopedia Britannica*, article "Prester John."

86.—7. **mis à l'abri de**, *sheltered from.*

9. **tu t'enferreras**, *you will fall on your own sword, commit yourself.*

87.—13. **parfait**, *most obliging.*

19. **ne pas se connaître en droit**, *not to be up in law.*

26. **la chapelle de la Vierge** is always back of the high altar in the church building.

in the prison of the Temple at Paris. Owing to the confusion of the times several pretenders claimed his rights later on, one of whom, calling himself the Duke of Normandy, pretended that he had been carried off by night concealed in a wooden horse.

7. **impôts.** After 1789 it was the French legislature which voted the taxes.—**les Chambres.** The Chamber of Peers and Chamber of Deputies under the Restoration.

8. **treize cent mille personnes.** The number of those executed for political reasons during the French Revolution has been estimated at about 17,000.

16. **petit pain mollet,** *light delicate roll.*

19. **l'abbaye Saint-Martin.** A church built over the tomb of Saint Martin, apostle to the Gauls and bishop of Tours († 396(?)). The third church on this site was begun in 1175 and finished in the next century. Its ruins were sold to speculators after the Revolution, and it was torn down in 1802, leaving two large towers to mark its location.—Notice the omission of *de,* common before proper names, a relic of the early stage of the language.

20. **certain préfet.** Notice the omission of the article, an imitation of the seventeenth-century usage.—The prefect is the civil governor of the department or prefecture, having the right of absolute veto over all legislation, being responsible only to the Minister of the Interior.

22. **les tours de Saint-Gatien.** These date from the sixteenth century.

38.—9. **Nulle créature.** Notice the long description of this typical character, and the portrayal of the surroundings which developed it.

40.—8. **avant de s'en prendre à,** *before blaming.*

22. **jalouses à vide,** *jealous without a natural reason.*

41.—16. **signes,** *moles.*

21. **un tour,** *roll of false hair.*

27. **carmélite,** *light brown,* like the Carmelite **habit.**

42.—14. **rien qu'à la voir,** *only to see her.*

26. **statue du Commandeur.** Allusion to the story of Don Juan (cf. Molière, *Don Juan,* Act III, Sc. 5, etc.), where the marble

26. **Il existe un combat**, etc. The duties of the individual to society and of society to the individual were being warmly discussed between 1830 and 1840.

96.—20. **fraternité des hommes.** The watchword of the French Revolution as well as of Christianity.

97.—3. **Innocent III.** Pope (1198–1216), preached the fourth crusade and laid England under interdict (1208). He also built up the temporal power, and contributed much to papal legislation.—**Pierre le Grand.** Czar of Russia (1682–1725); introduced the arts of western Europe into his country, and began its political development.

8. **Saint-Firmin.** Village in the department of Oise, north of Paris, where some friends of Balzac lived.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. EL VERDUGO (THE EXECUTIONER).

This was one of Balzac's first successful stories. It was printed in Émile de Girardin's periodical, *La Mode*, January 29, 1830, with the title "Souvenirs Soldatesques. El Verdugo: Guerre d'Espagne (1809)." A note stated that the names of the town and family had been altered for the story. In 1831 *El Verdugo* was published by Balzac in his *Romans et Contes Philosophiques*. In 1835 it was dated and put under the *Études Philosophiques*. In 1846 it received its dedication.

99.—**Martinez de la Rosa**, Francisco (1789–1862). Spanish statesman and writer, opposed to Napoleon in 1808–13, but exiled from Spain later as a liberal. He lived in Paris 1823–31, and there met Balzac.

1. **Menda.** The name is assumed. See above.

100.—16. **Légañès.** Also fictitious. But there is a town, Leganes, south of Madrid, and a Marquis Leganes fought against the French in the Thirty Years' War.

23. **général G . . t . . r.** These letters could stand for Gouvion-Saint-Cyr, who commanded a French corps in Spain, but he was not under Ney's orders.

89.—12. **émérite**, *experienced*; one who has been through his trade or calling and has retired.

90.—5. **dose**, *portion.*

7. **Mirabeau.** Gabriel-Honoré de Riquetti (1749–91), the orator of the French Revolution, who favored a constitutional monarchy, and was therefore flattered by the court party, which feared a republic.

9. **porte-cochère d'un hôtel**, *the driveway of a house*, the French houses being built about a court, to which a driveway leads from the street.

13. **crever**, *die;* literally "burst," as of animals.

26. **billets d'invitation.** It is customary in France to invite to a funeral service, and also notify persons at a distance by cards.

92.—8. **Louis XI.**, king of France (1461–83), overcame his vassals and Charles the Bold by diplomacy and trickery. His favorite castle was Plessis-les-Tours. See Scott's *Quentin Durward.*

9. **bénite.** Old form for *bénie*, retained in ecclesiastical use.

25. **Saint-Symphorien.** Suburb of Tours, north of the Loire.

28. **pont.** This is a stone bridge, composed of nineteen arches, built between 1765 and 1777.

93.—9. **une lieue.** Equal to four kilometres or more.

23. **monseigneur Hyacinthe.** The bishop dropped his family name.—**Troyes.** Town of Champagne, department of Aube.

94.—1. **mots**, *sayings.*

9. **petit séminaire.** Academy under church control.

15. **d'être à même**, *to be able.*

16. **banc des évêques dans la Chambre haute.** A nomination to the peerage and a seat in the House of Peers was open to bishops as well as laymen.

23. **captation**, *undue influence.*

27. **interdit**, *suspended.*

95.—18. **Hildebrand.** Gregory VII., pope from 1073 to 1085, who humiliated Henry IV., Emperor of Germany.—**Alexandre VI.** Alexander Borgia, pope from 1492 to 1503, revived the temporal power of the Papacy, and divided the New World between Spain and Portugal.

26. **Il existe un combat**, etc. The duties of the individual to society and of society to the individual were being warmly discussed between 1830 and 1840.

96.—20. **fraternité des hommes.** The watchword of the French Revolution as well as of Christianity.

97.—3. **Innocent III.** Pope (1198–1216), preached the fourth crusade and laid England under interdict (1208). He also built up the temporal power, and contributed much to papal legislation.—**Pierre le Grand.** Czar of Russia (1682–1725); introduced the arts of western Europe into his country, and began its political development.

8. **Saint-Firmin.** Village in the department of Oise, north of Paris, where some friends of Balzac lived.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. EL VERDUGO (THE EXECUTIONER).

This was one of Balzac's first successful stories. It was printed in Émile de Girardin's periodical, *La Mode*, January 29, 1830, with the title "Souvenirs Soldatesques. El Verdugo: Guerre d'Espagne (1809)." A note stated that the names of the town and family had been altered for the story. In 1831 *El Verdugo* was published by Balzac in his *Romans et Contes Philosophiques*. In 1835 it was dated and put under the *Études Philosophiques*. In 1846 it received its dedication.

99.—**Martinez de la Rosa**, Francisco (1789–1862). Spanish statesman and writer, opposed to Napoleon in 1808–13, but exiled from Spain later as a liberal. He lived in Paris 1823–31, and there met Balzac.

1. **Menda.** The name is assumed. See above.

100.—16. **Légañès.** Also fictitious. But there is a town, Leganes, south of Madrid, and a Marquis Leganes fought against the French in the Thirty Years' War.

23. **général G. . t. . r.** These letters could stand for Gouvion-Saint-Cyr, who commanded a French corps in Spain, but he was not under Ney's orders.

towers mentioned here are of his construction. The modern Louvre was begun in 1541 by Francis I., but the outline of the old has been preserved in the flagging of the inner court.—**Philippe-Auguste.** King of France (1180–1223). He did much to improve Paris, fostered education, and built up the royal power.

12. **poëtes modernes.** Of the Romantic school, who drew on the Middle Ages for poetic material.

14. **maison à.** Popular for *maison de.*

118.—2. **vivaces,** *perennial,* as applied to plants.

20. **mi-partie de rouge et de bleu.** Red is the color of Paris, blue of the monastery of St. Martin at Tours, whose banner was sometimes borne by the early kings. In 1348 some partisans of Étienne Marcel, provost of Paris, made up a red and blue flag.

21. **hoqueton de camelot,** *camlet coat.*

119.—4. **folle de son corps,** *in love with* (careful of) *her body.*

5. **serve.** Fem. of *serf:* here "servant."

9. **double corne de Mahom.** The mediæval Christians considered all Moslems to be pagans, and Mahomet passed as an idol, a devil, whom they worshipped.—**céans,** *here within.*

24. **escarcelle.** Old style purse hung from the belt.—**pignon sur Seine.** Paraphrase for *pignon sur rue,* "fine house."

27. **feu Saint-Antoine** = *feu de Saint-Antoine.* Erysipelas, that St. Anthony (251–365), who lived in the Thebaïs (see above, note for p. 49, l. 13), was reputed to cure.

120.—3. **dans ton sac,** *in your mind.*

8. **parloir aux bourgeois,** *city hall.* Name given to an old fortress built on the left bank on a Roman site, where the chief men of the town met under the Carolingians and Capetians to discuss city affairs.

121.—3. **emboisés,** *cajoled, allured.*

5. **jarnidieu!** = *je renie Dieu!*

11. **quasiment** = *quasi.* Popular form.

16. **la place de Grève.** This square (see note for p. 117, l. 8) was the place for public executions.

23. **l'année finie.** The custom of beginning the new year with Easter had become quite general in the provinces of France by

the fourteenth century. January 1 was established by formal decree of Charles IX. in 1563.

26. **la Porrette.** Margaret Porrette, of Hainaut, who advocated a kind of quietism in religion, and was burned in the square of Grève in 1310.

122.—10. **fouace.** A roll of bread baked in ashes.—**talmellier,** *baker.*

123.—12. **faisant acte de,** *acting like.*

28. **l'Université.** In the year 1200 the teachers and students of the cathedral school formed a corporation on the left bank, and received certain privileges from Philip Augustus, such as self-government and self-jurisdiction.

30. **quatre livres tournois en grands blancs,** *four pounds in silver of the Tours standard,* twenty sous to the pound.

124.—24. **Saint-Denis du Pas.** Small church back of Notre Dame and close to it, which existed down to the present century. *Pas* refers probably to the ferry or ford near by, or perhaps to the narrow alley which separated this church from the cathedral.

26. **la première cathédrale.** Quite certainly not a fact. The church of St. Stephen seems to have been the favored basilica, on the present site of Notre Dame.

27. **saint Denis.** Uncertain identity, but perhaps a missionary to the Gauls, who was beheaded at Montmartre in 272, according to tradition. Patron saint of France.

125.—13. **L'étranger resta,** etc. Note the careful detail of Balzac's portrait, probably from some bust of Dante he had seen.

127.—12. **justaucorps,** *doublet.*

128.—6. **béret des Basques.** A round, flat woollen cap, worn by Basque peasants.

129.—12. **l'a sifflé,** *tossed him off;* a drinking term.

21. **crapaud.** A favorite likeness for the Devil in the Middle Ages, probably on account of its repulsiveness.

22. **officialité.** The ecclesiastical court which had civil jurisdiction, not only over the clergy and their tenants, but in all cases of sorcery and magic.

28. **à notre corps défendant,** *in self-defence.*

30. **Mahaut.** A frequent name among the mediæval nobility of Flanders.

31. **pantois**, *aghast.*

130.—24. **Gand**, *Ghent*, city of Flanders.

131.—7. **Es-tu bête!** Notice that the English equivalent is in the negative.

14. **Champfleuri.** Can find no allusion to this quarter of Paris.

132.—4. **rue du Fouarre.** Still exists on the left bank. So called from the straw on which the students sat during lectures. See below, p. 133, l. 2.

8. **école des Quatre-Nations.** The University of Paris divided its students according to their origin: French, Normans, Picards, and English. These were subdivided into provinces, which also included other nationalities.

27. **Sigier.** Siger of Brabant, noted teacher and disputant, lectured at the University of Paris as early as 1266. Was tried for heresy in 1277, and perhaps put to death by Pope Martin IV. in 1283–84. Balzac's anachronism arises from a strophe in Dante's *Paradiso:*

> Essa è la luce eterna di Sigieri
> Che leggendo nel vico degli strami
> Silloggizzò invidiosi veri (c. x, v. 136-138).

133.—4. **sténographier.** The Tironian system of shorthand, invented by Cicero's freedman, had fallen into disuse by the tenth century, and no general system took its place until the sixteenth.

9. **gens d'épée**, *nobles.* No others were allowed to wear swords.

16. **scolastique.** The mediæval system of education, more particularly that based on Aristotle's writings, which flourished from the eleventh century on.

23. **leurs Italiens**, *their grand operas.* Italian opera music being in the lead in 1830, at the Théâtre Italien.

25. **mystères**, etc. A wrong hypothesis. The mysteries were the outgrowth of the church liturgy, and were roughly acted as early as the ninth century.

134.—12. **Rabelais.** See note for p. 10, l. 1.

13. **ergotisme**, *ergotism*. A logical deduction from an assumed or real premise, which was the intellectual drill of the Middle Ages.—**Cervantes**, Miguel (1547–1616). His *Don Quixote* is a parody on the romances of chivalry, such as *Amadis of Gaul.*

30. **Jacob Bœhm** (1575–1624). A celebrated German mystic.—**Swedenborg**, Emanuel (1688–1772). The Swedish theosophist, founder of Swedenborgianism, which Balzac has made the subject of his novel *Séraphita.*—**Martinez Pasqualis** († 1779). A Portuguese mystic who drew his doctrines from the Jewish Cabal.

31. **Saint-Martin**, Louis-Claude, Marquis of (1743–1800). A French disciple of Pasqualis, and a religious writer.—**Molinos**, Miguel (1627–96). A Spanish theologian, the advocate of quietism, or the higher Christian life on earth.

135.—1. **Guyon**, Jeanne Bouvier de la Motte (1648–1717). A French disciple of Molinos and friend of Fénelon.—**Bourignon**, Antoinette (1616–80). A French visionary, and founder of a sect named after her.—**Krudener** (Krüdener), Juliana (1766–1824). A Russian pietist, author of a French novel, *Valérie*, and known for her political influence with the Czar Alexander in 1815.

2. **extatiques.** Those having trances.—**illuminés.** Those seeing visions.

22. **Sosie**, *twin.* A character in Plautus' *Amphitryon* (also in Molière's) who was duplicated by Mercury.

136.—18. **Sorbonne.** College founded in 1250 by Robert de Sorbon, chaplain of Louis IX. It is now the philosophical (arts and sciences) department of the University of Paris.

137.—11. **Aucune intelligence.** This paragraph contains the essence of those doctrines of which Swedenborgianism is the most prominent to-day. Balzac was imbued with them at quite an early age. See Introduction, p. xiv.

139.—5. **le mouvement ascendant de la création** The general idea of evolution was quite rife in the eighteenth century, though not scientifically formulated. Swedenborg himself must have been penetrated with it (he was a noted scientist), for he reflects it in his spiritual teachings.

The office was suppressed in 1830, but was revived from 1857 to 1870.

16. **Congrégation.** Name given under the Restoration to a semi-secret society which served the Jesuit order that had been officially banished from France.—**J'ai répondu**, etc., *I became answerable for you as for myself.*

22. **Morbleu!** = *Mort de Dieu!*

23. **rétablir la religion.** The watchword of the conservative party.—**stupide à.** Also *stupide de.*

27. **Le ministre des affaires ecclésiastiques**, *Minister of Public Worship*, an office now exercised by the Minister of Public Instruction.

29. **Si Troubert.** It is noticeable how Balzac ignores all uprightness in his characters, and thus deprives the larger number of his works of all claims to morality.

78.—3. **à quoi lui sert de passer les nuits**, *what good it does him to sit up all night.* Notice the omission of *il* impersonal, a relic of an earlier stage of the language.

8. **proconsul.** Comparison with the Roman official, at the head of a province and its absolute ruler.

14. **œuvres vives**, *below the water-line.*

20. **cet imbécile de Birotteau.** The *de* is expletive, as is "of a" in English.

26. **les Listomère.** Proper nouns generally take the plural form when they designate a family, but not when individuals are meant.

79.—1. **accusé**, *shown.*

5. **congréganiste**, *belonging to the Congregation.*

21. **Abandonner Birotteau**, etc., *They didn't even need to speak of abandoning Birotteau.*

30. **Abîme tout plutôt.** A quotation from Boileau's mock epic, *le Lutrin*, the subject of which was a dispute between the church treasurer and choir-master as to where the reading-desk (*lutrin*) should stand. The couplet in full is:

> "Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
> Abîme tout plutôt, c'est l'esprit de l'Église" (c. 1).

80.—1. **Boileau.** Nicolas Boileau-Despréaux (1636–1711), satirist, and the leading critic of his day. His laws for simple thoughts and words in literature held until the advent of the Romanticists.

17. **entamez-le**, *begin on him.*

25. **doubles souliers**, *overshoes*, perhaps.

81.—30. **je vous.** The conjunction *et* omitted to mark the excitement of the speaker.—Notice again the immoral tone of the story.

82.—20. **bourrier.** A local word defined in the paragraph following.

83.—8. **minute votre désistement**, *write out a draft of your renunciation*, to be then copied with legal exactness (*l'acte bien en règle*, l. 9).

10. **monseigneur.** Term of respect now applied to both civil and ecclesiastical dignitaries.

12. **Troubert**, etc. Notice how Balzac has suddenly developed a successful vicar out of the petty priest of the previous fifty years.

84.—5. **sub judice**, *under consideration, in court.*

85.—6. **que n'en.** The negative *ne* after *que* always follows the comparative, when the principal clause is affirmative.

8. **parrain**, *sponsor.* The advocate and protector of a champion in disputes.

31. **prêtre Jean**, *Prester John.* The legendary Christian ruler of Central Asia, possessed of great wealth and power. Belief in his existence was strong from the middle of the twelfth century to the beginning of the fourteenth. See *Encyclopedia Britannica*, article "Prester John."

86.—7. **mis à l'abri de**, *sheltered from.*

9. **tu t'enferreras**, *you will fall on your own sword, commit yourself.*

87.—13. **parfait**, *most obliging.*

19. **ne pas se connaître en droit**, *not to be up in law.*

26. **la chapelle de la Vierge** is always back of the high altar in the church building.

89.—12. **émérite**, *experienced*; one who has been through his trade or calling and has retired.

90.—5. **dose**, *portion.*

7. **Mirabeau.** Gabriel-Honoré de Riquetti (1749–91), the orator of the French Revolution, who favored a constitutional monarchy, and was therefore flattered by the court party, which feared a republic.

9. **porte-cochère d'un hôtel**, *the driveway of a house*, the French houses being built about a court, to which a driveway leads from the street.

13. **crever**, *die;* literally "burst," as of animals.

26. **billets d'invitation.** It is customary in France to invite to a funeral service, and also notify persons at a distance by cards.

92.—8. **Louis XI.**, king of France (1461–83), overcame his vassals and Charles the Bold by diplomacy and trickery. His favorite castle was Plessis-les-Tours. See Scott's *Quentin Durward.*

9. **bénite.** Old form for *bénie*, retained in ecclesiastical use.

25. **Saint-Symphorien.** Suburb of Tours, north of the Loire.

28. **pont.** This is a stone bridge, composed of nineteen arches, built between 1765 and 1777.

93.—9. **une lieue.** Equal to four kilometres or more.

23. **monseigneur Hyacinthe.** The bishop dropped his family name.—**Troyes.** Town of Champagne, department of Aube.

94.—1. **mots**, *sayings.*

9. **petit séminaire.** Academy under church control.

15. **d'être à même**, *to be able.*

16. **banc des évêques dans la Chambre haute.** A nomination to the peerage and a seat in the House of Peers was open to bishops as well as laymen.

23. **captation**, *undue influence.*

27. **interdit**, *suspended.*

95.—18. **Hildebrand.** Gregory VII., pope from 1073 to 1085, who humiliated Henry IV., Emperor of Germany.—**Alexandre VI.** Alexander Borgia, pope from 1492 to 1503, revived the temporal power of the Papacy, and divided the New World between Spain and Portugal.

26. **Il existe un combat**, etc. The duties of the individual to society and of society to the individual were being warmly discussed between 1830 and 1840.

96.—20. **fraternité des hommes.** The watchword of the French Revolution as well as of Christianity.

97.—3. **Innocent III.** Pope (1198–1216), preached the fourth crusade and laid England under interdict (1208). He also built up the temporal power, and contributed much to papal legislation.—**Pierre le Grand.** Czar of Russia (1682–1725); introduced the arts of western Europe into his country, and began its political development.

8. **Saint-Firmin.** Village in the department of Oise, north of Paris, where some friends of Balzac lived.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES. EL VERDUGO (THE EXECUTIONER).

This was one of Balzac's first successful stories. It was printed in Émile de Girardin's periodical, *La Mode*, January 29, 1830, with the title "Souvenirs Soldatesques. El Verdugo: Guerre d'Espagne (1809)." A note stated that the names of the town and family had been altered for the story. In 1831 *El Verdugo* was published by Balzac in his *Romans et Contes Philosophiques*. In 1835 it was dated and put under the *Études Philosophiques*. In 1846 it received its dedication.

99.—**Martinez de la Rosa**, Francisco (1789–1862). Spanish statesman and writer, opposed to Napoleon in 1808–13, but exiled from Spain later as a liberal. He lived in Paris 1823–31, and there met Balzac.

1. **Menda.** The name is assumed. See above.

100.—16. **Légañès.** Also fictitious. But there is a town, Leganes, south of Madrid, and a Marquis Leganes fought against the French in the Thirty Years' War.

23. **général G. . t. . r.** These letters could stand for Gouvion-Saint-Cyr, who commanded a French corps in Spain, but he was not under Ney's orders.

towers mentioned here are of his construction. The modern Louvre was begun in 1541 by Francis I., but the outline of the old has been preserved in the flagging of the inner court.—**Philippe-Auguste.** King of France (1180–1223). He did much to improve Paris, fostered education, and built up the royal power.

12. **poëtes modernes.** Of the Romantic school, who drew on the Middle Ages for poetic material.

14. **maison à.** Popular for *maison de.*

118.—2. **vivaces,** *perennial,* as applied to plants.

20. **mi-partie de rouge et de bleu.** Red is the color of Paris, blue of the monastery of St. Martin at Tours, whose banner was sometimes borne by the early kings. In 1348 some partisans of Étienne Marcel, provost of Paris, made up a red and blue flag.

21. **hoqueton de camelot,** *camlet coat.*

119.—4. **folle de son corps,** *in love with* (careful of) *her body.*

5. **serve.** Fem. of *serf:* here "servant."

9. **double corne de Mahom.** The mediæval Christians considered all Moslems to be pagans, and Mahomet passed as an idol, a devil, whom they worshipped.—**céans,** *here within.*

24. **escarcelle.** Old style purse hung from the belt.—**pignon sur Seine.** Paraphrase for *pignon sur rue,* "fine house."

27. **feu Saint-Antoine** = *feu de Saint-Antoine.* Erysipelas, that St. Anthony (251–365), who lived in the Thebaïs (see above, note for p. 49, l. 13), was reputed to cure.

120.—3. **dans ton sac,** *in your mind.*

8. **parloir aux bourgeois,** *city hall.* Name given to an old fortress built on the left bank on a Roman site, where the chief men of the town met under the Carolingians and Capetians to discuss city affairs.

121.—3. **emboisés,** *cajoled, allured.*

5. **jarnidieu!** = *je renie Dieu!*

11. **quasiment** = *quasi.* Popular form.

16. **la place de Grève.** This square (see note for p. 117, l. 8) was the place for public executions.

23. **l'année finie.** The custom of beginning the new year with Easter had become quite general in the provinces of France by

the fourteenth century. January 1 was established by formal decree of Charles IX. in 1563.

26. **la Porrette.** Margaret Porrette, of Hainaut, who advocated a kind of quietism in religion, and was burned in the square of Grève in 1310.

122.—10. **fouace.** A roll of bread baked in ashes.—**talmellier,** *baker.*

123.—12. **faisant acte de,** *acting like.*

28. **l'Université.** In the year 1200 the teachers and students of the cathedral school formed a corporation on the left bank, and received certain privileges from Philip Augustus, such as self-government and self-jurisdiction.

30. **quatre livres tournois en grands blancs,** *four pounds in silver of the Tours standard,* twenty sous to the pound.

124.—24. **Saint-Denis du Pas.** Small church back of Notre Dame and close to it, which existed down to the present century. *Pas* refers probably to the ferry or ford near by, or perhaps to the narrow alley which separated this church from the cathedral.

26. **la première cathédrale.** Quite certainly not a fact. The church of St. Stephen seems to have been the favored basilica, on the present site of Notre Dame.

27. **saint Denis.** Uncertain identity, but perhaps a missionary to the Gauls, who was beheaded at Montmartre in 272, according to tradition. Patron saint of France.

125.—13. **L'étranger resta,** etc. Note the careful detail of Balzac's portrait, probably from some bust of Dante he had seen.

127.—12. **justaucorps,** *doublet.*

128.—6. **béret des Basques.** A round, flat woollen cap, worn by Basque peasants.

129.—12. **l'a sifflé,** *tossed him off;* a drinking term.

21. **crapaud.** A favorite likeness for the Devil in the Middle Ages, probably on account of its repulsiveness.

22. **officialité.** The ecclesiastical court which had civil jurisdiction, not only over the clergy and their tenants, but in all cases of sorcery and magic.

28. **à notre corps défendant,** *in self-defence.*

towers mentioned here are of his construction. The modern Louvre was begun in 1541 by Francis I., but the outline of the old has been preserved in the flagging of the inner court.—**Philippe-Auguste.** King of France (1180–1223). He did much to improve Paris, fostered education, and built up the royal power.

12. **poëtes modernes.** Of the Romantic school, who drew on the Middle Ages for poetic material.

14. **maison à.** Popular for *maison de.*

118.—2. **vivaces,** *perennial,* as applied to plants.

20. **mi-partie de rouge et de bleu.** Red is the color of Paris, blue of the monastery of St. Martin at Tours, whose banner was sometimes borne by the early kings. In 1348 some partisans of Étienne Marcel, provost of Paris, made up a red and blue flag.

21. **hoqueton de camelot,** *camlet coat.*

119.—4. **folle de son corps,** *in love with* (careful of) *her body.*

5. **serve.** Fem. of *serf:* here "servant."

9. **double corne de Mahom.** The mediæval Christians considered all Moslems to be pagans, and Mahomet passed as an idol, a devil, whom they worshipped.—**céans,** *here within.*

24. **escarcelle.** Old style purse hung from the belt.—**pignon sur Seine.** Paraphrase for *pignon sur rue,* "fine house."

27. **feu Saint-Antoine** = *feu de Saint-Antoine.* Erysipelas, that St. Anthony (251–365), who lived in the Thebaïs (see above, note for p. 49, l. 13), was reputed to cure.

120.—3. **dans ton sac,** *in your mind.*

8. **parloir aux bourgeois,** *city hall.* Name given to an old fortress built on the left bank on a Roman site, where the chief men of the town met under the Carolingians and Capetians to discuss city affairs.

121.—3. **emboisés,** *cajoled, allured.*

5. **jarnidieu!** = *je renie Dieu!*

11. **quasiment** = *quasi.* Popular form.

16. **la place de Grève.** This square (see note for p. 117, l. 8) was the place for public executions.

23. **l'année finie.** The custom of beginning the new year with Easter had become quite general in the provinces of France by

the fourteenth century. January 1 was established by formal decree of Charles IX. in 1563.

26. **la Porrette.** Margaret Porrette, of Hainaut, who advocated a kind of quietism in religion, and was burned in the square of Grève in 1310.

122.—10. **fouace.** A roll of bread baked in ashes.—**talmellier,** *baker.*

123.—12. **faisant acte de,** *acting like.*

28. **l'Université.** In the year 1200 the teachers and students of the cathedral school formed a corporation on the left bank, and received certain privileges from Philip Augustus, such as self-government and self-jurisdiction.

30. **quatre livres tournois en grands blancs,** *four pounds in silver of the Tours standard,* twenty sous to the pound.

124.—24. **Saint-Denis du Pas.** Small church back of Notre Dame and close to it, which existed down to the present century. *Pas* refers probably to the ferry or ford near by, or perhaps to the narrow alley which separated this church from the cathedral.

26. **la première cathédrale.** Quite certainly not a fact. The church of St. Stephen seems to have been the favored basilica, on the present site of Notre Dame.

27. **saint Denis.** Uncertain identity, but perhaps a missionary to the Gauls, who was beheaded at Montmartre in 272, according to tradition. Patron saint of France.

125.—13. **L'étranger resta,** etc. Note the careful detail of Balzac's portrait, probably from some bust of Dante he had seen.

127.—12. **justaucorps,** *doublet.*

128.—6. **béret des Basques.** A round, flat woollen cap, worn by Basque peasants.

129.—12. **l'a sifflé,** *tossed him off;* a drinking term.

21. **crapaud.** A favorite likeness for the Devil in the Middle Ages, probably on account of its repulsiveness.

22. **officialité.** The ecclesiastical court which had civil jurisdiction, not only over the clergy and their tenants, but in all cases of sorcery and magic.

28. **à notre corps défendant,** *in self-defence.*

30. **Mahaut.** A frequent name among the mediæval nobility of Flanders.

31. **pantois**, *aghast.*

130.—24. **Gand**, *Ghent*, city of Flanders.

131.—7. **Es-tu bête!** Notice that the English equivalent is in the negative.

14. **Champfleuri.** Can find no allusion to this quarter of Paris.

132.—4. **rue du Fouarre.** Still exists on the left bank. So called from the straw on which the students sat during lectures. See below, p. 133, l. 2.

8. **école des Quatre-Nations.** The University of Paris divided its students according to their origin: French, Normans, Picards, and English. These were subdivided into provinces, which also included other nationalities.

27. **Sigier.** Siger of Brabant, noted teacher and disputant, lectured at the University of Paris as early as 1266. Was tried for heresy in 1277, and perhaps put to death by Pope Martin IV. in 1283–84. Balzac's anachronism arises from a strophe in Dante's *Paradiso:*

> Essa è la luce eterna di Sigieri
> Che leggendo nel vico degli strami
> Silloggizzò invidiosi veri (c. x, v. 136-138).

133.—4. **sténographier.** The Tironian system of shorthand, invented by Cicero's freedman, had fallen into disuse by the tenth century, and no general system took its place until the sixteenth.

9. **gens d'épée**, *nobles.* No others were allowed to wear swords.

16. **scolastique.** The mediæval system of education; more particularly that based on Aristotle's writings, which flourished from the eleventh century on.

23. **leurs Italiens**, *their grand operas.* Italian opera music being in the lead in 1830, at the Théâtre Italien.

25. **mystères**, etc. A wrong hypothesis. The mysteries were the outgrowth of the church liturgy, and were roughly acted as early as the ninth century.

134.—12. **Rabelais.** See note for p. 10, l. 1.

13. **ergotisme**, *ergotism.* A logical deduction from an assumed or real premise, which was the intellectual drill of the Middle Ages.—**Cervantes**, Miguel (1547–1616). His *Don Quixote* is a parody on the romances of chivalry, such as *Amadis of Gaul.*

30. **Jacob Bœhm** (1575–1624). A celebrated German mystic.—**Swedenborg**, Emanuel (1688–1772). The Swedish theosophist, founder of Swedenborgianism, which Balzac has made the subject of his novel *Séraphita.*—**Martinez Pasqualis** († 1779). A Portuguese mystic who drew his doctrines from the Jewish Cabal.

31. **Saint-Martin**, Louis-Claude, Marquis of (1743–1800). A French disciple of Pasqualis, and a religious writer.—**Molinos**, Miguel (1627–96). A Spanish theologian, the advocate of quietism, or the higher Christian life on earth.

135.—1. **Guyon**, Jeanne Bouvier de la Motte (1648–1717). A French disciple of Molinos and friend of Fénelon.—**Bourignon**, Antoinette (1616–80). A French visionary, and founder of a sect named after her.—**Krudener** (Krüdener), Juliana (1766–1824). A Russian pietist, author of a French novel, *Valérie*, and known for her political influence with the Czar Alexander in 1815.

2. **extatiques.** Those having trances.—**illuminés.** Those seeing visions.

22. **Sosie**, *twin.* A character in Plautus' *Amphitryon* (also in Molière's) who was duplicated by Mercury.

136.—18. **Sorbonne.** College founded in 1250 by Robert de Sorbon, chaplain of Louis IX. It is now the philosophical (arts and sciences) department of the University of Paris.

137.—11. **Aucune intelligence.** This paragraph contains the essence of those doctrines of which Swedenborgianism is the most prominent to-day. Balzac was imbued with them at quite an early age. See Introduction, p. xiv.

139.—5. **le mouvement ascendant de la création** The general idea of evolution was quite rife in the eighteenth century, though not scientifically formulated. Swedenborg himself must have been penetrated with it (he was a noted scientist), for he reflects it in his spiritual teachings.

20. **deux principes.** Probably exclusive idealism and exclusive realism.

30. **saint Paul.** Allusion to the apostle's statement in II. Corinthians, c. 12, v. 2–4.

140.—2. **L'échelle . . . de Jacob.** See Genesis, c. 28, v. 12.

9. **par d'autres cercles.** Balzac evidently has in mind Dante's *Inferno*, with its topography of concentric circles.

141.—20. **marchait . . . au-devant des,** *anticipated, met.*

29. **Tyr,** *Tyre.* City of Phœnicia, destroyed by Alexander the Great in 332 B.C.

142.—6. **latin bizarre.** The mediæval Latin, the common tongue of clergy and scholars, was corrupt both in forms and syntax. Cf. "la latinité corrompue" below, l. 19.

25. **saint Paul.** See Acts of the Apostles, c. 17, v. 28. Balzac cites the Vulgate, beginning with "vivimus."

143.—22. **Moïse.** See Exodus, c. 3, v. 5.

144.—4. **Vivat!** *Long live! Hurrah!*

23. **langue gauloise,** *French.*

145.—3. **Au moment où,** etc. Balzac rarely seeks out nature for the purpose of describing her, but gives excellent descriptions when the opportunity comes in his way. See also below, l. 24, etc.

26. **glaïeuls,** *gladiolus*

147.—31. **le plus beau des anges.** Perhaps Beatrice, to whose glory Dante devoted his *Vita Nuova* and *Divina Commedia.*

148.—6. **résister à,** *be equal to.* Godefroi is the type of a mystic, and evidently the predecessor of Balzac's Seraphitus.

150.—9. **où les efforts de la corde avaient porté,** *where the strain of the rope had come.*

151.—4. **sistres,** *citterns.* An old musical instrument resembling the guitar.

30. **la cité des douleurs.** See note for p. 59, l. 27. What follows is a summary of the torments Dante saw in Hell, and described in his *Inferno.*

152.—13. **traduire,** *indict.*

153.—21. **immortel.** Virgil, Dante's guide through Hell.

24. **femme.** Beatrice, Dante's guide through Paradise. No angel is mentioned in Dante's account.

28. **En accomplissant**, etc. The narrative that follows, the story of Honorino, is evidently of Balzac's creation, under the impulse of Dante's visions. It would appear to be an attempt to rival some of the episodes of the *Divina Commedia.*

155.—21. **Puissances.** In church tradition the angels have been divided into three hierarchies of three choirs each. The "Powers" form the third choir of the second hierarchy.

157.—25. **Crémone.** Town of Northern Italy, on the Po.

159.—23. **Les blancs.** The old feuds of the Guelfs and Ghibellines had partially survived in Florence in the factions of Blacks and Whites, though the Florentines had been mainly Guelfs.

25. **Dante** Alighieri, born in 1265 at Florence, died 1321 at Ravenna. In exile from 1302 on.

160.—6. **Fiesole.** Town near Florence, on a hill overlooking the valley of the Arno.

13. **Béatrix.** Beatrice Portinari seems to have been a real woman. She was Dante's early love, and after her death represented his ideal aspirations. See above, p. 153, l. 24.

28. **guelfes**, *Guelfs.*

Les Proscrits, according to Madame Surville, was the outcome of Balzac's admiration for the *Divine Comedy.*

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE. LA MESSE DE L'ATHÉE.

This story first appeared in the *Chronique de Paris*, January 8, 1836. In 1837 it was dated and dedicated, and published with the *Études Philosophiques.* In 1844 it was classed with the *Scènes de la Vie Parisienne*, and in Balzac's posthumous notes was assigned to the *Scènes de la Vie Privée.* A note in the *Chronique de Paris* claims facts for all the incidents of the story, but states that one individual has combined here the real experiences (*documents*) of several.

the Cité in front of Notre Dame to the left. Its foundation may go back to St. Landry. See note for p. 115, l. 16.

10. **quartier latin.** The student quarter on the left bank. So called from the official language of the schools.

11. **maison Vauquer.** See Balzac's *Le Père Goriot* for the description of this establishment in 1819. Bianchon boarded there at that time.

167.—1. **tronçon de chière lie,** *bit of a spree; chière* for *chère.*

3. **cuirassier.** Our simile would be "dragoon."

9. **Pylade de plus d'un Oreste.** In Greek mythology Pylades was the ever-faithful attendant of Orestes, in his wanderings caused by the Furies after he had killed his mother, Clytemnestra.

14. **Sobre comme un chameau.** The camel subsists on shrubs such as no other animal can eat.

30. **aux eaux.** The mineral springs, as Aix-les-Bains in Savoy.

168.—1. **séide,** *devoted disciple,* as Seid was of Mahomet.

4. **oméga.** Cited evidently because it is the last letter in the Greek alphabet.

20. **porteur d'eau.** An industry killed by the development of the city water-works.—**quartier Saint-Jacques.** Beyond the Latin quarter from the river.

22. **Auvergnat,** native of Auvergne, a mountainous country in the centre of France. The inhabitants of this district performed so much of the heavy manual labor in Paris that the term was extended to include all porters, draymen, etc.

23. **hiver de 1821.** This winter is not on record as being unusually cold.

27. **Dubois,** Antoine (1756–1837). Surgeon. In 1802, an old hospital, dating from 1643, in the Rue du Faubourg-Saint-Martin was reopened and named after him. In 1816 it was transferred to the Rue du Faubourg-Saint-Denis.

169.—7. **Cantal.** Department formed out of part of Auvergne.

14. **la place Saint-Sulpice.** Square in front of the church of that name, on the left bank, near the Luxembourg palace.

18. **rue du Petit-Lion.** Now Rue Saint-Sulpice.

21. **cabaniste en dyable,** *out-and-out cabaniste.* Probably a der-

ivation from Cabanis, Pierre-Jean-Georges (1757–1808), a materialistic philosopher and atheist.

22. **ce qui semble dans Rabelais.** In Rabelais' day there was no established orthography, and he used letters as he pleased, *y* for *i* perhaps because it was larger.

26. **bistouris,** *bistouries.* A surgeon's knife for making incisions.

28. **dériseur,** *derider.*

29. **chapelle de la Vierge.** One of the finest in Paris, built by the architect Servandoni (1695–1756), back of the high altar of Saint Sulpice. The marble statue of the Virgin by Pajou (1730–1809) is placed over the altar of the chapel, and is mysteriously lighted up from the outside. The sides are decorated by Charles Vanloo (1705–65), and the ceiling has frescoed on it an Assumption by Lemoine (1688–1737).

170.—6. **Fête-Dieu.** Corpus Christi Day, established in 1264, the Thursday after Trinity Sunday. It was celebrated in France by public processions through the streets strewn with flowers and adorned with temporary altars. The Holy Communion was carried in a canopy, the cords of which were held by prominent persons (*cordons du dais*). When it passed, all the spectators kneeled. This procession was officially abolished in 1831.

12. **Entre la poire et le fromage,** *Between dessert and cheese* literally, but in general "during dessert."

18. **Broussais,** François (1772–1838). Professor of pathology at the Medical School in Paris, and teacher of a medical theory called "physiological." Advocated free use of leeches.—**La messe,** etc. Daily mass began in fact in the sixth century, but communion was celebrated on every Sunday, Wednesday, and Friday as far back as the second.

20. **Hoc est corpus.** The Vulgate version. See Matthew, c. 26 v. 26.

24. **Présence réelle.** Transubstantiation.

26. **Comte de Toulouse.** Raymond VI. (1194–1222), who was excommunicated by Innocent III. (see note for p. 97, l. 3) and temporarily driven from his estates by Simon de Montfort.—**Albigeois,** *Albigensians.* From Albi, a town in Southern France (Tarn).

Innocent III. preached a crusade against them for heresy, and they were finally conquered by Louis VIII. of France (1223–26). These wars were fatal to Provençal literature.

27. **Vaudois**, *Waldensians*. A sect which maintained the rights of the laity to officiate in church services. Named after Pierre de Vaux (Waldo), a merchant of Lyons, who flourished about 1170–90. The Waldensians are thus more like Protestants than the Albigensians, who retained Manichean doctrines, such as a good and an evil principle being creators of the soul and the body. Balzac's historical statements here are not based on fact.

30. **voltairiennes**. Like Voltaire's gibes at Christianity.

171.—2. **Citateur**. A novel by Pigault-Lebrun (1753–1835), published in 1803, and satirizing the clergy.

10. **de natura rerum**. Allusion to Lucretius' (95–51 B.C.) poem *De rerum natura*, an exposition of materialistic doctrine.

12. **ne donna point de suite à**, *did not follow up*.

19. **carie**, *caries*. Ulceration of the bone.

20. **la duchesse d'Angoulême**. Marie-Thérèse (1778–1851), daughter of Louis XVI., married to the Duc d'Angoulême, eldest son of Charles X. of France.

22. **se paya de**, *was satisfied with*.

172.—6. **rue de Tournon**. Running from the Luxembourg towards the Seine.

10. **in petto**, *privately, at heart*.

31. **révolution de 1830**. The July revolution which drove Charles X. from France and set Louis Philippe on the throne.

173. — 1. **Archevêché**. The archbishop's palace adjoining Notre Dame on the left, destroyed by a riot in February, 1831.

13. **capucinade**, *pious affectation*. Literally, "Capuchin's sermon."

14. **ferez raison de**, *clear up*.

18. **vous êtes tenu de**, *you are bound to*.

24. **Tartufe de Molière**. A play directed against pious hypocrites, acted publicly in 1667, after some years of opposition.

174.—2. **rue des Quatre-Vents**. Runs from the Rue de Seine to the Rue de Condé, near the Medical School.

5. **porte bâtarde.** A door smaller than a gateway and larger than a simple passage for pedestrians.—**allée,** *narrow passage.*

7. **jours de souffrance.** Light given by a window opening on a neighbor's property, who permits it. Here a pun.

14. **d'Arthez.** Literary character of the second part of *Illusions Perdues.* One of the few respectable men in Balzac who succeed in life.

175.—2. **point d'appui,** *foothold.*

176.—1. **Zoppi.** Old restaurant of the quarter.

2. **Lucullus du pays latin.** Lucullus (109–57 B.C.), a distinguished Roman general, was proverbial for his sumptuous banquets.—**pays latin** for *quartier latin;* an old expression.

3. **le droit de présence.** Legal term, "fee of presence," meaning here "to be welcome."

17. **gobelotter,** *tipple.* From *gobelet.*

26. **règle de trois,** *rule of three, proportion.*

177.—5. **maille.** Old coin, first of silver, then of copper, of the lowest denomination, which passed out of circulation as early as the fifteenth century. But the name remained as a term of comparison.

24. **louis.** A gold piece of twenty francs, present value, so called from the effigy of its first coiner (1640), Louis XIII., which it bears. Also called a napoleon, from its later stamp.

178.—5. **constant,** *certain.*

10. **arriver,** *succeed.*

11. **crois . . . en . . . crois . . . à.** Notice the difference in meaning.

15. **j'étais à travailler.** Emphatic for *je travaillais.*

17. **liard.** A copper coin, valued at one fourth of a copper sou, called in in 1845.

27. **rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.** A street which has disappeared in the course of public improvements. Saint Germain des Prés is a church of Roman architecture on the left bank, not far from Saint Sulpice, dating in its present form from the eleventh century.—**Fossés** means the old moat, which, when filled, made the street.

179.—10. **Saint-Flour.** Town in the department of **Cantal.**

15. **termes,** *quarter's rent.*

28. **Monchieur,** etc. The inhabitants of Auvergne are proverbial among the French for their harsh and guttural speech.

180.—12. **monnerons.** Pieces of two and five sous, which were struck in 1791 by the Monneron brothers, merchants of Paris. They claimed the privilege from the wording of the Declaration of the Rights of Man (1789), that the law has no right to forbid any but harmful acts. In 1792 the Assembly prohibited any further private coinage, but the monnerons remained for a long time in circulation. Here used as slang, probably.

18. **écriteau.** Houses in Paris having apartments or rooms to let advertise that fact on a small board hung at the gateway.

25. **passage du Commerce.** A street for pedestrians only, running from the Boulevard Saint-Germain to the Rue Saint-André-des-Arts. The Cour de Rohan opens from the passage into the Rue du Jardinet.

181.—1. **tonneau et un cheval.** The most prosperous of the old water-carriers drove a horse or ass hitched to a two-wheeled affair which carried a cask. The less opulent carried on their shoulders a yoke from which balanced two pails of water, each containing about thirty quarts (a *voie.* See l. 6). They would climb the stairs and sell the water at a sou or two the pail to the tenants of a house.

6. **marchand à la voie.** The *voie* is the measure of water referred to above.

21. **Lycurgue,** *Lycurgus,* the prehistoric lawgiver of Sparta, type of an upright but narrow mind.

182.—10. **grisette.** The working-girl of the Latin Quarter, whose palmy days were the years following the revival of literature under the Restoration.

14. **fille anglaise.** Perhaps an allusion to the external use of water by the English, deemed excessive by the Continental peoples.

15. **Philopœmen** (252–182 B. C.). Greek general and statesman

of great uprightness and simplicity, who abolished the laws of Lycurgus in Sparta. Called The Last of the Greeks.

23. **thèse.** The dissertation presented by candidates for degrees.

24. **jours de sortie,** *days out.* In the French public schools these are Thursday afternoon and Sunday.

183.—18. **je l'ai tiré d'affaire,** *I got him out of it.*

184.—3. **la foi du charbonnier.** Reference to the legend of the charcoal-burner who, when catechized by the devil, would always answer "I believe what the Church believes."

13. **Il a été administré,** *He received the last sacraments.*

15. **convoi,** *hearse,* which in France is followed by the mourners on foot.

185.—15. **du temple terrestre.** The Pantheon at Paris, formerly the church of Saint Genevieve. The words here quoted are in relief on its pediment. Cf. note for p. 1.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE. Z. MARCAS.

This story appeared in the first number of Balzac's journal, *La Revue Parisienne,* July 25, 1840. It was published in a collection of stories by different authors, *Le Fruit Défendu,* in 1841, and was given its present place, with date and dedication, in the general edition of Balzac's works printed in 1846.—In her *Memoir of Honoré de Balzac* (pp. 180–84) Miss Wormley has reproduced Gozlan's account of Balzac's long search about Paris for an appropriate name.

187.—**Guillaume de Wurtemberg.** Duke William Alexander, who in 1837 had married the Princess Marie of Orleans.

12. **Marcas.** Pronounce *Marca.* What Balzac says here of names and their bearers recalls the passage in *Le Curé de Tours,* p. 52, l. 22, etc.

188.—12. **sciences occultes.** The mediæval sciences: alchemy, magic, necromancy, astrology.

18. **Saint Zéphirin.** Pope Zephyrinus (202(?)–217(?)). His day is July 26.

19. **Bretagne.** The northwest province of France, settled by the British during the Anglo-Saxon invasions. It is devoutly Roman Catholic.

22. **cabalistiques,** *of the cabal.*

24. **lustres.** The Roman *lustrum* was a period of five years.

29. **rue Corneille.** Note omission of *de.* A street bordering the Odéon Theatre, opposite the Luxembourg garden.

31. **tourne au fond,** *is spiral.*

189.—2. **châssis,** *skylight* probably.

8. **Odéon.** Theatre in the Greek style of architecture, first built in 1779. Often called the second Théâtre Français. Situated on the left bank, it has not always had sufficient support from the public.

190.—1. **carreau,** *floor.* Literally, the *tiling* of the floor.

3. **tapis de lisière,** *list rug.*

5. **gueule-de-loup,** *chimney-cap.*

7. **collèges.** Also *lycées.* The French high schools, which are both boarding and day schools.

14. **corps de bibliothèque,** *book-racks.*

21. **cheminée,** *stem.* This was before the time of steel pens, when quills (*plumes*) were in use.

25. **hôtels garnis,** *houses with furnished rooms.*

26. **allées du Luxembourg.** The walks in the Luxembourg gardens, the favorite student resort.

28. **École de droit.** On the Place du Panthéon.

191.—12. **l'arme blanche,** *side-arms,* particularly the sword.

15. **celles d'Italie.** Probably the wars under Napoleon, in 1796–97.

192.—2. **piriforme,** *pear-shaped.*

21. **ilotisme,** *Helotisme.* The state of the serfs in Sparta.

27. **Chambres.** From 1814 to 1848 the French legislature was on the English model: a House of Peers, appointed by the king; and a House of Deputies, elected by a restricted suffrage. See note for p. 12, l. 6.

31. **nouveau trône.** Louis Philippe's, dating from 1830. He represented the younger branch of the royal family. Cf. note for p. 193, l. 2.

193.—2. **Charles X** (1824–30). Exiled by the July Revolution. Under Louis Philippe (1830–48) the trades-classes controlled the government.

9. **sans prendre un parti sur nous-mêmes,** *without deciding concerning ourselves.*

15. **les assassinats,** etc. After 1830 political crimes became frequent. The most celebrated was Fieschi's attempt on the king in 1835. See note for p. 204, l. 30.

16. **le règne des juifs.** Allusion to the prominence in the state of the banking interests, the most important of which were in the hands of German Jews.

31. **faisant simple soldat.** Because he had not graduated from a government military school.

194,—9. **bal Musard.** A public ball where the orchestra was led by Musard (1789–1852), a director of some note.

195.—3. **pantalon à pieds en cuir de laine,** *trousers with feet* (like stockings), *made out of stout woollen cloth.*

196.—25. **en raison de,** *in proportion to.*

29. **Palmyre,** *Palmyra.* City of Syria, made powerful by Zenobia, destroyed by Aurelian in 272.

197.—2. **rue de la Harpe.** Street running from the Boulevard Saint-Germain to the Rue de la Huchette.

9. **Z.** Pronounced *Zed.*

17. **de lire.** See note for p. 52, l. 6.

31. **cinq sous.** Old silver coin now dropped from circulation.

198.—6. **allumette phosphorique.** Our present style of match was invented in 1833.

11. **se trouvait en plus chez lui,** *continued into his room as additional space.*

14. **en trapèze,** *like a trapezium:* an irregular figure having four sides.

16. **faïence blanche,** *white glazed earthenware.* A stove something like the German stoves, evidently.

28. **cervelas,** *saveloy;* dried sausage, formerly made of brains.

199.—6. **à tant le rôle,** *at so much a leaf,* of two pages.

8. **Sainte-Chapelle.** A beautiful Gothic chapel on the island of

the Cité, built by Louis IX., and dedicated in 1248. It is now surrounded by the wings of the courthouse, which occupies the site of the old royal palace.

13. **rue Michel-le-Comte.** On the right bank near the markets, running from Rue Beaubourg to Rue du Temple.

200.—12. **Allemagne.** At Baden-Baden and other watering-places. Gambling-houses in Paris had been closed in 1836, and lotteries were officially forbidden in 1839. See p. 202, l. 7.

201.—5. **postillons de Longjumeau.** A comic opera, music by Adam, produced in 1836. The hero was a lady-killer, and set the fashions for fancy-dress balls for the moment.

6. **mettre en débardeurs,** *dress like longshoremen;* in loose trousers and blouse belted in at the waist, a favorite costume of carnival time.

8. **Véry.** This restaurant-keeper moved his establishment from the Tuileries terrace to the Palais Royal in 1808.—**Rocher de Cancale.** Noted restaurant of the time. Cancale, on the Channel, is famous for its oysters.

202.—1. **Paganini,** Nicolo (1784–1850). A noted Italian violinist.

9. **gangues du Brésil,** *gangues of Brazil.* "Gangues" is a mineral or earthy substance associated with metallic ores.

16. **perruque.** Slang, meaning a contraband article on which no duty had been paid.—**tabac de caporal,** *corporal's tobacco* originally; the cheapest tobacco sold up to the introduction of canteen (private's) tobacco.

203.—29. **roulette.** Game of chance, where a ball is rolled over a surface containing red and black spaces.

30. **martingale.** Slang, meaning double stakes at each play.

204.—6. **vin de Bordeaux.** Red wine, claret.

7. **Brie.** Old province to the south of Paris, famous for its cheese.

14. **Toussaint Louverture** (1743–1803). A negro who tried to free St. Domingo from French rule. He died a prisoner in France.

16. **rocher.** St. Helena.

21. **panier rouge.** The basket into which the heads fall from the guillotine.

23. **Iroquois.** The French use this tribal name as a generic term for North American Indians. The man referred to is Morey. See l. 30.

24. **faubourg Saint-Marceau.** Quarter of Paris on the left bank, near the Orleans railway station.

28. **Cooper,** James Fenimore (1789–1851). The American novelist of frontier life. His descriptions of life in the United States are still authoritative with the mass of Europeans.

30. **Morey,** Pierre († 1836). He was an accomplice of Fieschi in his attempt to kill Louis Philippe in July, 1835 (see note for p. 193, l. 15). Many were killed by the discharge. Morey was sentenced to death and executed. He was impassive to the end.—**Guatimozin.** Last emperor of the Aztecs in Mexico (1497–1522). He was tortured to death by Cortez.—**Montague.** The Jacobin (ultra-radical) party. So called because their delegates occupied the highest seats in the Assemblies of the French Revolution.

205.—10. **Vitré.** In the department of Ille-et-Vilaine, east of Rennes.

19. **en remontrer aux,** *give points on it to.*

20. **droit des gens,** *international law.*

23. **Pétersbourg.** Usual in French for St. Petersburg.

25. **fait,** *reported;* and commented, criticised, as well.

206.—1. **il tenait de,** *he took after, resembled.*—**Berryer,** Pierre-Antoine (1790–1868). Lawyer, and orator of the Bourbon party.

3. **Thiers,** Louis-Adolphe (1797–1877). Orator and historian. First president of the present French republic.

22. **branche d'Orléans.** Represented by Louis Philippe, who had displaced Charles X., of the elder branch of the royal family. Cf. note for p. 192, l. 31.

24. **La guerre civile,** etc. This political forecast proved true, as in 1848 and 1870, when Paris acted for all France.

207.—1. **gouvernement anglais.** The central French government was patterned after the English, but not the local.

8. **Barras,** Paul-François (1755–1829). Member of the Direc-

paying a direct tax of two hundred francs in order to vote, and becoming eligible to the legislature only at the age of thirty. See note for p. 207, l. 16.

24. **Richelieu** (1585–1642). Cardinal and prime minister of Louis XIII., was deputy to the States-General of 1614.

25. **Mazarin.** He was a leading diplomat in the papal service in 1630. See note for p. 207, l. 9.—**Turenne,** Henri de La Tour d'Auvergne, Viscount de (1611–75), was marshal of France in 1643.

26. **Colbert.** Became counsellor of state at the age of 29. See note for p. 207, l. 9.—**Pitt,** William (1759–1806). Member of Parliament in 1781, prime minister in 1783.—**Saint-Just,** Antoine-Louis de (1767–94). Member of the Convention and of the Committee of Public Safety during the Reign of Terror.

27. **Napoléon** Bonaparte (1769–1821). First Consul of France in 1799.—**Metternich.** Ambassador to France in 1806. See note for p. 213, l. 19.

28. **Burke,** Edmund (1730–97). Irish orator and statesman. Entered Parliament in 1766.—**Sheridan,** Richard Brinsley (1751–1816). Irish orator and English dramatist. Entered Parliament in 1780.

29. **Fox,** Charles James (1749–1806). English orator and statesman. Entered Parliament in 1768.—**On aurait.** Condition suppressed.

215.—10. **représentants du peuple.** In the Revolution of 1789.

28. **l'émigration aurait lieu.** Not a correct forecast. The French emigrate very reluctantly, and in small numbers.

217.—18. **ruineuses fantaisies de Louis XIV.** Especially Versailles, where fabulous sums were spent, presumably to gratify Mme. de Maintenon, but more probably to please the king's own sense of splendor.

19. **Louis XV.** King of France (1715–74), and one of the most profligate of rulers.

218.—24. **Dioclétien,** *Diocletian.* Emperor of Rome (284–305), and a severe persecutor of the Christians.

219.—1. **les jesuites ont passé.** See *Le Curé de Tours*, note for p. 77, l. 16.

9. **les restes de l'Empire.** The Bonapartist faction, then growing in strength.

10. **voltigeurs de Louis XIV.** A familiar term, meaning those who continually cited the government of Louis XIV. as a model.

220.—24. **à même de**, *in position to*. Cf. note for p. 94, l. 15.

222.—4. **Napoléon qui**, etc. During the spring and summer of 1792 Napoleon was reduced to extreme want, having been suspended from the army for disobedience. The story of the lack of boots smacks of the legend.

6. **les Indes.** The East Indies, generally.

23. **vaudeville.** A kind of comic opera, or operetta, where dialogue and song are intermingled. Its plot is generally farcical.

29. **mont-de-piété**, *pawnshop*. From the Italian *monte di pietà*, "bank of charity," because the loans were at first gratuitous. The French pawnshops are managed by the government, the one at Paris having been established in 1777.

223.—2. **musardé**, *frequented the Musard balls*.

23. **la plus attentive**, etc. *Garde-malade*, however, is of either gender.

224.—15. **le mot de l'hôtel de ville.** A slang expression, undoubtedly referring to the reply awaiting protestations against municipal ordinances or acts.

18. **char des pauvres.** A plain hearse without decorations; the lowest of the nine styles of hearse. The undertaking business in Paris is in the hands of a company, subject to governmental supervision. Cf. note for p. 184, l. 15.

20. **cimetière du Mont-Parnasse.** Cemetery on the left bank, in the Mont Parnasse quarter.

25. **Havre.** City and port at the mouth of the Seine.—**Malaisie**, *Malaysia*; embracing Sumatra, Java, Borneo, etc.

29. **Aux Jardies.** Les Jardies was a country-place of three acres, near Ville d'Avray, back of Sèvres. Balzac bought it in 1838 and built a summer residence on it.

CANFIELD'S FRENCH LYRICS

Chosen and edited by Prof. ARTHUR GRAVES CANFIELD of the University of Kansas.

xxii + 382 pp. 16mo. $1.00, *net.*

Over 240 of the best French lyrics since the Renaissance, with a particularly full representation of the nineteenth century. Among the over 60 poets represented are (the number of selections bracketed after each): D'Orleans (5); Villon (3); Ronsard (7); Du Bellay (3); Malherbe (3); Racine (1); Rousseau (1); Rouget de Lisle (1); Chenier (3); Arnault (1); Chateaubriand (1); Desaugiers (1); Nodier (2); Béranger (6); Desbordes-Valmore (3); Lamartine (12); de Vigny (2); Hugo (29); Barbier (1); d'Agoult (1); de Nerval (2); Musset (13); Gautier (15); Laprade (3); Ackermann (1); Leconte de Lisle (18); Baudelaire (11); Dupont (4); Lemoyne (2); Banville (3); Theuriet (2); Lefenestre (2); Silvestre (1); Glatigny (1); Sully-Prudhomme (22); Daudet (2); Cazalis (2); Fremine (1); Coppée (8); Heredia (2); Verlaine (14); Bergerat (1); Favie (1); Déroulède (1); Boutelleau (2); Rivet (2); Tiercelin (1); Maupassant (2); Bourget (5).

The introduction briefly outlines the history of the lyric in France, characterizes its qualities, and explains its versification. The brief notes are chiefly literary and biographical.

Dial:—"Excellent in every way—in taste, scho'arship, and sense of proportion"

Prof. A. G. Cameron of Princeton:—"Editorially, poetically, scholastically, it is most admirable, and the pleasure and value of the book are increased by its attractive internal and external presentation."

Otis G. Bunnell, Instructor at Yale:—"It is something that I have been looking for for some time. The selections seem to me very happy ones."

Prof. Albert B. Johnson of Brown:—"By far the best collection of French poetry that has yet been published in this country."

Miss H. Isabelle Williams of Smith College:—"It seems to me the most complete and best selected collection of French verse ever published in this country. Mr. Canfield's taste is of the best, as also is the scholarship shown in the notes."

Prof. C. H. Grandgent of Harvard:—"I like it very much. I am thinking of using it next year."

Prof. F. C. de Sumichrast of Harvard:—"While I have one or two reservations to make, it strikes me as the best collection of French Lyrics published in this country for school and college use."

Prof. O. B. Super of Dickinson College:—"For the use of the average student this is decidedly the best collection of French Lyric poetry that I am acquainted with."

Miss Helen Marshall of Norwich (Conn.) Free Academy:—"It is the best collection of French Lyrics I have ever seen, suitable to be put into classes in the High School."

Prof. Henry Johnson of Bowdoin:—"It contains the best things in French Lyric poetry in generous measure in the hands of an edit r whose work is evenly and finely satsfactory."

HENRY HOLT & CO. 29 West 23d St., New York 378 Wabash Ave., Chicago

SELECTED FRENCH BOOKS.

Bound in Cloth, unless otherwise stated. Prices net.

ROSTAND: CYRANO DE BERGERAC. Comédie héroique en 5 actes. Edited by Prof. OSCAR KUHNS of Wesleyan University. xiii + 202 pp. 12mo. 80c.

A play, already considered a standard, notable for tenderness, humor, purity, and dramatic effectiveness.

Prof. Hugo A. Rennert of the University of Pennsylvania: "It is a very careful and scholarly piece of work, and we shall use it here."

KASTNER AND ATKINS' SHORT HISTORY OF FRENCH LITERATURE. By L. E. KASTNER of Cambridge (England) and H. G. ATKINS of the Royal Naval College. xvi + 312 pp. 12mo. $1.25.

KUHNS' FRENCH READINGS. For beginners. Edited by Prof. OSCAR KUHNS of Wesleyan. With vocabulary. 310 pp. 12mo. 70c.

Prof. Edward C. Armstrong of Johns Hopkins: "The texts are judiciously selected and graded, and are of a character to awaken and hold the interest of the pupils. I shall certainly give the Reader a trial at the earliest opportunity."

SUPER'S HISTOIRE DE FRANCE. Adapted from *Ducoudray*. By Prof. O. B. SUPER of Dickinson College. 210 pp. 16mo. 80c.

DUMAS'S LA TULIPE NOIRE. Edited by Prof. E. S. LEWIS of Princeton. xxi + 402 pp. 16mo. 70c.

DUMAS'S MONTE-CRISTO. Abridged and edited by Prof. E. E. BRANDON of Miami University. *With Maps.* 281 pp. 16mo. 75c.

LESAGE: GIL BLAS (SELECTIONS). Edited by Prof. W. A. VREELAND of Princeton. xxvii + 185 pp. 16mo. 60c.

FRANCE'S LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD, MEMBRE DE L'INSTITUT. Edited by C. H. C. WRIGHT of Harvard. xviii + 279 pp. 16mo. 80c.

SÉGUR (LE COMTE DE): LA RETRAITE DE MOSCOU. Edited by Prof. O. B. SUPER of Dickinson College. 135 pp. 16mo. Boards. 35c.

A brilliant account of one of the most picturesque and impressive events in all history, by one of Napoleon's generals who took part in it.

MÉRAS AND STERN'S CINQ HISTOIRES. With vocabulary. Edited by SIGMON M. STERN and BAPTISTE MÉRAS. xi + 152 pp. 12mo. 80c.

This little volume contains *Boum-Boum*, by Claretie; *Entrée dans le monde*, by Dumas; *La Parure*, by de Maupassant; *La Chèvre de M. Seguin*, by Daudet; *Les Prisonniers du Caucase*, by de Maistre.

AUGIER ET SANDEAU: LE GENDRE DE M. POIRIER. Comédie en 4 actes. Edited by Prof. W. S. SYMINGTON of Amherst. xviii + 95 pp. 12mo. Boards. 30c.

Called by Prof. Brander Matthews a "model modern comedy of manners."

VOCABULARY EDITIONS. Erckmann-Chatrian, *Le Conscrit de 1813*, and *Mme. Thérèse* (each 55c.), and *Contes Fantastiques* (50c.); Feuillet's *Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre* (55c.); Mérimée's *Colomba* (50c.); Sand's *La Mare au Diable* (40c.); Labiche et Delacour's *Poudre aux Yeux* (Bds., 30c.).

HENRY HOLT & CO. 29 West 23d St., New York
378 Wabash Ave., Chicago

SELECTED FRENCH PLAYS

Bound in boards, unless otherwise indicated. Prices net, postage 8% additional. For many other French plays see the Publishers' Educational Catalogue, free.

MODERN DRAMA

AUGIER ET SANDEAU: LE GENDRE DE M. POIRIER. Comédie en 4 actes. Edited by Prof. W. S. SYMINGTON of Amherst. xviii + 95 pp. 30c.

FEUILLET: LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE. Comédie en 5 actes. With notes by Prof. FERDINAND BÔCHER of Harvard. 105 pp. 20c.

—— **LE VILLAGE.** Scènes provinciales. 34 pp. 20c.

GIRARDIN: LA JOIE FAIT PEUR. Comédie en 1 acte. With notes by Prof. F. BÔCHER. 46 pp. 20c.

HUGO: HERNANI. Edited by Prof. GEO. M. HARPER of Princeton. xii + 126 pp. Cloth. 70c.

—— **RUY BLAS.** Edited by RENA A. MICHAELIS. 117 pp. Cloth. 40c.

LABICHE ET DELACOUR: LA CAGNOTTE. Comédie-Vaudeville en 5 actes. 83 pp. 20c.

—— **LES PETITS OISEAUX.** Comédie en 3 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. 70 pp. 20c., *net.*

LABICHE ET MARTIN: LA POUDRE AUX YEUX. Comédie en 2 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. 65 pp. 20c.

DE MUSSET: UN CAPRICE. Comédie en 1 acte. 56 pp. Paper. 20c.

ROSTAND: CYRANO DE BERGERAC. Comédie heroïque en 5 actes et en vers. Edited by Prof. L. O. KUHNS of Wesleyan. xvi + 202 pp. Cloth. 80c.

SANDEAU: MLLE. DE LA SEIGLIÈRE. Comédie en 4 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. 99 pp. 20c.
Laid in a French château in 1817. The heroine's is a gracious and beautiful character, and the notary's a most interesting one.

—— **LA MAISON DE PENARVAN.** Comédie en 4 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. 72 pp. 20c.
The De Penarvans fought for the king in Vendée in 1795.

SCRIBE ET LEGOUVÉ: LA BATAILLE DE DAMES. Un Duel en Amour. Comédie en 3 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. 86 pp. 20c.

—— **DOIGTS DE FÉE.** Comédie en 5 actes. Notes by Prof. BÔCHER. 111 pp. 20c.
The title refers to the hard-working fingers of a "good fairy."

SOUVESTRE: LA VIEILLE COUSINE; with LES RICOCHETS. Deux comédies en 1 acte. With translations of difficulties. 27 + 25 pp. Paper. 20c.

VACQUERIE: JEAN BAUDRY. Comédie en 4 actes. With notes by Prof. F. BÔCHER. A touching story of generous rivals in love. 78 pp. 20c.

CLASSIC DRAMA

CORNEILLE: LE CID. *New edition.* Edited by Prof. JOYNES of South Carolina College. The notes are terse, sufficient, and to the point. 114 pp. 20c., *net.*

—— **CINNA.** With Seneca's and Montaigne's versions of the story, and Corneille's own estimate of the play. Edited by Prof. JOYNES. 87 pp. 20c., *net.*

—— **HORACE.** With notes by Prof. DELBOS of King's College, London. 78 pp. 20c., *net.*

MOLIÈRE: LE BOURGEOIS GENTILHOMME. Edited by Prof. DELBOS. 140 pp. 20c., *net.*

—— **L'AVARE.** Edited by Prof. JOYNES. 132 pp. 20c., *net.*

—— **LE MISANTHROPE.** Edited by Prof. JOYNES. The notes ignore forced attempts to make the characters represent historic personages, but explain the subtler shades of meaning in the text. 130 pp. 20c., *net.*

RACINE: ATHALIE. Edited by Prof. JOYNES. 117 pp. 20c.

—— **ESTHER.** Edited by Prof. JOYNES. 116 pp. 20c.

—— **LES PLAIDEURS.** Edited by Prof. DELBOS. 80 pp. Paper. 20c.

HENRY HOLT & CO., 29 W. 23d St., NEW YORK. 378 Wabash Ave., CHICAGO.

A Few Unhackneyed Texts in

MODERN FRENCH LITERATURE

HUGO'S SCÈNES DE VOYAGE (Bronson).

De Paris à Aix-la-Chapelle. xvi + 277 pp. Narrow 16mo. Buckram 85 cents, *net.*

The best parts of Hugo's *Le Rhin* with his preface to that book. Notable for vivid descriptions, quaint bits of legend, and side lights upon history, philosophy, and politics.

LOTI: SELECTIONS (Cameron).

Authorized Edition. lxi + 185 pp. 16mo. 70 cents, *net.*

The stories Chagrin d'un vieux forçat and Viande de boucherie, and representative episodes, that stand out vivid and complete in themselves, from Le Mariage de Loti, Le Roman d'un Spahi, Mon frère Yves, Pêcheur d'Islande, Madame Chrysanthème, Japoneries d'automne, and Au Maroc.

L. Oscar Kuhns, Professor in Wesleyan University, Conn.:—The edition is in every way an excellent one, and ought to be largely used.

COPPÉE AND DE MAUPASSANT: TALES (Cameron).

With two portraits. xlviii + 188 pp. 16mo. Cloth. 75 cents, *net.*

Includes: Coppée—Le Morceau du Pain, Deux Pitres, Un Vieux de la Vieille, Les Vices du Capitaine, Scenario, La Robe Blanche, La Remplaçant, Un Enterrement Dramatique, etc. De Maupassant—La Peur, La Main, Garçon, un Bock, En Voyage, Apparition, Les Idées du Colonel, etc.

Prof. Wm. K. Gillett, of N. Y. University:—The students are unanimous in saying that they have never been better pleased with any text-book.

COPPÉE'S ON REND L'ARGENT (Bronson).

A novel giving vivid pictures of the Paris of to-day. With eight illustrations. 184 pp. Narrow 16mo. Cloth. 60 cents, *net.*

Joseph S. Ford, of Phillips Exeter Academy:—It is attractive in every way, and is moreover thoroughly French in appearance. The notes are well done and show a knowledge of Paris at first hand.

OHNET'S LA FILLE DU DÉPUTÉ (Beck).

By the author of Le Maitre de Forges. v + 204 pp. 16mo. 50 cents, *net.*

A vigorous, colloquial story of love and politics in the French capital.

Otis G. Bunnell, Instructor at Yale:—I found La Fille du Député to be a simple yet charming story, and one that I enjoyed reading. I am sure every one who reads it will be of the same opinion.

MUSSET'S LE MERLE BLANC (Williams and Cointat).

iv + 50 pp. Boards. 30 cents, *net.*

This exquisite story of Musset's is uncommonly interesting and sympathetic, and has been found to be admirably suited to second-year classes.

TOEPFFER'S LE BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE (Taylor).

xx + 201 pp. Cloth. 50 cents, *net.*

Prof. E. S. Lewis, of Princeton:—"A charming story. . . . Mr. Taylor has been able to give a thoroughly good idea of the author's life and influence. . . . It is pleasant to review a text edited by a teacher as careful as Mr. Taylor."

Full Descriptive List of Foreign Language Books Free.

HENRY HOLT & CO., 29 W. 23d St., NEW YORK. 378 Wabash Ave., CHICAGO.

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below

50M—9-40

Balzac, H. De 167334
Le curé de tours, etc.

DATE	NAME	DATE

LIBRARY, SCHOOL OF EDUCATION, STANFORD

44
B/